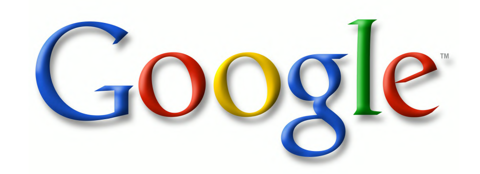
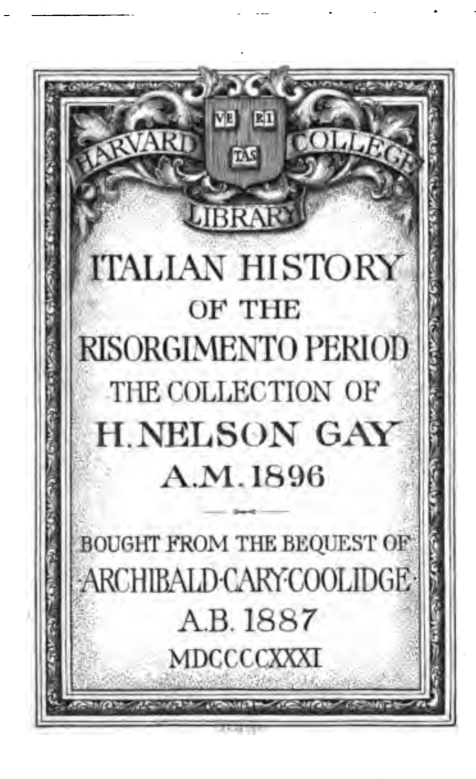





HARVARD COLLEGE LIBRARY
VE RI TAS
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD·CARY·COOLIDGE·
A.B. 1887
MDCCCCXXXI


Digitized by Google

Italy 1850-58

LETTRES
SUR L'ITALIE

SOUVENIRS

DU VIII DECEMBRE MDCCCLIV

A ROME,

Par NOEL LE MIRE.



LYON.
BAUCHU, LIBRAIRE,
quai des Célestins.

PARIS.
A. BRAY, LIBRAIRE,
rue des Sts-Pères.

1855

A Mr Ricard

Souvenir de notre excursion à Rome, mai 1872

Noël Le Mire

LETTRES

SUR L'ITALIE.

LYON.

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,

rue d'Amboise, 6.



Imp. Fugère 22 r. d. Chapeaux Lyon

O

LETTRES

SUR L'ITALIE

SOUVENIRS

DU VIII DÉCEMBRE M DCCC LIV

A ROME,

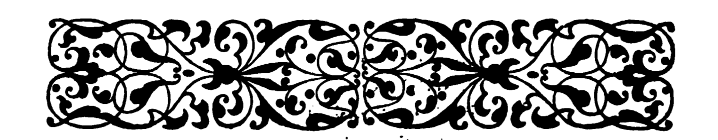
Par Noel Le Mire



LYON. BAUCHU, LIBRAIRE, quai des Célestins.

PARIS. A. BRAY, LIBRAIRE, rue des Sts-Pères.

1855



AVANT-PROPOS.

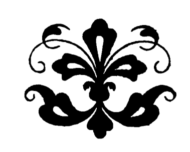
CES lettres, écrites au jour le jour durant une excursion rapide à travers l'Italie, n'étoient destinées qu'à l'éphémère publicité de la presse quotidienne.

Parti de Lyon avec quelques amis pour assister à Rome au triomphe de l'Immaculée Conception, je devois aux lecteurs de la Gazette de les entretenir surtout de ce qui, dans ce moment solennel pour l'uni-

vers catholique entier, pouvoit le mieux répondre à leur pieuſe curioſité.

C'eſt préciſément l'importance d'un tel ſujet qui m'engage aujourd'hui à donner à ces lettres un champ plus vaste, en les publiant ſous la forme d'un Recueil.

Toutefois, ce faiſant, je n'ai point la prétention d'étendre beaucoup le cercle de mes lecteurs. Mon but eſt plutôt d'aſſurer à ceux qui me ſont chers par les liens de la famille & de l'amitié, un ſouvenir plus durable de ce pélerinage ſi mémorable en raiſon des événements religieux qui s'y rattachent.





PREMIERE LETTRE.

Où l'on verra comme quoi Amédée Achard s'est joué de la crédulité parisienne en mal parlant des chemins de fer du Midi; où l'on verra de plus l'étroite liaison qui existe entre l'accent marseillois, la Cannebière & le mistral. — Révélations discrètes sur les déboires auxquels sont soumis les voyageurs novices à bord. — Qu'est-ce que Madame Clémence. — Accueil empressé de la police toscane à Livourne. — Ce qu'il peut résulter de deux heures de travaux culinaires au *Chêne-Royal*. — L'Anglois à moustache & sa manière ingénieuse d'allier le catholicisme au protestantisme. — Les échos du port de Livourne réveillés par des accords inconnus dans ces parages. — L'*Oronte* bénit par les mains d'un évêque françois. — Débarquement à Civita-Vecchia sous la protection des baïonnettes françoises. — La vertu vengée à propos de l'auberge de Palo. — Rome!!!

ROME, décembre 1854.



ASSUREZ-VOUS. Malgré que cette lettre soit datée de la ville aux merveilles, je ne vous écrirai pas, comme tant d'autres, le mètre à la main; je ne vous dirai point combien le dôme de Saint-Pierre mesure de hauteur, sur quelle surface s'étend son parvis, &c.

Probablement même ne vous dirai-je pas un mot, cette fois du moins, de la ville éternelle & de ses innombrables chefs-d'œuvre. Pour écrire de Rome, il faut avoir pris un des chemins qui y mènent : c'est là précisément ce qui va me fournir matière à vous entretenir aujourd'hui.

Tout chemin mène à Rome : sans abuser de la faculté que pourroit me donner ce dicton, je ménagerai les forces du lecteur, & je vais le conduire par le chemin le plus court. C'est celui que je pris moi-même, & plus d'une fois il m'arriva de le trouver encore bien long. Je souhaite qu'il n'en soit pas ainsi pour ceux qui voudront bien me suivre sur le papier.

Au fait : nous prîmes la route de mer; je dis nous, puisque, tout bien compté, nous nous trouvions cinq. Cinq ayant force résolutions, mais le pied peu marin & le cœur encore moins : c'est vous faire prévoir à l'avance une partie de nos infortunes, hélas !... *Infandum, regina, jubes renovare dolorem*. Il est bien permis de faire des citations du poète latin quand on foule le sol classique témoin de sa gloire.

Quiconque veut cingler vers les côtes fortunées de l'Italie doit préalablement songer à gagner l'illustre cité fondée par les Phocéens, Marseille, en un mot, comme l'on dit de nos jours si prosaïques. Un peu de vapeur sur eau, un peu de vapeur sur terre vous y entraîne dans une journée.

Le trajet ſur le Rhône ſe fait aſſez gaiement entre deux rives accidentées par les collines, les ruines & les villages. Le pied léger & le cœur à l'aiſe, vous allez & venez ſur un pont rétréci; vous déjeûnez tant bien que mal, mais ſans arrière-penſée. Vous livrez ſans ſouci la fumée de votre cigare au vent. Rien ne vous empêche de vous croire familiariſé avec la navigation. A Valence, des voitures très confortablement organiſées, quoi qu'en diſe Amédée Achard pour la plus grande joie du fier & crédule boutiquier pariſien, vous emportent ſur la ligne ferrée à travers un pays ſemé de bourgs & de petites villes à l'aſpect féodal. La plupart ſont encore ceints de leurs vieux murs crénelés, dont la teinte blanchâtre ſe confond avec celle d'un ſol où le mûrier & l'olivier ſemblent avoir ſeuls pris droit de poſſeſſion. Au bout de tout cela, vous trouvez Marſeille, & avec Marſeille un grand bruit de voix accompagné de peu de beſogne. Ce n'eſt pas une heure entière qui peut ſuffire pour diſtribuer à une vingtaine de voyageurs quelques rares bagages. Tout au moins ce flux de diſcours a le mérite d'être émis d'une façon nouvelle, ſinon plaiſante, pour vos oreilles. On dit que la facilité de locomotion fera bientôt perdre à chaque contrée le peu de caractère local qui a réſiſté juſqu'à ce jour au joug de l'uniformité générale. Ce danger n'eſt point encore à craindre pour Marſeille, quant à la couleur locale empreinte dans l'accent de ſes habitants. Il faut en prendre ſon parti : tant qu'il

y aura une Cannebière & un habitant pour l'animer, il en ſera ainſi. Or, il y a plus que jamais une Cannebière, & les habitants de la Cannebière n'ont point encore tous diſparu pour peupler le Prado, autre merveille dont le Marſeillois ſe montre ſi fier.

Nous autres Lyonnois, nous ſommes toujours diſpoſés à nous plaindre des rigueurs de notre ciel; nous pouvons n'avoir pas tout-à-fait tort, mais nous devrions garder nos récriminations pour le coin du feu, en famille, dans le ſecret de l'intérieur. Combien le Marſeillois eſt meilleur patriote! J'en connois qui vont juſqu'à vanter les charmes du miſtral. Cependant on ſe défend du froid, & je ne ſache pas qu'il ſoit poſſible de ſe préſerver des atteintes pénétrantes de ce fléau du Midi.

Le port de Marſeille, prodigieuſement agrandi & amélioré, eſt ſans contredit aujourd'hui l'un des plus beaux ports de France. Du ſommet de ſon rocher, le petit oratoire de Notre-Dame-de-la-Garde domine une forêt de mâts aux mille pavillons. Ce ſanctuaire, tel qu'il exiſte, n'eſt digne ni de celle à laquelle il eſt dédié, ni de la piété bien connue des habitants de Marſeille envers la Mère de Dieu, ni même de la place ſi admirablement choiſie qu'il occupe. Mais nous avons l'eſpoir fondé qu'avant peu les regrets feront place à la joie d'un déſir réaliſé. Déjà nous avons vu les plans de l'édifice projeté. La conception nous en a paru

heureuſe & les proportions ſatisfaiſantes. Le ſtyle roman, adopté dans ce plan, eſt celui qui convient peut-être le mieux à ces contrées. Une tour d'une grande élévation ſurgira du milieu des bâtiments, & portera dans les airs la douce image de Notre-Dame-de-la-Garde, afin qu'elle apparoiſſe de loin au navire revenant des côtes étrangères & à la pauvre barque du pêcheur jouet des tempêtes.

Dotée de cet édifice, enrichie d'une cathédrale ſomptueuſe pour la conſtruction de laquelle le Gouvernement a alloué deux millions, Marſeille pourra ſe glorifier enfin de poſſéder quelques monuments. Une armée de démoliſſeurs s'eſt emparée de l'humble conſtruction qui ſervoit de cathédrale. Nous avons viſité avec intérêt ces murs deſtinés à diſparoître pour toujours, & nous n'avons pu nous défendre d'un ſentiment de triſteſſe en ſongeant qu'on alloit anéantir ces voûtes reſpectables du moins par leur antiquité. Nous nous ſommes demandé pourquoi, faiſant grâce à ce demeurant des ſiècles paſſés, on n'auroit point conſtruit la cathédrale nouvelle ſur un autre emplacement plus convenable peut-être. D'ailleurs le chœur, avec ſes moſaïques byſantines & ſes excellentes proportions, ne nous a point paru manquer d'un certain mérite architectural. Nous réclamons au moins que des mains trop peu délicates n'ajoutent point encore quelque offenſe nouvelle à celle des ſiècles en enlevant, pour le tranſporter ailleurs, l'autel de Saint-Lazare avec ſes

ſtatues & ſes bas-reliefs, qu'il eſt permis aux appréciateurs des œuvres du treizième ſiècle d'admirer.

Mais le miſtral s'eſt un peu calmé; les vagues ne couvrent plus la jetée du port. L'heure de l'embarquement a ſonné; le départ, incertain pendant vingt-quatre heures, eſt décidé. Les cheminées de l'*Oronte* fument, le mouvement ſe fait autour du paquebot. Paſſagers & marchandiſes s'entaſſent pêle-mêle ſur le pont pour s'entaſſer un inſtant plus tard dans les flancs du navire. De nos jours où l'induſtrie détrône toute autre puiſſance pour tout dominer, le colis eſt traité avec infiniment plus de ſollicitude que le voyageur. Quel que ſoit le nombre des premiers qui ſe préſentent à bord, ils trouvent à ſe caſer; il n'en eſt pas tout-à-fait de même des paſſagers. Celui-ci, ſon bulletin à la main, réclame l'étroite cabine que lui déſigne ſon numéro : un voyageur en a déjà pris poſſeſſion & fait valoir des droits établis ſur les mêmes titres. Cet autre recule épouvanté ſe voyant appelé, par la claſſification, à prendre place au milieu de la cabine des dames. Le plus grand nombre ſe lamente de n'avoir pour domicile que le parquet de la ſalle à manger, ou même le plancher du pont, car l'affluence des partants eſt ſi grande que l'on a dû calculer le nombre des admis d'après la totalité de la ſurface du bâtiment en dedans & en dehors. Cependant les plus malheureux de tous ne ſont pas, pour le préſent, ceux que l'on penſe. Moment déſolant pour le capitaine & ſon ſecond! chacun

l'appelle, jure, tempête à ses oreilles; les garçons & la femme de chambre sont eux-mêmes pris à partie. (Souvenez-vous de la femme de chambre, j'aurai à vous en parler.)

Il n'est pas d'orage si furieux qui ne se calme; l'administration des Messageries Impériales mandée à bord, arrive. Un intervertissement de numéros avoit eu lieu; bientôt tous se montrent satisfaits, à l'exception des déshérités de cabine : c'étoient les plus nombreux.

Le signal du départ n'est point encore donné que le signal du déjeûner se fait entendre. Traîtrise! une table magnifiquement servie étale ses séductions aux yeux des malheureux dont elle va bientôt faire presque autant de victimes. Très peu se sentent le courage de résister en dépit de prévisions faciles. On déjeûne donc avec appétit. Tout en consommant des mets parfaitement apprêtés, on se toise, on échange quelques propos rompus; c'est ce qui s'appelle reconnoître l'ennemi. On remonte gaiement sur le pont, des intimités se sont déjà établies. Moins elles doivent durer, plus vite elles se forment. Il faut n'avoir pas voyagé pour ignorer cela.

Les amarres tiennent toujours & les estomacs aussi. Enfin la vapeur s'échappe avec force; puis tout-à-coup à son sifflement succède le bruit des roues frappant la vague écumeuse. Adieu, rive de France; nous te quittons sans regret, car c'est pour te revoir bientôt. Les quais de Marseille s'éloignent, les tours grises du châ-

teau d'If ſe rapprochent. Tout d'un coup le pont du bateau s'incline ; puis, ſe redreſſant bruſquement, fait perdre l'équilibre à la moitié des paſſagers. On rit une fois, deux fois, & on ne rit plus. Les figures ſe décompoſent, les bancs ſe dégarniſſent, il y a foule le long des baluſtrades, les têtes ſe penchent en dehors &... ce n'eſt plus le bruit des rires que l'on entend. Cependant, comme chacun avoit bien pris ſes précautions ! Citrons verts, paſtilles de menthe ou de Malte, flacons de vinaigre, ont démontré une fois de plus leur impuiſſance. Ce que l'on regardoit un inſtant auparavant comme un précieux préſervatif s'eſt changé en un objet de dégoût dont la penſée ſeule ſoulève le cœur.

C'eſt à ce moment que commence le rôle de Madame Clémence. Qu'eſt-ce que Madame Clémence ? Madame Clémence eſt la femme de chambre que j'ai promis de faire apparoître aux yeux du lecteur. Non, il ne fut jamais ſur terre ni ſur mer un type comparable. Madame Clémence eſt à elle ſeule toute une providence. Bien connue & appréciée ſuivant ſon mérite, elle eſt deſtinée à faire la fortune de la compagnie maritime des Meſſageries Impériales. Une fois embarquée ſur l'*Oronte*, toute dame devient la propriété de Madame Clémence. Celle-ci s'en empare, c'eſt ſa choſe, & nul ne ſonge à réclamer contre ſa domination tutélaire. D'ailleurs il ne faudroit pas compter ſe ſouſtraire à ſa ſurveillance : elle a l'œil à

tout & vous pourſuit de ſes ſoins empreſſés partout où vous vous trouvez, ſur le pont comme dans votre cabine. C'eſt le berger veillant ſur ſon troupeau. Que vous ſoyez en ſanté, ce qui eſt rare, ou que votre inexpérience de la mer vous laiſſe en butte au mal horrible qui s'empare des novices, la perſiſtance de ſes ſoins ne vous eſt jamais à charge; elle ſait ſe faire toute à toutes. Celle-ci eſt égayée par ſes hiſtoires ſi drôlatiquement racontées; celle-là eſt couchée, dorlotée, ranimée par ſes bonnes paroles, reconfortée au beſoin par une taſſe de thé ou de café adminiſtrée à propos. — Ce n'eſt rien, ma petite dame, voici la mer qui ſe calme, bientôt nous toucherons au port de Gênes, puis c'eſt fini de la mer; de Gênes à Livourne ce n'eſt plus qu'un lac. — La mer reſte toujours la mer; mais la pauvre dame, à bout de patience, retrouve un peu de force dans l'eſpoir que l'on fait luire à ſes yeux.

Comment la même femme peut-elle ſuffire à tant de ſoins, car elle eſt ſeule & chacun l'appelle, l'invoque comme un ange gardien? Je n'y comprends rien; mais ce que je ſais, c'eſt qu'elle trouve encore le temps de ſonger à elle. Chaque intervalle d'un malade à l'autre eſt utiliſé à ſon profit perſonnel. Elle n'oublie perſonne & ne s'oublie pas elle-même. Ses poches toujours garnies ſe dégarniſſent inceſſamment en faveur de ſon eſtomac. — Attention! — Le navire ſe ſoulève, retombe comme s'il alloit s'engloutir ſous les flots; une lame ſe précipite avec un fracas horrible ſur

le pont, renverſe & inonde tout ; elle pénètre écumante juſque dans l'intérieur après avoir briſé les vitres. — Accourez, Madame Clémence, voici une dame qui tombe en pâmoiſon, — & voilà Madame Clémence d'accourir en pouſſant des *hélas !* déchirants. — Ah ! mon Dieu, ma pauvre dame, quelle frayeur ! Imaginez que je viens de m'évanouir ; — & pendant ce temps Madame Clémence, une aſſiette de pommes de terre au jus à la main, ne ceſſe de ſe reconforter le cœur à l'aide de ce puiſſant réactif.

Cette femme parle ſept langues, ſans compter le marſeillois. Le flamand lui-même fait partie de ſon répertoire ; il eſt vrai que c'eſt ſa langue maternelle. Cette faculté de linguiſtique eſt une des néceſſités de ſa poſition. Madame Clémence n'eſt pas ſeulement la providence des dames. Appelée à donner aujourd'hui ſes ſoins aux touriſtes élégantes qui vont promener leurs loiſirs ou leurs ennuis ſous le beau ſoleil d'Italie, elle étoit hier ballottée par les flots de la mer Noire, ſoignant nos ſoldats en proie aux douleurs du choléra, panſant les bleſſés, enſeveliſſant les morts. Demain, peut-être, elle naviguera dans les mers de la Chine ; comme le ſoldat ſous les armes, elle ne connoît que l'obéiſſance. C'eſt elle qui ramena en France le général Thomas, ſi cruellement bleſſé à la bataille de l'Alma.

Quel eſt l'habitant de la terre ferme qui, abandonnant pour quelques jours les douceurs du foyer pour mettre le pied ſur un paquebot quelconque, ne s'eſt

pas cru en droit d'improviſer plus tard le récit de magnifiques tempêtes ? N'eût-il rien fait de plus que traverſer le détroit de la Manche, ſoyez certain qu'à l'entendre il a eu la chance d'être en butte à la furie des flots & des vents déchaînés. C'eſt pourquoi le lecteur voudra bien me pardonner ſi, faiſant comme les autres, je me laiſſe aller à exciter ſon intérêt par la peinture des ſouffrances & des péripéties auxquelles nous fûmes ſoumis dans notre courte traverſée. Il me ſuffira du reſte de dire, pour établir ma juſtification, que la première nuit nous fûmes arrêtés quatre heures durant, en raiſon des avaries faites à l'une de nos roues par une de ces vagues furieuſes qui battoient inceſſamment les flancs de notre navire, & que, le troiſième jour, nous fûmes obligés de relâcher pendant trente-ſix heures dans le port de Livourne, les vents contraires ne permettant pas de ſe haſarder en pleine mer.

Dans ce même temps, d'autres étoient plus malheureux que nous. Grâce à l'excellence de notre marche, nous pûmes arriver aſſez à temps dans le port de Livourne pour voir effectuer l'entrée d'un paquebot napolitain parti deux jours avant nous de Marſeille. La plupart de ſes paſſagers à deſtination de Rome ne purent réſiſter au déſir de profiter de nos avantages. Ils passèrent à notre bord, préférant abandonner pour cela le prix de leur traverſée déjà payé. Le calcul étoit bon; car, à l'heure qu'il eſt, c'eſt-à-dire trois jours après notre arrivée à Rome, les paſſagers reſtés à bord

ſont ſeulement leur entrée dans la ville ſainte. Un inſtant après l'apparition de ce malheureux paquebot, un troiſième paquebot ſe préſentoit en vue de Livourne, porteur également de nombreux pélerins de toutes nations attirés vers Rome par la ſolennité qui ſe prépare.

Que l'on juge de l'anxiété & du déſappointement de tant de voyageurs retenus ſur le même point par les caprices d'un vent d'autant plus redoutable qu'il duroit depuis vingt jours dans ces parages. Pour tromper l'ennui & l'inquiétude, nous n'avions rien de mieux à faire que de deſcendre à Livourne. C'eſt choſe ſimple & facile quand on eſt dans le port, penſerez-vous, bon lecteur : il n'en eſt pas toutefois ainſi. Les moyens ne manquent certes pas en apparence ; car une nuée de barques aſſaillent notre navire ; les bateliers ſe preſſant, ſe diſputant, nous aſſourdiſſent de leurs cris italiens. Mais la police n'a point encore dit ſon dernier mot. Deux mortelles heures ſe paſſent avant qu'elle ait ſuffiſamment examiné les paſſeports ; &, une fois débarqués ſur le territoire toſcan, la ſérie des épreuves n'eſt pas encore épuiſée. On ne ſauroit acheter aſſez cher le plaiſir de parcourir les monotones rues de cette ville au milieu des eſcouades de ſes mendiants importuns & de ſes courtiers indiſcrets.

Conſignés dans une ſalle étroite où l'air manque pour tant de poumons réunis, on n'eſt admis que deux a deux à comparoître pardevant un tribunal dont la

ſentence eſt pour tous la même. Vous êtes invariablement condamné à payer une rétribution que l'on s'empreſſe d'acquitter pour reſpirer plus tôt en liberté. Du reſte, cette cérémonie n'eſt que la répétition de celle que vous avez déjà ſubie la veille à votre débarquement à Gênes. Seulement, quel que ſoit l'impôt perçu, vous n'êtes pas volé en acquérant le droit de viſiter cette dernière ville, ſi pittoreſque encore malgré les améliorations qu'on lui fait ſubir. Là vous pouvez errer à loiſir au milieu de rues étroites, bordées de chaque côté de palais ſomptueux & fantaſtiques, animées par une population vive & alerte dont le coſtume, pour les gens du peuple au moins, a gardé ſon cachet particulier. — Là vous avez à viſiter des monuments qui parlent à l'imagination par leur architecture gracieuſe & grandioſe tout à la fois, par les ſouvenirs hiſtoriques qui s'y rattachent. — Là vous trouvez des reſtaurants où vos eſtomacs, délabrés par un long jeûne & des ſecouſſes inſolites, peuvent ſe reconforter convenablement ; tandis qu'à Livourne, ville de juifs & de mendiants, vous ne trouvez pas même la facilité d'apaiſer votre faim d'une manière régulière. Exemple : — Sur l'indication, prétendue obligeante, d'un indigène, nous deſcendons au *Chêne-Royal*, — ce nom mérite de n'être pas oublié : c'eſt un devoir à qui connoît le danger, de le ſignaler. — Nous demandons un déjeûner maigre, parce que c'eſt vendredi ; preſſé, parce que nous voulons profiter du départ du chemin

de fer pour viſiter à la hâte les merveilles de Piſe. — *Subito*, vous eſt-il répondu avec un empreſſement de bon augure. — Deux heures ſe paſſent. — Nous étions en droit d'eſpérer un vrai feſtin. — Une omelette ſe préſente, elle eſt dévorée en un inſtant. — Une ſeconde lui ſuccède ; ſon ſort eſt le même. Puis un plat de pommes de terre ſautées — & d'un — puis un ſecond — & de deux — puis un troiſième — & de trois. — Les trois y paſſèrent. Bien nous en prit, car les deux plats d'omelette & les trois de pommes de terre enlevés, la farce étoit jouée, il nous reſtoit la carte à payer.

La leçon valoit bien un fromage ; on ne nous en ſervit pas. Auſſi, le lendemain, déſirant retourner à terre, nous eûmes auparavant la précaution de déjeûner à bord. C'eſt ici le lieu de vous faire faire plus ample connoiſſance avec nos nombreux compagnons de route.

Nous avions autour de nous des Anglois, où n'en trouve-t-on pas ? des Belges, des Hollandois, des Allemands, des Américains, des Italiens & des François de toutes les provinces. Malgré cette diverſité de nations, une même penſée avoit réuni le plus grand nombre de ces paſſagers. La grande majorité étoit attirée à Rome par la dévotion envers la Vierge immaculée. Nous comptions des pélerins de cette catégorie même parmi les Anglois. — Les ſoutanes abondoient ; il y en avoit de noires, de blanches, de brunes & de violettes.

Nous possédions Mgr l'évêque du Puy. Quatre nuits durant nous avons pu voir ce vénérable prélat luttant au milieu de nous contre les fatigues de la mer sans jamais rien perdre de son affabilité & de sa bienveillance. Rendons justice aux gens du bord & surtout au capitaine de l'*Oronte*, Monseigneur fut entouré de prévenances de toutes sortes. C'étoit pour nous, chrétiens respectueux, une véritable consolation d'être témoins des marques de vénération qui lui furent prodiguées.

Il va sans dire que tous les Anglois présents n'étoient pas catholiques; tous même n'étoient pas polis, ce qui ne surprendra pas davantage. L'un d'eux, surtout, nous eût amusés s'il ne nous eût indignés. Ce gentleman n'avoit pris de notre civilisation que la moustache; quant au sentiment des convenances, il y paroissoit complètement étranger, même vis-à-vis des dames. L'une de celles que nous avions à bord put s'en apercevoir. Prié par elle de prendre place à un couvert plus haut, afin de lui permettre de se trouver à côté de son mari, il lui répondit avec un flegme imperturbable & sans se retourner de dessus son siége, qu'il avoit été là les jours précédents & qu'il ne se dérangeroit pas. Un Anglois se dérange-t-il jamais pour qui que ce soit, je dirai presque pour quoi que ce soit? Malgré que les catholiques fussent en masse & que les nombreuses soutanes accusassent suffisamment leur présence, le maître d'hôtel, si peu habitué à voir pra-

tiquer les prescriptions de l'Eglise, n'avoit point songé à faire des provisions en maigre. Les mets qui leur étoient destinés étoient donc assez rares. Notre Anglois ne vit dans leur présence qu'une occasion de faire plus ample repas. Il ne faisoit grâce à aucun des plats destinés spécialement à ses voisins, qui plusieurs fois durent voir s'abîmer dans son assiette insatiable les portions sur lesquelles ils pensoient avoir des droits. C'est ainsi que notre insulaire parvint à résoudre la question de l'alliance du protestantisme avec le catholicisme.

Nous avions maudit tout d'abord la nécessité que nous faisoient les vents de perdre une journée entière dans le port, mais ce temps de relais donna lieu à une scène tellement touchante & inaccoutumée, que nous cessâmes de maugréer contre les caprices de la mer.

La nuit étoit close, tout étoit calme dans le port, un coup de vent venoit de balayer les nuages, les étoiles brilloient dans le ciel; les passagers, réunis en masse sur le pont, profitoient de cette lueur passagère de beau temps. Tout d'un coup une idée est émise par l'un de nous, &, comme toutes les bonnes idées lancées à propos, elle circule dans les rangs avec la rapidité de l'éclair, partout accueillie avec enthousiasme. En un instant les différents groupes se réunissent en un seul : le *Salve Regina* est entonné, & plus de cent voix continuent le chant sacré. Une fois l'hymne terminée, la piété surexcitée n'est point en-

core ſatisfaite, & l'on reprend en chœur les litanies de la Sainte-Vierge. Impoſſible de rendre l'enthouſiaſme avec lequel eſt répété juſqu'à trois fois le *Virgo ſine labe concepta*. Les équipages de tous les navires qui encombroient le port s'étoient réunis ſur le pont de leur embarcation pour jouir de ce concert improviſé, les vergues elles-mêmes & les mâts s'étoient chargés de matelots. Pendant plus d'une heure les échos étonnés de Livourne retentirent de nos pieux accords.

Une ſi belle ſoirée devoit ſe terminer par un dernier acte de piété commune. Réunis autour de l'évêque, nous nous agenouillons, couvrant plus de la moitié du pont. Les gens du bord ſe mêlent dans nos rangs; nous répondons avec une ferveur qui tient encore de l'enthouſiaſme aux paroles de la prière du ſoir; puis nous nous inclinons tous pour recevoir la bénédiction épiſcopale. — Voilà ce que ſait faire le catholiciſme, diſoit à une Angloiſe récemment convertie & émerveillée de ce qu'elle venoit de voir, un miſſionnaire françois notre compagnon de route. Oui, voilà ce que lui ſeul ſait faire ! & la beauté de cette ſcène étoit encore relevée par la conduite de nos froids Anglois. Pour proteſter contre notre culte idolâtrique, eux qui n'ont d'autre culte que celui de leur bien-être matériel, ils s'étoient réfugiés ſeuls dans le ſalon; les hommes prenant leur thé & ſe livrant à quelques groſſières plaiſanteries, pendant que les femmes s'occupoient à déſaire & refaire leurs coiffures.



Le lendemain de cette belle ſoirée nous quittâmes enfin le port de Livourne. Les vents s'étoient calmés, pas aſſez toutefois pour que notre dernière traverſée ne fût une des plus rudes; mais tout prend fin dans ce monde.

Nous voici en face de Civita-Vecchia; — le drapeau pontifical flotte au haut de ſes tours, le ſoldat françois monte la garde à ſes portes crénelées. — Je ne pus réſiſter au plaiſir de ſerrer la main à la première ſentinelle que je rencontrai en mettant le pied ſur les terres du Souverain-Pontiſe. N'étoit-ce pas un compatriote? n'étoit-ce pas un ſoldat de cette valeureuſe armée qui, par ſa généroſité, par ſon ſang répandu, a lavé la tache dont le drapeau françois s'étoit ſouillé ſur le même ſol cinquante ans auparavant? Grâce à ſes exploits récents, ſanctifiées par un glorieux réſultat, les armes françoiſes peuvent briller fièrement ſous le ſoleil de Rome. Un général françois a replacé noblement ſur le trône de ſaint Pierre le ſucceſſeur d'un pontiſe qu'un général françois avoit eu le triſte courage de traîner en exil. — Plus tard, nous aurons occaſion de reconnoître comment Dieu ſe plaît à récompenſer cette ſolennelle réparation.

Impreſſionné par ces penſées, je pardonne à cette foule avide de quelques miſérables baïoques, ſes cris & ſes obſeſſions; je pardonne aux employés de la douane le déſordre inouï au milieu duquel ils rempliſſent leurs fonctions. — En voiture, & fouette poſtillon! — Que

tes trois chevaux nous emportent avec toute la rapidité dont ils ſont capables. — Un coup-d'œil ſeulement, en paſſant, à travers ces plaines & ces collines incultes. Le ſoleil brille de tout ſon éclat, & ſous ses feux toute nature s'embellit. — D'ailleurs, voici la mer à notre droite. — Comme pour nous narguer, elle s'étend à perte de vue, calme & lumineuſe. — Voyez là-bas à l'horizon cette traînée de fumée — c'eſt l'*Oronte*, notre beau & bon navire. — Il porte vers d'autres parages les quelques rares paſſagers que nous lui avons laiſſés. — Bon voyage !

A propos. Il exiſte entre Civita-Vecchia & Rome, juſte à moitié chemin, ou à peu près, un petit bourg du nom de Palo. Les voyageurs s'y arrêtent d'habitude quelques inſtants pour prendre des rafraîchiſſements. — Je ne ſais pourquoi ce bourg jouit d'une fort mauvaiſe réputation. Je proteſte. — D'abord, l'auberge, admirablement ſituée ſur les bords de la mer, au pied d'un vieux & vaſte château crénelé, offre l'aſpect le plus pittoreſque. — Le château & l'auberge forment à eux ſeuls tout le village. — Le maître du lieu s'empreſſe auprès de nous pendant que l'on change les chevaux. — En un inſtant, un petit repas eſt improviſé; — ſimple, propre & exquis, il eut tout le charme de l'imprévu. — La figure de l'hôte fut accorte ; ſon vin blanc, renfermé dans ces bouteilles que vous ſavez, empaillées & au long cou, fut délicieux, la carte très modérée. — Voyageurs de Civita-Vecchia , n'ayez

garde de passer outre, quand vous vous dirigerez sur Rome !

Les nombreuses voitures que nous avions dépassées avoient repris leur avance pendant notre station gastronomique. Plus de cent passagers de l'*Oronte*, autant du *Capri*, couroient en même temps sur la route de Rome, du meilleur trot des chevaux du pays; il nous importoit de ne point arriver trop tard sous peine de ne plus trouver de place à la *Minerve* (nous parlerons plus tard de la *Minerve*), donc, postillon, *andate presto*. — *La buona mano* doit être en raison directe de la vitesse. L'effet est produit, — nous reprenons notre rang, c'est-à-dire la tête de la colonne. Une lune splendide seconde nos désirs. — Chapeau bas! voici le dôme de Saint-Pierre, salut au tombeau glorieux des Apôtres! — Le pavé de la ville éternelle retentit sous les fers de nos chevaux. — L'enseigne de la *Minerve* apparoît. — Lecteur, il est temps pour vous & pour moi de se reposer.

DEUXIEME LETTRE.

Les lords anglois & les boyards russes ont fait place dans Rome aux fidèles catholiques de toutes les nations. — L'uniforme du prêtre & du soldat françois dominant dans toutes les foules, dans tous les lieux. — Messe du Saint-Père en faveur des membres de la Société de Saint-Vincent de Paul. — Pie IX priant n'est plus un homme, c'est un saint. — Solennité du 8 décembre. — La garde suisse. — Etiquette pour la toilette des hommes & des dames. — Coutume du voile. — Altercation avec des Anglois intempestivement bavards. — Proclamation du mystère de l'Immaculée Conception. — Procession d'*Ara-Cæli*. — Statue de la Vierge portée en triomphe au milieu des statues des empereurs & des divinités païennes. — Illumination de la coupole de Saint-Pierre, du Capitole & de Rome, comparée aux illuminations de Lyon. — L'église d'Irlande magnifiquement représentée. — Tiare offerte par la reine d'Espagne au Saint-Père. — Honneur qui en revient à Lyon.

ROME, 25 décembre 1854.



ORSQUE je visitai Rome pour la première fois, jeune encore, je me laissai presque uniquement impressionner par l'éclat des choses extérieures. Les ruines si grandioses de la Rome païenne, les splendeurs éblouissantes de la

Rome chrétienne, ses mille trésors de peinture & de sculpture s'emparèrent alors de mon imagination prompte à s'exalter & absorbèrent mes facultés au point de laisser à peine aux réflexions sérieuses le temps de se faire jour. Mais les années se sont succédé depuis. Tout change avec le temps. C'est ainsi que mes idées se sont modifiées elles-mêmes, ou plutôt ont pris une autre pente. Le regretter seroit regretter de voir la fleur se changer en fruit. D'ailleurs ne venois-je pas dans la ville sainte en pélerin, en serviteur de Marie, impatient d'entendre proclamer, par la bouche du représentant de Jésus-Christ, le dernier titre de gloire qu'il fût possible aux hommes de décerner à la Mère de Dieu? Préoccupé de cette pensée, entouré, au milieu des péripéties du voyage, de chrétiens abandonnant comme moi leurs foyers pour assister à ce triomphe, perdu à Rome, dès mon arrivée, au milieu de la plus étonnante, de la plus magnifique réunion de princes de l'Eglise, de prélats & d'humbles ecclésiastiques, pouvois-je me laisser distraire par l'éclat du marbre & des dorures, le prestige de la peinture & de la sculpture, les somptuosités & les merveilles de tout genre qui s'étalent à chaque pas sous vos yeux dans cette ville unique? Non certes, je ne le pouvois, quand bien même les années ne fussent venues me disposer aux réflexions sérieuses.

C'est pourquoi, laissant de côté, comme je l'ai déjà annoncé dans ma précédente lettre, la nomenclature

des monuments, la defcription de chefs-d'œuvre indefcriptibles, l'étalage d'une érudition fraîchement empruntée à un guide plus ou moins douteux, les lieux communs à l'ufage d'un enthoufiafme toujours froid fur le papier, j'effaierai de tracer rapidement quelques traits de la phyfionomie de Rome au dix-neuvième fiècle, de Rome redevenue, au point de vue catholique, la Rome floriffante des premiers fiècles de l'Eglife. Ecrite fous l'impreffion du moment même, cette lettre ou ces lettres, car je ne fais à quelles limites je m'arrêterai, abuferont peut-être des licences accordées en pareil cas. Mes réflexions iront s'entremêlant de droite & de gauche avec le narré des faits, paffant du léger au grave fuivant l'occurrence, & fans trop de fouci de l'homogénéité & de la mefure exigées dans un travail ayant quelques prétentions littéraires.

J'avais ouï dire que Rome, depuis les triftes faturnales de 1848, étoit défertée par ces nombreux étrangers qui, portant dans fes murs leur befoin de luxe & de plaifirs, fembloient former à eux feuls fa vie extérieure. Le fpectacle qui s'offrit à mes yeux pendant les premiers jours qui fuivirent mon arrivée fut de nature à me prouver la vérité de cette affertion. Ce n'étoit plus la Rome que je vis autrefois. Les promenades publiques n'étoient plus fillonnées par cette multitude d'équipages brillants, étalant aux yeux du peuple romain les toilettes des ladies & des princeffes ruffes ; les églifes n'étoient plus encombrées par les uniformes

éclatants des ſujets britanniques ou des eſclaves dorés du czar, les cérémonies religieuſes troublées par la tenue inconvenante de ces partiſans d'une autre religion. C'eſt une choſe aſſez remarquable, en effet, que la prédilection qu'affecte pour la capitale du monde catholique l'ariſtocratie de deux nations ſéparées de l'Egliſe mère. Mais, pour le moment, les traîneurs de ſabre ruſſes ou anglois ont bien autre choſe à faire que de parader ſous le ſoleil d'Italie.

Rome, au moment où je la revis, étoit donc entièrement livrée à elle-même. Si des coſtumes étrangers apparoiſſoient de nouveau dans ſes murs, ſi la foule venue de toutes les parties du monde affluoit dans ſes égliſes, c'étoit du moins une foule reſpectueuſe juſque dans les élans de ſa curioſité, c'étoient des enfants d'une même mère réunis pour le même but, animés d'une même penſée, attendant le moment de faire éclater leur commune allégreſſe. Diſons-le à l'honneur de notre pays : le rabat françois ſe rencontroit partout : à l'hôtel, à la table d'hôte, dans les égliſes, dans les rues, au milieu des ruines romaines, dans les muſées, ſur les places publiques, dans la ville ſouterraine. L'uniforme du clergé françois & celui de notre valeureuſe armée apparoiſſoient de toute part, ſe confondant avec une fraternelle & conſolante familiarité. On eût dit Rome conquiſe par nos prêtres & nos ſoldats, tandis qu'en réalité c'étoient nos prê-

tres & nos ſoldats qui ſe trouvoient ſubjugués par Rome chrétienne.

Singulière deſtinée que celle de la France qui, après avoir bouleverſé le monde par la propagande des idées ſubverſives du droit & de la religion, envoie ſes armées pour rétablir le droit ſur la terre étrangère & proteſte, par la plus magnifique députation de ſes évêques & de ſes prêtres, de ſon reſpect & de ſon dévouement au chef de l'Egliſe!

Tel étoit l'aſpect que préſentoit Rome au moment de notre inſtallation. L'hôtel de la *Minerve*, qui a le double privilége d'être un hôtel françois & un hôtel franchement catholique, regorgeoit de voyageurs. Les ſoutanes violettes & les ſoutanes noires y formoient la grande majorité. On y comptoit juſqu'à quinze évêques. Dames & hommes du monde, nul ne ſe trouvoit cependant déplacé dans une auſſi grave réunion : tous étoient chrétiens, tous étoient mus par les mêmes ſentiments, par conſéquent l'harmonie la plus aimable & la plus cordiale ne pouvoit ceſſer de régner.

A peine nous arrivions, qu'une nouvelle ineſpérée nous étoit communiquée : le Saint-Père, ſachant que de nombreux laïques ſont accourus à Rome pour s'unir plus intimement à la joie de l'Egliſe, a réſolu de les ſurprendre par une précieuſe faveur. Une meſſe ſera célébrée par lui dans une des chapelles de Saint-Pierre pour les membres de la Société de Saint-Vincent de

Paul, & Sa Sainteté ſe réſerve de diſtribuer elle-même la communion à cette foule de chrétiens.

Les colonnes de maints journaux ont déjà contenu la relation de ce fait devenu un événement. Je ne veux donc entrer dans aucun détail. Qu'il me ſoit permis ſeulement de dire que jamais ſpectacle plus attendriſſant, plus digne & plus ſolennel ne fut offert ſous les voûtes d'aucune baſilique.

Et cependant pour toute pompe quelques gardes ſuiſſes, la hallebarde au côté, veilloient au maintien de l'ordre, ſoit à la porte de la chapelle, ſoit à l'entrée des baluſtrades qui ferment le ſanctuaire. Mais ce qui étoit plus impoſant que toutes les pompes imaginables, c'étoient ces rangs ſerrés d'hommes de tout âge, proſternés à deux genoux, les yeux fixés vers l'autel où le ſucceſſeur de ſaint Pierre, le repréſentant de Jéſus-Chriſt, célébroit les ſaints myſtères. Admirablement placé, je n'ai pas perdu de vue un ſeul inſtant cette figure céleſte pendant le ſacrifice, pendant la diſtribution de la communion & pendant l'action de grâces. Que l'on ne me demande pas quels ſont ſes traits; tout ce que je ſais, c'eſt que rien n'approche de la beauté de l'expreſſion empreinte ſur cette noble phyſionomie.

Pour celui qui a vu Pie IX priant, Pie IX eſt un ſaint. Depuis que je ſuis à Rome, bien des merveilles ont paſſé ſous mes yeux, mais je n'ai rien vu de plus beau, de plus digne d'admiration que le ſaint Pontife lorſ-

que, profterné au pied de la croix, les mains jointes & le regard fixé au ciel, la prière s'échappe de fes douces lèvres & femble monter vers la demeure de Dieu pour en arracher de vive force les grâces fi néceffaires à l'Eglife militante. — Dieu & les faints doivent fe complaire eux-mêmes dans la contemplation de ce fpectacle. — Pourquoi n'eft-il pas donné à toutes les brebis égarées, hérétiques, idolâtres ou fchifmatiques, d'être témoins de ce que nous avons vu dans ce jour mémorable ? Pas un feul homme de bonne foi affurément qui ne voulût à l'inftant même abjurer fes erreurs. A l'heure où je tranfmets au papier ces impreffions, tout cela eft refté dans ma mémoire à l'état de vifion. Il me femble que j'ai été admis à apercevoir, dans une région fituée au-deffus des nuages qui cachent le ciel à la terre, quelqu'un de ces faints ou de ces anges agenouillés aux pieds du Très-Haut, chantant fes louanges dans un éternel raviffement.

Je relis ces quelques lignes arrachées à ma plume dans un entraînement d'enthoufiafme; comme je fuis refté au-deffous de ce que je voudrois pouvoir rendre ! & cependant j'ai épuifé les expreffions admiratives de la langue françoife. Que me reftera-t-il donc pour vous peindre la fublimité du moment où, du haut de la chaire de faint Pierre, entouré de tant d'évêques, le faint Pontife annonça à une foule innombrable ivre d'impatience, que dis-je ! à l'univers entier, que Marie, la mère de Dieu, fut conçue fans péché, & que qui-

conque le nie ceſſe de faire partie de la ſainte Egliſe catholique!

Qui n'a point vu Rome pendant les jours qui précédèrent la fête de l'Immaculée Conception en la mémorable année de 1854, année de grâce entre toutes, ne peut ſe faire une idée de la préoccupation qui s'étoit emparée de tous les eſprits dans cette grande ville. Déjà le doute ſur la ſolution de la grande queſtion n'étoit plus permis. Ce n'étoit donc plus que la préoccupation qui précède un grand événement ardemment attendu. L'impatience étoit ſi vive que la veille même, au ſoir, une partie de la ville s'illumina ſpontanément, malgré une pluie torrentielle qui n'avoit ceſſé de tomber durant la journée entière. Enfin, lorſque les premières lueurs du jour ſolennel apparurent, les rues qui conduiſent à la baſilique de Saint-Pierre retentiſſoient déjà du bruit de nombreuſes voitures dont la marche étoit retardée par la préſence de milliers de piétons. Le ſoleil s'étoit levé radieux, mais perſonne ne s'en étonnoit. Le fait de l'apparition d'un beau jour n'avoit rien d'extraordinaire ; eût-il été un prodige, je crois que l'on y eût compté avec la même confiance.

Huit heures n'étoient pas ſonnées que le parvis de Saint-Pierre étoit déjà envahi par les fidèles de tous rangs, de toutes nations, ſe répandant comme une inondation ſous ſes vaſtes nefs. Seuls les abords du ſanctuaire étoient tenus en réſerve pour laiſſer un libre

paſſage aux dignitaires officiellement invités. Les gardes ſuiſſes, revêtus de leurs armures moyen-âge & du haut-de-chauſſes aux couleurs vives & bariolées, le cou enfermé dans une fraiſe à pluſieurs rangs, la tête couverte du caſque à la houppe de crins rouges, tels enfin que Michel-Ange lui-même en deſſina la tenue, contenoient à grand' peine la foule impatiente d'envahir l'eſpace vide.

Les tribunes, dont les honneurs étoient faits par des camériers du Pape revêtus d'un coſtume moyen-âge plus grave & adapté à leurs fonctions, étoient déjà depuis longtemps garnies par les dames auxquelles elles étoient réſervées. Avant que la haie des gardes ne s'ouvrît pour laiſſer paſſer la foule, un ſergent des ſuiſſes, la baguette de maître de cérémonie à la main, circuloit dans les rangs, paſſant chacun en revue & renvoyant ſans pitié quiconque n'étoit pas porteur du coſtume officiel, c'eſt-à-dire frac & pantalon noir à défaut d'un uniforme quelconque. Car telle eſt la règle invariable de toutes les cérémonies pontificales : nul ne peut ſe préſenter dans les lieux que doit parcourir le Souverain-Pontife s'il ne s'eſt aſtreint aux preſcriptions d'uſage pour la toilette. Ces preſcriptions pour les dames conſiſtent également à être vêtues de noir & ſurtout à avoir la tête couverte d'un voile. Je ne ſaurois me ranger du nombre de ceux qui critiquent cette loi d'étiquette, comme ſurannée & incommode. Le voile eſt une coiffure à l'abri des variations de la mode,

il convient à tous les âges, il eſt de toutes les époques. D'ailleurs, la modeſtie n'eſt-elle pas la plus belle parure de la femme, & le voile n'eſt-il pas l'emblème le plus naturel de cette vertu? Dans ce cas, où pourroit-il convenir mieux que dans le temple de Dieu, au moment de la célébration des plus auguſtes cérémonies ? Duſſé-je paſſer pour excentrique, je n'héſite pas à confeſſer, dans cette occaſion, le regret de ne plus voir en France le voile adopté comme coiffure obligatoire pour nos mères, ſœurs, femmes ou filles, toutes les fois qu'elles s'approchent de la table ſainte. Ce ſeroit un heureux retour à nos vieilles & bonnes traditions.

Pardon de cette digreſſion. C'eſt une de ces licences dont j'ai menacé le lecteur dès le début de ma lettre. Je reviens à mon ſujet.

La ligne ſerrée des gardes s'eſt donc ouverte. La foule des curieux, diſons mieux, des fidèles non éliminés, ſe précipite & ſe diſpute le premier rang. J'avois ouï dire que le Romain, grave & courtois, s'empreſſoit en pareille circonſtance de faire à l'étranger les honneurs de la place. Je le croyois, — ce fut une de mes déceptions. — Jamais, dans aucune foule, je ne vis un peuple auſſi opiniâtre, auſſi perſévérant dans ſes plans d'invaſion. Moines & ſimples citoyens travaillent avec le plus grand ſuccès, des coudes, de la tête & des jambes, à ſe faire de bonnes places. Je leur

pardonne, pour cette fois, en confidération de leur ardent amour pour la Sainte-Vierge.

Près de moi fe trouvoit un groupe d'Anglois à l'habit écarlate taillé en queue de morue, aux épaules chargées d'or & d'argent, au chapeau à claque dont la pointe fe termine invariablement par un magnifique plumet de tambour-major. De ce groupe s'échappoit un flux de difcours prononcés à haute & intelligible voix. M'imaginant avoir affaire à quelques mécréants dédaigneux & fuperbes, du nombre de ceux que l'Angleterre fournit en fi grande abondance dans les temps ordinaires, je les priai brièvement de caufer un peu moins. Cette invitation, adreffée dans leur propre idiome, parut les furprendre & produifit d'abord l'effet défiré. Mais, quelques inftants après, j'entendis l'un des infulaires interpellés fe plaindre en italien à fes voifins, difant : « Ces François font infupportables; partout où ils fe trouvent, il faut qu'ils commandent. » Dès-lors j'étois en jeu, non-feulement moi, mais tous mes compatriotes en maffe. Il y alloit de l'honneur national. — M'adreffant donc de nouveau à ce fidèle allié, je lui expliquai qu'en ma qualité de catholique il m'étoit bien permis de m'offenfer en voyant manquer de refpect à la fainteté du lieu où nous nous trouvions. — Il me fut auffitôt répondu par le fidèle allié qu'il étoit auffi bon catholique que moi, & qu'il connoiffoit mieux les ufages de Rome; que c'étoit

chose reçue dans cette ville de causer tout à son aise dans les églises.

Je pus reconnoître bientôt que l'Anglois disoit vrai. — D'une part, il étoit catholique & en donna les preuves ostensibles; d'autre part, les conversations bruyantes & sans gêne qui s'établirent tout autour de moi en pur italien furent si nombreuses & si continues, que j'aurois bientôt perdu mon latin italianisé à vouloir les faire cesser. Je me tus donc, malgré ma disposition à commander en ma qualité de François. — Que voulez-vous? le peuple est ainsi fait. — Dans les églises, il est chez lui. — En présence de Dieu, il se croit en famille. — Il y va bonnement & sans gêne. Notre gravité gauloise peut s'en étonner, mais nous aurions tort de nous en scandaliser.

Trève de digression & de conversation. — Voici le cortége auguste qui s'avance... L'attention générale est dirigée sur un seul point. — Quelle pompe! quelle magnificence! quelle somptuosité! — Le triomphateur des fiers empereurs romains, le successeur du pauvre pêcheur de Galilée, le représentant de Dieu, Pie IX apparoît, non point précédé de licteurs, mais entouré de ceux à qui Dieu a donné la faculté de délier; non point traîné sur un char, mais porté sur un trône, le front ceint de trois couronnes.— France, sois fière & heureuse! — C'est un beau jour pour l'univers catholique; pour toi, c'est de plus un jour de gloire. — Ce trône & cette triple couronne, ce sont

tes armes bénies & tes fils valeureux qui les ont rendus à l'oingt du Seigneur! — C'eſt toi que Dieu a choiſie pour rendre poſſible l'aurore de ce beau jour où triomphe ſa Mère !

Les gardes-nobles ouvroient la marche; en voyant leur magnifique tenue, leur démarche fière & belle, l'étranger ne pouvoit s'empêcher de demander où ils étoient lors du danger?... hélas!... Mais je m'arrête ici, malgré le déſir que j'aurois de continuer cette deſcription. D'autres, plus empreſſés & mieux inſpirés, ont déjà accompli cette tâche. — Un mot encore cependant ſur l'inſtant ſolennel; je ne puis y réſiſter.

Le Pontife eſt aſſis ſur la chaire de ſaint Pierre; un prince de l'Egliſe s'avance juſqu'à ſes pieds. Au nom du Sacré-Collége, au nom des évêques & des fidèles du monde entier, il demande à Sa Sainteté qu'elle veuille bien élever ſa voix apoſtolique pour déclarer article de foi la croyance à l'Immaculée Conception. Le Pape conſent à accéder aux vœux de tant de générations. Mais, auparavant, il veut que l'Egliſe implore les lumières du Saint-Eſprit. Auſſitôt la foule entière des fidèles d'unir ſpontanément leurs voix dans le chant du *Veni Creator*. —Jamais les voûtes de Saint-Pierre n'avoient retenti d'un pareil concert. — Puis, tout-à-coup, le ſilence ſe fait. — Pie IX eſt debout, le front rayonnant, l'âme pleine d'une ſainte allégreſſe. Sa voix ſonore fait vibrer tous les cœurs, elle trahit l'émotion du Pontife lui-même. Le grand mot eſt pro-

noncé... La Vierge-mère eſt déclarée immaculée... Dieu a parlé par la bouche de ſon repréſentant. Malgré la joie dont cette bonne nouvelle inonde tous les cœurs, pas le plus petit frémiſſement ne ſe fait entendre, tellement eſt profond le reſpect dont chacun eſt ſaiſi ! Seul, le canon du fort Saint-Ange mêle ſa voix à celle du Saint-Père. Il gronde au dehors pour porter au loin le ſignal de l'allégreſſe. Et, pourquoi héſiterois-je à le dire ? ces canons, interprètes de la parole venue du ciel, ne ſont-ils pas les mêmes qui naguère diſſipèrent les bataillons des ennemis de l'Egliſe ? ce ſont des canons françois !...

La cérémonie ne ſe termina qu'à une heure aſſez avancée. Ce ne fut guère qu'au moment de la ſortie de Saint-Pierre qu'il fut poſſible de ſe rendre compte de la prodigieuſe quantité de fidèles qui avoient trouvé place dans la baſilique pendant l'office. La vaſte place de Saint-Pierre offroit à ce moment un coup-d'œil des plus animés : voitures & piétons s'encombroient les uns les autres. Du milieu de ces maſſes agitées ſe détachoient les livrées éclatantes des hauts dignitaires, les voitures dorées & les chevaux empanachés de rouge des cardinaux. Le défilé dura pluſieurs heures, ſous un ſoleil du mois d'août, & ce n'eſt point par abus d'une phraſe conſacrée que je dirai que la joie étoit peinte ſur tous les viſages.

A trois heures devoit avoir lieu la proceſſion de l'*Ara-Cæli*. Nous n'eûmes que le temps de nous y

rendre. Placée ſur le ſommet du Capitole & deſſervie par les Franciſcains, l'égliſe d'Ara-Cœli, l'une des plus anciennes de Rome, poſſède une ſtatue de la Vierge immaculée, en bois peint, qu'il eſt d'uſage de porter en proceſſion le 8 décembre. Plus que jamais cette cérémonie étoit d'à-propos. Les autorités municipales, ſuivant l'antique coutume, ſe trouvoient préſentes ; réunies aux moines, elles formoient toute l'aſſiſtance. La marche étoit ouverte par une bannière giganteſque. Peu après venoit une croix taillée dans des proportions non moins giganteſques. Tout à l'extrémité de la proceſſion ſe préſentoit la ſtatue, portée ſur un autel ardent.

Rien dans cette cérémonie, priſe en elle-même, ne pouvoit paroître bien digne d'exciter la curioſité publique ; rien, ſi ce n'eſt, pour un étranger, les lieux où elle ſe paſſoit. Voici le ſommet du Capitole ; qui dit Capitole réveille tous les ſouvenirs glorieux de l'hiſtoire romaine : l'orgueil de la domination a eu pour emblème le Capitole, dit l'abbé Gerbet. Voici le ſommet du Capitole : au milieu s'élève, majeſtueuſe encore, la ſtatue équeſtre de Marc-Aurèle ; en face ſiége l'antique Pallas, drapée de porphyre ; tout autour apparoiſſent, comme des ombres, les reſtes mutilés de je ne ſais quels fils d'empereur, des trophées du temps de Trajan, des colonnes milliaires. Figurez-vous une longue file de moines paſſant à travers ces débris d'une ſplendeur éclipſée, le cierge à la main,

chantant des hymnes en l'honneur du Chrift & de fa Mère dont l'image eft portée en triomphe. Quel vafte champ ouvert aux réflexions!... Les monuments de la grandeur, de la puiffance & de l'orgueil humain, vaincus par la faibleffe & l'humilité chrétienne, deviennent les fpectateurs muets du triomphe d'une femme jadis ignorée! Leur filence impuiffant ne proclame-t-il pas affez énergiquement l'origine divine de la religion du Chrift?...

Le temple de Jupiter, bâti fur le fommet du Capitole avec les dépouilles de la Grèce, fut le monument caractériftique de la politique romaine : la domination univerfelle; les généraux, après avoir vaincu les ennemis, conquis quelques nouvelles provinces, venoient dépofer leurs lauriers aux pieds du Jupiter Optimus Maximus. Le temple de Jupiter a été remplacé par une églife élevée avec fes propres ruines & dédiée à la Vierge Marie, cette femme bénie entre toutes les femmes, à qui il fut donné de brifer fous fes pieds la tête de l'ennemi du genre humain; il étoit jufte que le Capitole fût témoin en ce jour de la marche triomphale de cette reine victorieufe des puiffances infernales.

Lorfque la nuit commença à étendre fes ombres fur la ville, la coupole de Saint-Pierre s'illumina comme aux anniverfaires des plus grandes fêtes.

Tout ce que vous avez pu entendre d'éloges fur la magnificence de cette illumination n'eft point au-

deſſus de la réalité. Admirablement diſpoſées, les lumières deſſinent très nettement les lignes principales de ce monument, en ſorte que les détails seuls diſparoiſſent. Saint-Pierre gagne peut-être, au point de vue architectural, étant vu de cette manière. Le changement de feu ſe fait avec une rapidité ſi prodigieuſe, que cette opération paroît tenir de l'enchantement. Plus vive, plus nuancée, plus ſcintillante, cette ſeconde illumination produit un effet inférieur, ſelon moi, à l'effet précédent : il perd en netteté ce qu'il gagne en éclat.

Admis à prendre place ſur la terraſſe la plus élevée du fort Saint-Ange, nous pûmes nous rendre un compte exact de l'enſemble de la ville. Naturellement nos ſouvenirs nous reportoient vers l'illumination de Lyon, qui devoit avoir lieu à la même heure, & nous cherchions à établir un point de comparaiſon. La vérité eſt qu'il n'en exiſtoit pas de poſſible : — Lyon, le 8 décembre 1854, fut plus brillant que Rome ; le fait étoit inconteſtable à nos yeux bien avant d'en avoir reçu la nouvelle poſitive.

Le quartier le plus curieux après Saint-Pierre étoit celui du Capitole. Au pied de l'eſcalier qui conduit ſur le plateau s'élevoit en plein air un orcheſtre tel que l'on ſait les organiſer à Rome. La muſique étoit délicieuſe, la foule nombreuſe & attentive, l'illumination brillante & ingénieuſe. L'éclat de ſes lumières faiſoit diſparoître à l'œil les Marc-Aurèle, les Pallas &

tous ces débris ſameux. On eût dit que, honteux, ils cherchoient à ſe cacher dans les ténèbres.

Me voici arrivé à la fin de cette journée du 8 décembre, & j'ai déjà atteint les limites raiſonnables d'une lettre. Je m'arrête donc; mais j'eſpère ne point quitter Rome ſans avoir repris encore une fois la plume.

P.-S. — Je ne ſais pourquoi aucune des relations de cette fête ne fait mention de la préſence des évêques & des fidèles irlandois. Quand ce n'eût été qu'en conſidération du grand nombre de ſes enfants accourus à la voix du Souverain-Pontiſe, l'Irlande méritoit bien cependant cette diſtinction. Mais elle y avoit des droits encore mieux acquis. Exiſte-t-il une Egliſe qui mieux que l'Egliſe d'Irlande ait donné au monde le magnifique ſpectacle de la perſévérance & de la fidélité? Depuis bientôt quatre ſiècles, l'Irlande offre à l'univers entier la preuve de ce que peut une foi vive & inébranlable, en lutte contre tous les éléments de violence à la diſpoſition du deſpotiſme le plus opiniâtre. On a cité les évêques d'Angleterre & ceux d'Amérique préſents à Rome. C'étoit juſtice; mais pourquoi oublier un peuple qui, pour être malheureux, n'en eſt pas moins celui auquel l'Egliſe catholique d'Angleterre & celle d'Amérique doivent pour ainſi dire leur exiſtence?

Afin de réparer autant qu'il eſt poſſible cet oubli involontaire, permettez-moi de vous noter ici qu'il y

avoit à Rome, pour la fête de l'Immaculée Conception, trois archevêques & trois évêques irlandois : l'archevêque de Tuam, doyen des évêques irlandois présents ; l'archevêque de Dublin, l'archevêque d'Armagh, l'évêque de Clogher, l'évêque de Clonfert & l'évêque de Cloyne.

Aujourd'hui, fête de Noël, le Souverain-Pontife a officié avec la tiare offerte par la reine d'Espagne. On avoit espéré jusqu'au 8 décembre que ce superbe présent arriveroit assez à temps pour servir à la cérémonie de cette fête. Les prévisions ne s'étoient pas réalisées. Le joaillier de Madrid, chargé de cet important travail, est débarqué à Rome avant-hier seulement. On a fait grand bruit ici de cette tiare, à cause de son extrême richesse. Elle n'est pas estimée moins de quinze cent mille francs. L'étoffe qui en forme le corps principal est un tissu circulaire d'argent uni. Ce tissu, dont le mérite est d'être sans couture aucune, malgré les difficultés que présentoit la forme cylindrique fermée par le haut, est d'exécution lyonnoise. Les trois couronnes se détachent sur ce fond par l'éclat de milliers de brillants montés à jour avec une délicatesse & une perfection qui font le plus grand honneur à l'art de la joaillerie espagnole.

En retour de ce magnifique cadeau, la reine d'Espagne a reçu le plus beau portrait de Pie IX &, sans contredit, le plus fidèle qui ait été exécuté jusqu'ici. Lyon a encore là sa part de gloire à revendiquer, car

l'auteur eſt un jeune Lyonnois. Fixé à Rome depuis peu d'années, M. Sublet a obtenu l'inſigne honneur de pouvoir étudier d'après nature les traits auguſtes & vénérés du Souverain-Pontife. Le ſuccès juſtifie pleinement cette haute diſtinction. Aucune peinture ou médaille, aucun buſte repréſentant Pie IX n'étoit parvenu juſqu'ici à donner une idée exacte, non point de la reſſemblance matérielle, mais de l'expreſſion ſi douce, ſi noble, ſi angélique du Pontife qui ſiége ſur la chaire de ſaint Pierre. M. Sublet a atteint ce réſultat autant que faire ſe peut. En conſidérant ſon œuvre, je me ſens tranſporté par la penſée en face de Pie IX priant, tel que ma plume a eſſayé de le dépeindre dans le cours de cette lettre.

Avec une bienveillance à laquelle j'attache un grand prix, M. Sublet a bien voulu m'autoriſer à faire reproduire par la gravure ſon œuvre admirable. Grâce à cette faveur, le volume que je livre au public acquiert une valeur réelle.

Dans ce moment notre jeune compatriote achève un travail d'une haute importance au point de vue de l'hiſtoire & de l'art : il s'agit d'une toile immenſe ſur laquelle ſe trouvera reproduite, avec une fidélité de détail & un talent hors ligne, l'auguſte cérémonie du 8 décembre 1854. Je ſouhaite que le burin ne tarde pas à populariſer cette magnifique compoſition.

TROISIEME LETTRE.

Où il eſt établi que ſi Rome eſt riche en monuments religieux des premiers temps du chriſtianiſme, elle eſt pauvre en productions du moyen-âge. — Quelques mots ſur les baſiliques & ſur leur ſtyle diſtinctif. — La baſilique de Saint-Paul nouvellement reconſtruite, ſa conſécration ſolennelle deux jours après la fête de l'Immaculée Conception. — Les clairons & le commandement françois retentiſſant ſous ſes voûtes. — Caractère de l'ancien *peuple-roi* fidèlement conſervé dans ſes rapports avec les princes de l'Egliſe. — La baſilique de Saint-Jean-de-Latran jugée contrairement à l'opinion publique. — Faut-il regretter ou s'applaudir que la baſilique de St-Pierre ſe ſoit élevée avec toutes ſes magnificences ſur les lieux & place de l'antique & vénérable baſilique du premier âge de l'Egliſe. — Quelques lignes de diſcuſſion pour savoir s'il exiſte un ſtyle chrétien, ou ſi le ſtyle emprunté aux païens eſt tout auſſi religieux que le ſtyle ogival né de l'inſpiration directe du catholiciſme. — Mon opinion ſur l'emploi des couleurs dans les ſculptures. — La décence rétablie par les ordres de Pie IX dans la baſilique de Saint-Pierre. — Qu'eſt-ce que la partie des baſiliques déſignée sous le nom de Confeſſion? — Comment il ſe fait que, depuis dix-huit cents ans, l'illumination autour des tombeaux des Apôtres soit reſtée ininterrompue.

Janvier 1855.

ORSQUE nous parlons en France de nos antiquités chrétiennes, il ne peut guère être queſtion que des monuments du moyen-âge, gages précieux de la foi de nos pères qui ſut enfanter des merveilles; mais c'eſt à peine ſi,

remontant le cours des ſiècles, on découvre dans certaines provinces quelques débris antérieurs au huitième ou dixième ſiècle. Combien le ſol de Rome eſt mieux partagé ! On ne peut y faire vingt pas ſans rencontrer quelques traces des premiers ſiècles de l'Egliſe. L'hiſtoire du chriſtianiſme ſe ſuit ſiècle par ſiècle, à l'aide des monuments, juſqu'à l'époque du moyen-âge. Là ſe trouve comme un point d'arrêt momentané. Le mouvement religieux qui s'empara alors de tous les eſprits en Europe ſembla ſuivre une marche contraire à Rome; il s'y ralentit ſenſiblement, ſi l'on en juge du moins par l'abſence de tout monument de quelque importance, dont la conſtruction remonte à cette époque. Il eſt vrai que, au moment où la *renaissance* prit son eſſor, peu de productions du moyen-âge trouvèrent grâce à ſes yeux. Elle reſpecta les monuments plus anciens, conſacrés par des ſouvenirs ſi précieux & dont les formes, du reſte, ſe reſſentant encore des inſpirations grecques & romaines, ſe rapprochoient par conſéquent du genre adopté par l'école nouvelle, tandis qu'elle fut ſans pitié pour toutes créations gothiques. Elle les renverſa pour les remplacer par des édifices au goût du jour, ou bien elle les laiſſa périr de vétuſté ſans daigner combattre les injures du temps.

Donc, qui dit baſilique, à Rome, n'entend nullement parler de vieux ſanctuaires dont nos antiques cathédrales puiſſent donner une idée par leur ſtyle et

leurs décorations. C'eſt à peine ſi l'on trouve dans les plus récentes d'entre elles, c'eſt-à-dire dans celles ne remontant qu'au quatrième & au cinquième ſiècle, quelques premiers indices du goût bysantin.

La baſilique eſt d'ordinaire une vaſte égliſe à trois ou quatre nefs ſupportées par des colonnes de marbre ou de porphyre, empruntées le plus ſouvent à des monuments païens. Au lieu de voûte, on y voit un plafond orné de caiſſons dorés & de peintures; quelquefois la charpente reſte entièrement à découvert. Dans le fond, l'abſide en cul-de-four eſt enrichi de moſaïques reſpectables par leur antiquité, ſouvent par la noble ſimplicité de leur exécution.

L'une des plus anciennes eſt Sainte-Marie-in-Tranſtevère, car elle paſſe pour être la première où les chrétiens aient pu exercer publiquement leur culte. Les ruines ſur leſquelles elle fut conſtruite avoient appartenu à un hôtel d'Invalides, changé plus tard en une eſpèce de lieu de débauche, où les ſoldats & le bas peuple avoient l'habitude de venir s'enivrer. Alexandre-Sévère, ſous la ſage domination duquel les chrétiens osèrent enfin élever un temple au vrai Dieu, toléra cette hardie entrepriſe en diſant qu'il préféroit un lieu où l'on priât Dieu à un lieu où l'on s'enivrât.

Après Sainte-Marie-in-Tranſtevère, je citerai l'égliſe de Saint-Clément, parce que c'eſt la ſeule qui ſubſiſte avec la forme exacte des baſiliques dites Conſtan-

tiniennes. C'eſt, à mon gré, une des curioſités archéologiques les plus intéreſſantes que l'on puiſſe retrouver dans Rome. L'ancien ſanctuaire, enclavé dans des murs plus modernes, a conſervé intacte ſa diſtribution. Aucun monument en France, ni en quelque pays du monde que ce ſoit, ne possède une antiquité auſſi complète, auſſi précieuſe pour le ſavant, & je dirai même pour tout chrétien.

En faire la deſcription ſeroit entreprendre un travail trop long & qui n'atteindroit pas ſon but. Il me ſuffira de noter en paſſant que l'enceinte & les divers meubles qui l'ornent, tous également en marbre blanc, ont un cachet d'originalité qui ſaiſit & plaît. On y retrouve cette prodigalité de petites colonnes torſes ſi gracieuſement tourmentées, & ces vives émaillures de moſaïques qui ſont reconnoître à première vue les conſtructions & décorations du temps de Conſtantin.

Je ne veux point citer ici les noms & décrire les richeſſes de tant d'égliſes reſpectables par leur antiquité & les ſouvenirs qui s'y rattachent; mais je ne paſſerai pas ſous ſilence la baſilique de Saint-Paul-hors-les-Murs : d'abord, parce qu'elle eſt du nombre de celles qui ont conſervé, plus que beaucoup d'autres, un caractère chrétien, quoique ſa conſtruction ſoit à peine achevée; enſuite, parce que ſa conſécration, qui a ſuivi de près la promulgation du dogme, en a fait l'objet d'une de ces cérémonies

qu'on n'oublie de ſa vie quand on a eu le bonheur d'en être témoin.

C'étoit un dimanche, deux jours ſeulement après la fête de l'Immaculée Conception. L'impreſſion produite par cette fête dans l'eſprit de la population romaine étoit encore dans toute ſa force. Auſſi, dès le grand matin, Rome ſembloit abandonnée; chacun ſe dirigeoit vers Saint-Paul-hors-les-Murs. Pendant près d'une heure notre voiture chemina péniblement à travers une foule compacte piétinant dans une boue affreuſe; car, la fête de la Conception paſſée, le temps s'étoit remis à la pluie. Hommes, femmes, moines, enfants, ſoldats, ſoldats françois ſurtout, ſe trouvoient pêle-mêle, cherchant un paſſage à travers les files de voitures de cardinaux, prélats ou ſimples étrangers comme nous.

Dès que l'on ſort des murs de Rome, quel que ſoit le côté vers lequel on ſe dirige, on ſe trouve au milieu d'une campagne déſerte & inculte qui porte un cachet de triſteſſe solennelle en rapport avec les impreſſions ſérieuſes ſous leſquelles vous place le ſéjour de cette ville. C'eſt au milieu d'une de ces vaſtes ſolitudes que s'élève, iſolée, la baſilique de Saint-Paul. Rien dans ſon aſpect extérieur n'indique que vous approchez d'une égliſe catholique: de prime-abord, vous vous croiriez en face d'une uſine; mais quand vous pénétrez dans l'intérieur, vous reſtez frappé de ſurpriſe à la vue d'une majeſté & d'une ſomptuosité cachées ſous des appa-

rences ſi vulgaires. C'eſt là un des caractères diſtinctifs de la plupart des monuments de Rome. Pour voir & admirer, il faut franchir les portes.

Ce n'étoit pas une choſe facile pour la baſilique de Saint-Paul, ce jour-là. Le nombre des fidèles accourus étoit tellement en diſproportion avec les dimenſions du temple, quelque giganteſques qu'elles ſoient, que l'on s'étoit vu contraint de fermer les portes avant que la moitié des perſonnes préſentes euſſent trouvé place. Ce ne fut que grâce à l'obligeance d'un officier françois que nous pûmes nous y introduire.

Peu de perſonnes ignorent l'hiſtoire de la baſilique de Saint-Paul. D'abord chapelle modeſte, conſtruite ſur l'emplacement où ſainte Lucine dépoſa le corps de ſaint Paul; puis agrandi, réparé à diverſes repriſes, cet édifice s'étoit changé en l'un des plus vaſtes, des plus ſomptueux du monde chrétien. En 1823, un terrible incendie le réduiſit en cendres. Grâce aux abondantes aumônes recueillies dans toute la chrétienté, ce monument eſt à peu près aujourd'hui entièrement relevé de ſes décombres. Quoiqu'il y ait encore pour pluſieurs années de travaux avant son entier achèvement, Pie IX a voulu que ſa conſécration coïncidât avec la préſence des nombreux prélats & des nombreux fidèles accourus de toutes les parties du monde.

Notre illuſtre archevêque avoit été déſigné comme l'un des cardinaux conſécrateurs, concurremment avec le Souverain-Pontife; c'eſt là un nouveau ſujet de

gloire pour l'églife de Lyon : auffi ai-je cru que le fait valoit la peine d'être fignalé.

Nos foldats, qui n'avoient figuré qu'à titre de curieux volontaires dans la cérémonie du 8 décembre, payoient ce jour-là de leurs perfonnes. Un piquet de dragons du 11e avoit fervi d'efcorte à la voiture du Saint-Père ; de longues files d'un de nos régiments légers fe déployoient fous les nefs de la bafilique, qui retentirent du fon des tambours, des clairons & du commandement françois.

Malgré l'affluence extraordinaire, les gardes fuiffes parvinrent fans peine à maintenir l'ordre autour du chœur, au milieu duquel s'élève fomptueufement l'autel fous un antique ciborium fauvé de l'incendie. Les fidèles émerveillés fe montroient les quatre magnifiques colonnes qui entourent cet autel, colonnes d'albâtre oriental offertes au Saint-Père par Méhémet-Ali, pacha d'Egypte. Puis l'attention fe reportoit sur l'autel en malachite, don de l'empereur de Ruffie, afin qu'il fût dit que toutes les parties du globe concoururent à l'édification de ce temple vénéré, fans excepter même les contrées foumifes à une autre croyance religieufe.

Les journaux ont déjà annoncé le projet formé d'ouvrir une foufcription univerfelle pour élever une églife à Rome en mémoire de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception ; mais ce qu'on n'a point fait connoître peut-être, c'eft que cette idée eft fortie

de cœurs françois, & qu'elle a été conçue & émiſe au milieu même de la cérémonie de conſécration de la baſilique de Saint-Paul, produit d'une idée ſemblable. S'il eſt donné ſuite, comme je l'eſpère, à ce projet, ce ſera pour la ville de Lyon une belle occaſion de ſignaler une fois de plus ſa généroſité & ſa piété filiale pour la Vierge Marie. Elle ſe diſtinguera, ſans doute, moins encore par le chiffre des ſouſcriptions que par celui des ſouſcripteurs.

L'entrée dans l'égliſe de Saint-Paul avoit été pour nous & pour bien d'autres une entrepriſe difficile, la ſortie fut non moins difficile, je dirai même avec raiſon qu'elle fut plus périlleuſe. Il n'eſt pas poſſible de ſe faire une idée de la preſſe qui eut lieu à chacune des portes de la baſilique, & de la durée de cette preſſe. Les meſures d'ordre priſes avec tant d'habileté par notre police françoiſe partout où doit ſe trouver une affluence, ſont complètement inconnues ou négligées par la police de ce pays. Peut-être cela tient-il à la connoiſſance qu'elle a du caractère romain; car il eſt de fait que l'on n'entend jamais parler d'aucun accident dans les cérémonies publiques, tandis qu'il n'en ſeroit point ainſi en France dans des foules pareilles, en dépit de la vigilance de la police : c'eſt que la *furia franceſe* ne s'exerce pas ſeulement ſur les champs de bataille.

Quoique ceci ſoit à l'avantage des Romains, il ſeroit à déſirer que par reſpect pour l'âge de la plu-

part des cardinaux, ſinon par reſpect de leur rang de princes de l'Egliſe, ils exerçaſſent un peu mieux vis-à-vis d'eux le ſentiment des convenances. La police du moins ne devroit pas les laiſſer en butte aux agitations tempêtueuſes d'une foule inſouciante juſqu'à l'irrévérence. J'ai vu dans cette circonſtance de vénérables cardinaux, rendus impotents par l'âge, ballottés par les flots de fidèles, reſter une demi-heure entière ſans pouvoir ſe dégager. Il faut, pour comprendre un fait auſſi extraordinaire à nos yeux, connoître un peu l'eſprit du peuple romain. Il regarde un cardinal comme ſa choſe, ſi je puis m'exprimer ainſi. Loin de s'offuſquer de l'appareil faſtueux qui l'entoure, il ne ſouffriroit pas qu'il s'en affranchît. Sa pompe devient ſa propre pompe, il en eſt fier; mais auſſi il agit parfois vis-à-vis de ces princes, qui ſont ſa gloire & ſon orgueil, avec cette liberté & ce ſans-façon dont uſoit ſans doute jadis le peuple romain vis-à-vis de ſes tribuns.

Il eſt d'uſage qu'un cardinal ne ſorte jamais ſans une eſpèce d'ombrelle qui ſe poſe ſur l'impériale de ſon carroſſe, ou qu'un laquais porte à ſa ſuite. Si, pendant ſa courſe, l'Eminence ſe trouve ſur le paſſage du Saint-Sacrement porté en viatique, elle deſcend auſſitôt de voiture & accompagne le corps de Notre-Seigneur, cette ombrelle à la main. Or, dans la matinée du jour de l'Immaculée Conception, au moment où la foule ſe dirigeoit vers la baſilique de Saint-Pierre, il arriva que la voiture d'un cardinal croiſa le

cortége qui suivoit le saint-viatique. Gêné dans ses mouvements, le cocher ne put arrêter immédiatement ses chevaux; aussitôt la foule de se porter en avant, de saisir elle-même les guides & de témoigner son mécontentement en termes très explicites, pendant que le cardinal mettoit pied à terre pour se conformer aux usages; & personne de s'étonner de cette façon un peu brusque d'agir, pas même l'Eminence. Ceci est un trait choisi entre mille, à cause du mérite de son actualité. Il fait parfaitement comprendre, ce semble, sur quel pied se trouve le peuple romain vis-à-vis de ses princes.

Les inondations des Barbares ravageant Rome à diverses époques, ont anéanti un grand nombre de monuments précieux. Depuis longtemps mise à l'abri de ce fléau, la capitale du monde chrétien s'est vue plus d'une fois en butte à un fléau plus rapide encore dans l'œuvre de destruction. La basilique de Saint-Paul, devenue la proie de l'incendie, n'étoit point le premier tribut payé à ce terrible visiteur. Déjà en 1308 l'antique & vénérable basilique de Saint-Jean-de-Latran avoit été réduite en cendres. La perte que firent alors les arts & l'histoire est d'autant plus regrettable, qu'elle me paroît n'avoir été que médiocrement réparée. Je ne me sens pas le courage de me conformer à l'usage assez général en louant à outrance le bon goût du monument qui s'est élevé sur les ruines de l'antique basilique. Contrairement au parti pris dans la réé-

dification de Saint-Paul, Saint-Jean-de-Latran moderne affiche à l'extérieur une certaine prétention à l'effet qui me semble malheureuse. Cette façade à colonnades & à chapiteaux couronnés de statues manque tellement de caractère religieux, que, de loin comme de près, l'étranger qui ignoreroit la destination du monument seroit en droit de se demander s'il se trouve bien en face d'une église ou de toute autre construction. Ce n'est qu'en examinant attentivement qu'il parvient à se rendre compte des personnages représentés par les statues, & que par là il peut augurer avec certitude qu'il approche d'un édifice religieux. Quant à l'intérieur, la magnificence ne peut être niée; mais le genre de décoration ne répond guère aux sentiments religieux inspirés par le nom seul de Saint-Jean-de-Latran. Puisqu'on a eu le bon esprit de conserver de l'antique basilique certaines parties, comme celle de l'abside, par exemple, pourquoi n'a-t-on pas entièrement conservé l'ordre d'architecture ? C'eût été d'une part respecter des souvenirs sacrés, & d'autre part marcher sur des traces sûres. Les anciennes colonnes, il est vrai, ont été introduites dans la nouvelle construction ; mais, sous le prétexte qu'elles avoient perdu la solidité voulue, on les a noyées dans d'énormes pilastres au milieu desquels s'ouvrent d'immenses niches, abris de statues colossales représentant les Apôtres.

Deux basiliques remontant aux premiers siècles du christianisme ont été détruites par les flammes, pourquoi faut-il qu'une troisième ait été renversée par l'ordre des papes eux-mêmes ? Il est vrai que sur le sol qu'elle recouvroit s'est élevé le plus beau temple qui jamais fût édifié par la main des hommes en l'honneur du Dieu des chrétiens. Il est permis toutefois de se demander si ce temple ne pouvoit se construire qu'à la condition qu'il prendroit la place d'un autre moins somptueux, mais bien autrement vénérable. Les corps sacrés des saints Apôtres n'eussent point été abrités sous cette hardie coupole d'où s'élève glorieuse & dominante la croix de Jésus-Christ, dont les premiers ils proclamèrent le triomphe. Le tombeau de ces compagnons du Christ n'eût pas été, comme il l'est devenu, le plus somptueux, le plus prodigieux édifice que la terre ait porté ; mais le marbre, le bronze, les sculptures, l'or & les peintures prodigués eussent peut-être été avantageusement remplacés par tant de monuments presque contemporains des Apôtres, par tant de souvenirs des différents siècles accumulés sur un seul point. Ces richesses d'un autre genre eussent certainement servi à concentrer sur l'objet principal de leur vénération l'attention des fidèles, qu'une magnificence moderne absorbe peut-être trop aujourd'hui. — Ce n'est certes point un blâme que j'articule, j'émets simplement un doute craintif en exposant les motifs sur lesquels il s'appuie.

Le ſtyle de Saint-Pierre n'eſt pas plus que celui de la plupart des autres monuments religieux de Rome en rapport avec l'idée que nous nous faiſons du ſtyle chrétien. Prévoyant cette objection, & ſans être provoqués par l'attaque, pluſieurs fois des Romains ont poſé devant moi cette queſtion : Exiſte-t-il un ſtyle chrétien? & ſe hâtant de ſe répondre à eux-mêmes, ils ajoutoient : Tout ce que le génie de l'homme peut créer de beau doit ſervir à la gloire de Dieu, donc il ne peut exiſter de ſtyle & d'art ſpécialement chrétiens, tous le ſont également. Ce raiſonnement ſemble friſer le ſophiſme. De ce que toute belle création de l'homme doit ſervir à rehauſſer la gloire de Dieu, il ne s'enſuit pas qu'il ne puiſſe exiſter certaines créations plus chrétiennes dans leur inſpiration.

Les païens, eſſentiellement matérialiſtes, ont imaginé, en l'honneur de leurs dieux, c'eſt-à-dire de leurs paſſions, un ordre d'architecture ſenſualiſte, ſi je puis m'exprimer ainſi. Emparez-vous des progrès faits dans les arts ſous cette inſpiration profane, ſanctifiez-les en les appliquant à la gloire du vrai Dieu, vous ferez une œuvre louable ; mais ne dites pas que les temples que vous aurez élevés en copiant les architectes païens qui ſe ſont copiés eux-mêmes pendant tant de ſiècles, seront auſſi chrétiens que ceux dont l'ordre d'architecture a été le produit des penſées & de l'eſprit du catholiciſme alors qu'il régnoit dans toute ſa force.

Sans la religion chrétienne, le ſtyle de nos cathédrales du treizième ſiècle n'eût jamais exiſté; il ne puiſe ſa raiſon d'être que dans la profondeur, la ſublimité & les myſtères du chriſtianiſme. En peut-on dire autant du ſtyle grec ou romain? Toute la queſtion eſt là. Ces faiſceaux de colonnes étroitement unies, ſerrées l'une contre l'autre, ſupportant les jets de voûtes qui convergent en s'élançant vers le ciel, ne ſont-elles pas l'image des chrétiens s'uniſſant dans la prière & faiſant voler leurs aſpirations vers le Très-Haut? Ces ſaints de pierre ou de marbre dont les formes furent quelquefois trop négligées, il eſt vrai, ce que nous ſommes loin d'admirer, mais dont les poſes nobles & chaſtes inſpirent le recueillement & portent la penſée vers les choſes ſpirituelles ſans la diſtraire, en ſollicitant l'admiration des yeux de la chair, ne répondent-elles pas mieux au ſentiment chrétien que ces ſtatues nues, pour la plupart, trop ſouvent juſqu'à l'indécence, ſtatues dont le mérite principal eſt de reproduire avec exactitude la forme matérielle?

Cette comparaiſon peut s'appliquer également aux peintures religieuſes des deux époques. Cherchez dans les œuvres de Michel-Ange, par exemple, quelle a été la penſée dominante de l'artiſte : vous y reconnoîtrez invariablement le déſir de faire admirer ſon talent par la recherche affectée de difficultés à vaincre; vous y reconnoîtrez l'habitude de chercher à plaire en étudiant les formes les plus flatteuſes. Pendant

la contemplation des chefs-d'œuvre de cet homme unique, architecte, peintre & sculpteur, le sentiment que vous éprouvez est un sentiment de satisfaction des sens, jamais ou rarement vous vous retirez éprouvant un redoublement de ferveur. On peut en dire autant du plus grand nombre des peintres de la Renaissance, Raphaël compris, exceptant toutefois quelques-unes des productions de sa première jeunesse.

Combien est différent l'effet produit par les peintures du moyen-âge ! Là rien pour les sens, tout pour la pensée. Examinez un tableau d'Angelico Fiesole : lorsque vous vous retirez enfin de devant ces productions angéliques comme le nom de leur auteur, ne vous semble-t-il pas que vous venez de prier ?

On a beaucoup objecté les différences de caractère & de mœurs des différents peuples. A l'Italien moins mystique que l'habitant du Nord, il faut de l'or, du brillant ; on en a conclu que le gothique ne pouvoit lui convenir : comme si le gothique excluoit l'emploi du marbre, de la dorure & du prestige des couleurs ! Il a poussé même si loin ce goût, que les admirateurs du grec & du romain lui ont reproché l'abus dans l'usage de l'or & des nuances pour ses sculptures. Pendant cette longue période durant laquelle la mode, ce tyran aveugle & despote, n'a permis d'admirer que les imitations païennes, la coutume adoptée par le moyen-âge de décorer de nuances & de dorures les sculptures en bois ou en pierre a été taxée de barbare.

Les œuvres de cette époque conſervées juſqu'à nos jours n'ont trouvé grâce qu'à la condition d'être paſſées à l'éponge ou au grattoir. J'ai toujours eu de la peine à comprendre comment cette idée répulſive a pu prendre faveur. L'art du peintre & du ſculpteur ayant pour but de reproduire le plus exactement poſſible la nature, pourquoi reſtreindre ſes moyens? Pourquoi la forcer à laiſſer de côté le preſtige de la couleur, quand il peut le joindre à celui de la forme?

Pour me réſumer : tout en regardant comme une vérité inconteſtable qu'il exiſte un art & un ſtyle d'architecture eſſentiellement chrétiens, j'admets ſans héſiter que le beau, quel que ſoit le ſtyle auquel il ſe rattache, peut concourir très légitimement à exalter la gloire de Dieu, pourvu qu'il reſte dans certaines conditions de convenance. C'eſt pourquoi j'admire la baſilique de Saint-Pierre, & que je ne puis y entrer ſans éprouver un ſaiſiſſement religieux. Par ſon immenſité, par ſa magnificence, ce monument parle de la grandeur & de la majeſté du Dieu auquel il eſt conſacré.

Si j'avois le temps & la place d'entrer dans quelques détails ſur ce ſujet, je me permettrois pourtant de critiquer certaines parties de l'ornementation, dont l'abſence ou la modification ne nuiroit en rien à la beauté ou à la ſplendeur de l'édifice. Quand bien même, par exemple, l'architecte eût été un peu moins prodigue de cuiſſes & de torses nus, ſon œuvre eût été tout auſſi

admirable; elle eût confervé un caractère plus en rapport avec fa deftination.

Aujourd'hui que l'opinion publique, moins exclufive, fouffre que l'on difcute le mérite des œuvres de l'antiquité païenne adaptées au culte de la religion chrétienne, l'approbation générale a accueilli les travaux exécutés par les ordres de Pie IX pour voiler autant que faire fe peut les nudités trop nombreufes & trop hardies que les murs de Saint-Pierre étaloient de toute part aux yeux des fidèles réunis pour la prière. Quelques-unes de ces modifications, loin de nuire au mérite des fculptures, n'ont fait qu'ajouter à leur grâce & à leur effet. Quel eft celui qui, admirant la foupleffe de la draperie dont a été revêtu le génie de Canova, dans fon monument de Clément III, pourroit regretter la nudité cachée? Je ne fais de quelle autre excufe que celles prifes dans la penfée du fenfualifme, certains artiftes peuvent couvrir l'opiniâtreté qu'ils affectent à étaler dans leurs œuvres des nudités fans le moindre voile. Il m'a toujours paru qu'une draperie artiftement jetée feroit pour leur ciseau un puiffant auxiliaire.

Puifque je fuis en train de faire un peu de critique, je me permettrai encore d'obferver que les fenêtres qui éclairent Saint-Pierre font loin d'être en rapport avec la fplendeur du monument. Pourquoi n'avoir pas employé des vitraux en harmonie avec le ftyle, au lieu de ces verres blancs pauvrement rejoints enfemble par des croifillons de fer? Que l'on ne dife pas que les

marbres & les peintures de Saint-Pierre ont besoin de tout l'éclat du soleil; il est rare que le jour qui descend dans les nefs n'ait pas à traverser l'épaisseur de rideaux en étoffe rouge. Dans tous les cas, tout en conservant le verre blanc, on eût pu lui trouver une disposition plus en rapport avec la splendeur générale.

Dans presque toutes les basiliques de Rome, & dans un grand nombre d'autres églises, l'autel, encadré sous un riche ciborium, s'élève au-dessus d'une crypte. Chacune des ces cryptes renferme quelques reliques précieuses, quelquefois le corps entier du saint en l'honneur duquel l'édifice fut construit. L'escalier par lequel on descend dans ces caveaux est éclairé par une multitude de lampes brûlant nuit & jour. Les balustrades qui entourent l'ouverture sont habituellement garnies de fervents chrétiens invoquant les élus dont la dépouille mortelle s'est conservée jusqu'à nos jours.

C'est cette partie de l'église que l'on désigne sous le nom de Confession. Rien n'est plus religieux que cette disposition du sanctuaire. Le parfum mystérieux qui s'exhale de ces profondeurs où l'or & les pierreries étincellent comme les étoiles de la nuit au firmament, cette demi-obscurité qui monte pour mourir insensiblement sous l'éclat du jour combiné avec la lueur des lampes, tout dispose admirablement l'âme à la prière & à la méditation. Jamais peut-être prière plus fervente ne s'est échappée de mes lèvres que lorsque, confondu avec les pélerins de toute nation, le front

courbé ſur le marbre des baluſtres, mes yeux plongeoient ſur les tombeaux où repoſent les corps des apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul.

L'uſage de témoigner de ſa piété en multipliant les lampes auprès de l'objet de vénération eſt très répandu en Italie, & contribue puiſſamment à exciter la dévotion. Cet uſage eſt d'ailleurs reſpectable par ſon antiquité ; on le retrouve déjà dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme : les chrétiens eux-mêmes n'avoient fait que l'emprunter aux païens. C'eſt pourquoi Conſtantin voulut pourvoir lui-même à l'entretien des lampes deſtinées à brûler ſur le tombeau de saint Pierre. A cet effet il aſſigna des fonds de terres, ſituées les unes en Aſie, les autres en Egypte. Plus tard, ces provinces étant devenues la proie des Barbares, Grégoire II, élu ſouverain de Rome, forma le projet d'aſſurer pour toujours l'entretien de ces lampes, & c'eſt dans ce but qu'il publia la bulle dite des Oliviers.

« Les arbres qu'il a bénits en les deſtinant à cet uſage, dit l'abbé Gerbet, n'ont pas trahi leurs fonctions. Les lampes brûlent toujours autour du tombeau de saint Pierre ; elles y continuent cette pieuſe tradition de flambeaux symboliques, qui remonte jusqu'à ceux que les premiers chrétiens de Rome ont allumés à cette place. Il eſt beau que la perpétuité, qui éclate de tant de manières dans cette baſilique, ait été mar-

quée aussi à travers tant de vicissitudes & de tempêtes, jusque dans ces frêles lumières qu'un souffle pourroit éteindre : familiarisés avec ce spectacle, nous ne remarquons pas assez que c'est une chose rare en ce monde qu'une illumination de dix-huit siècles. »

QUATRIEME LETTRE.

Où l'écrivain introduit le lecteur dans les catacombes & le fait dépofitaire de fes plaintes contre les indifcrets plaifants qui l'ont troublé dans fes méditations au milieu de la pouffière de tant de générations. — On conftatera avec lui que le fot ufage d'infcrire fon nom en tout lieu, fans refpect des chofes les plus refpectables, eft un ufage qui ne date pas de notre fiècle. — Le lecteur apprendra dans le cours de cette lettre pourquoi chaque année le Pape bénit deux petits agneaux blancs à l'anniverfaire de la fête de fainte Agnès. — Quelques lignes fur la légende de fainte Cécile ne le renfeigneront guère fur le motif qui fit de cette fainte la patronne des muficiens, mais lui feront naître peut-être le défir de lire la vie de cette fainte, écrite avec tant de charmes par Don Gueramger. — Des catacombes, le lecteur fera conduit au fond de l'affreux cachot de la prifon Mamertine. A l'aide d'une heureufe citation d'Ampaire, on le fera paffer par toutes les horreurs qui fe commirent au fond de ce fouterrain. Puis, du fommet du mont Janicule, où fut crucifié faint Pierre, on le forcera à jeter un coup-d'œil inftructif fur Rome la fuperbe, conquife par ceux qu'elle fit périr fur le gibet.

Janvier 1855.

ROME chrétienne peut fe divifer de nos jours en trois Romes fuperpofées, comme feroient trois couches diftinctes. Les bafiliques & les nombreufes églifes qui couvrent le fol actuel forment

la couche extérieure; les cryptes ſur lesquelles s'élèvent les baſiliques forment la couche intermédiaire; la dernière couche, enfin, ou, pour parler plus juste, la première couche ſe compoſe des catacombes.

Nous avons déjà dit, ſur les baſiliques ou égliſes modernes, non point tout ce que nous pourrions dire, mais tout ce que nous avons l'intention de dire. Quant aux cryptes, nous en avons déjà parlé, & nous aurons probablement occaſion d'y revenir. Diſons pour le moment quelques mots des catacombes.

Il n'eſt aucun chrétien qui, à ce nom de catacombes, ne ſente ſe réveiller en lui comme un ſouvenir ſolennel, merveilleux. Notre jeune imagination, ſaiſie par le récit du martyre des premiers chrétiens, aima de bonne heure à parcourir par la penſée ces ſombres ſouterrains, lieux ſacrés de refuge pour les adeptes de la nouvelle foi, alors qu'ils ſe déroboient à la perſécution pour accomplir leurs devoirs religieux; lieux de refuge encore pour leurs dépouilles mortelles ſouſtraites aux profanations païennes. Quel eſt celui qui, plus d'une fois pendant ſon exiſtence, n'a pas erré ſous ces voûtes obſcures ſanctifiées par la prédication de la doctrine nouvelle & par la célébration clandeſtine du plus auguſte des ſacrifices? Si l'impreſſion reſſentie alors eſt une de ces impreſſions profondes dont on conſerve avec bonheur les traces, quelle ne doit pas être l'impreſſion éprouvée par celui

qui peut en réalité ſuivre pas à pas le développement du chriſtianiſme à travers ces labyrinthes myſtérieux, prier dans les retraites étroites & profondes où tant de confeſſeurs & de martyrs invoquèrent le vrai Dieu, s'agenouiller ſur les tombes qui renfermèrent les reſtes précieux de leurs corps mutilés par la main des bourreaux ! Nous pûmes jouir amplement de cette faveur, car les portes de trois des principales catacombes nous furent ouvertes, & j'eus même le privilége d'aſſiſter aux fouilles qui ſe font actuellement à quelques milles de Rome, ſur la voie Numentane, dans les propriétés & ſous la direction ſavante de M. Guidi.

Eſſayons une de ces pâles deſcriptions qu'on entreprend toujours avec regret, parce que l'on ſent qu'on eſt impuiſſant à faire paſſer dans l'âme du lecteur les émotions que l'on a reſſenties en préſence des lieux mêmes.

Nous ſommes au milieu d'une de ces vaſtes ſolitudes qui entourent Rome pluſieurs lieues à la ronde. Ici s'élève une miſérable habitation : c'eſt celle du gardien des catacombes. Quelques ceps de vigne, quelques humbles légumes plantés ſans ordre, ſans soins, ſe diſputent le ſol concurremment avec les ronces ſous lesquelles giſent des débris de ſculptures païennes, comme on en trouve partout ſur cette terre claſſique. C'eſt en vain que l'œil cherche des traces qui lui indiquent l'entrée de ces célèbres cités ſouterraines où repoſent pluſieurs générations de chrétiens. Suivant

le pas de votre guide, vous découvrez enfin une excavation de petite dimenſion, vous deſcendez par un eſcalier de conſtruction récente. Au moment de pénétrer dans l'intérieur, un flambeau eſt remis à chacun des viſiteurs, avec avis de ne point s'attarder ou de ne point s'écarter dans le parcours des innombrables galeries ſe traverſant dans tous les ſens, deſcendant, remontant juſqu'au point de former trois étages ſuperpoſés. En proie à un ſaiſiſſement ſolennel, vous défilez un à un, heureux ſi vous êtes confié à un guide intelligent & inſtruit; ſinon, abandonnez-vous à vos propres impreſſions, la ſainteté du lieu parlera aſſez éloquemment à votre cœur & à votre imagination.

Le ſentier qui s'ouvre devant vous eſt juſte aſſez large pour vous donner paſſage, pas toujours aſſez élevé pour vous permettre de marcher ſans ployer votre corps. Des excavations en forme de rayons de placard ſont pratiquées horizontalement dans chacune des parois. Il y en a de grandes & de petites, ſuivant la taille & l'âge des défunts, mais aucune place n'eſt perdue. Quelques-unes de ces tombes ſont hermétiquement fermées à l'aide d'un revêtement en pierre ou en marbre, ſur lequel ſe liſent des inſcriptions portant le nom, la qualité & l'époque du décès de celui qui repoſe à cette place. Ces inſcriptions ſont invariablement ſimples de compoſition & de gravure. Si à côté du texte vous apercevez une colombe tenant une palme dans ſon bec, ou tout ſimplement un vaſe

gravé dans la pierre, vous êtes certain que c'eſt devant la dépouille d'un martyr que vous paſſez. Souvent alors une fiole de verre, où fut recueilli ſon ſang, ſe trouve fixée dans le mur, de manière à faire légèrement ſaillie.

Le plus grand nombre de ces tombes ſont ouvertes. Ce ſont celles dont les corps ont été enlevés pour aller repoſer ſous des autels, ou bien celles dont le revêtement extérieur eſt tombé lors des travaux de déblaiement. Vos regards iront infailliblement queſtionner l'intérieur de ces ſépulcres; ils y découvriront un peu de pouſſière blanchâtre qui deſſine encore les formes du corps humain, & à la partie ſupérieure quelques débris de crânes. Je ne ſache pas qu'il ait été rien écrit de plus éloquent que la page inſpirée à l'abbé Gerbet par la contemplation de ce ſpectacle, je la cite *in extenso*. Ceux qui ne la connoiſſoient point la liront avec ſatisfaction; ceux qui l'ont déjà lue la reliront certainement ſans fatigue.

« En parcourant ces catacombes, vous paſſez en revue les phaſes de la deſtruction, comme on obſerve, dans un jardin botanique, les développements de la végétation, depuis la fleur imperceptible juſqu'aux grands arbres pleins de ſève & couronnés de larges fleurs. Dans un certain nombre de niches ſépulcrales qui ont été ouvertes à diverſes époques, on peut ſuivre, en quelque ſorte pas à pas, les formes ſucceſſives de plus en plus éloignées de la vie, par leſquelles ce qui

eſt là arrive à toucher, d'auſſi près qu'il eſt poſſible, au pur néant. Regardez d'abord ce ſquelette : s'il eſt bien conſervé, malgré tous ſes ſiècles, c'eſt probablement parce que la niche où il a été mis eſt creuſée dans un terrain qui n'eſt pas ſec. L'humidité, qui diſſout tant d'autres choſes, durcit ces oſſements en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus de conſiſtance qu'ils n'en avoient lorſqu'ils étoient les membres d'un corps vivant. Mais cette conſiſtance n'en eſt pas moins un progrès de la deſtruction : ces oſſements d'homme tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une tombe dans laquelle il y a lutte entre la force qui fait le ſquelette & la force qui fait la pouſſière : la première ſe défend, la ſeconde gagne, mais lentement. Le combat qui exiſte en vous & en moi entre la mort & la vie ſera fini, que ce combat entre une mort & une mort durera encore longtemps. Dans le ſépulcre voiſin, tout ce qui fut un corps humain n'eſt déjà plus, excepté une ſeule partie, qu'une eſpèce de nappe de pouſſière, un peu chiffonnée & déployée comme un petit ſuaire blanchâtre d'où ſort une tête. Regardez enfin dans cette autre niche : là, il n'y a décidément plus rien que de la pure pouſſière, dont la couleur même eſt un peu douteuſe, à raiſon d'une légère teinte de rouſſeur. Voilà donc, dites-vous, la deſtruction conſommée! pas encore. En y regardant bien, vous reconnoîtrez des contours humains : ce petit tas, qui touche à une des extrémités longitudinales de la niche,

c'eſt la tête; ces deux autres tas, plus petits encore & plus déprimés, placés parallèlement un peu au-deſſous, à droite & à gauche du premier, ce ſont les épaules; ces deux autres, les genoux.

« Les longs oſſements ſont repréſentés par ces foibles traînées, dans lesquelles vous remarquez quelques interruptions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme ſi vague, ſi effacée, à peine empreinte ſur une pouſſière à peu près impalpable, volatile, preſque tranſparente, d'un blanc mat & incertain, eſt ce qui donne le mieux quelque idée de ce que les anciens appeloient une ombre. Si vous introduiſez votre tête dans ce ſépulcre pour mieux voir, prenez garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre reſpiration. Cette forme eſt plus frêle que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte de roſée ſuſpendue à un brin d'herbe au ſoleil; un peu d'air agité par votre main, un ſouffle, un ſon deviennent ici des agents puiſſants qui peuvent anéantir en une ſeconde ce que dix ſiècles peut-être de deſtruction ont épargné! Voyez, vous venez de reſpirer, & la forme a diſparu. Voilà la fin de l'hiſtoire de l'homme en ce monde. »

Cette poétique deſcription eſt tellement vraie qu'en la liſant après ma viſite aux catacombes, il me ſembloit y retrouver pas à pas mes impreſſions & mes idées. Mais ſi le chrétien ſérieux ſe ſent ſaiſi d'un reſpect profond en viſitant ces galeries funèbres, il eſt triſte de le dire, tous ne ſe montrent pas également animés du

ſentiment de convenance qui devroit les dominer dès leur entrée. On nous a montré pluſieurs traces de dégradations cauſées par une curioſité indiſcrète, je dirai preſque ſacrilége, quand cette curioſité va, comme cela eſt arrivé dernièrement, juſqu'à briſer pour l'enlever un de ces vaſes contenant le ſang des martyrs. D'autres, ſingulièrement inſpirés, & le nombre de ceux-là eſt grand, inſcrivent ſans façon leurs noms ſur les murs de terre, ſur les inſcriptions funéraires. J'en ai vu quelques-uns tracés avec la fumée des flambeaux juſque ſur les voûtes où ſont conſervées de précieuſes freſques. Cette rage de ſouiller les murs de noms obſcurs s'exerce, du reſte, partout où les regards de la foule ont quelques chances d'être attirés; n'ai-je pas vu des noms inſcrits à la pointe du couteau ſur les freſques mêmes des loges du Vatican, dites freſques de Raphaël? Triſte manie en vérité, difficile à comprendre, mais qui date de loin, car j'ai découvert ſur quelques monuments curieux de Rome des noms inſcrits au quinzième & au ſeizième ſiècle.

Il eſt un autre genre d'irrévérences exercées par les viſiteurs dans les catacombes, irrévérences que je ſuis d'autant moins porté à excuſer que j'en ai été moi-même victime. De braves gens, qui ſans doute n'ont jamais ſu ce que c'étoit que de penſer & de réfléchir, troublent le ſilence ſolennel qui règne dans ce vaſte champ de la mort par des plaiſanteries & des rires continuels ſans but, ſans portée. Ce ſeroit le cas de mettre

fous leurs yeux cette épitaphe du feizième fiècle, citée par l'abbé Gerbet : « Celui qui eft ici prie tous les mortels de ne pas troubler fon repos; car les morts peuvent être troublés par des injures ou par des larmes, puifque, avant le dernier jour, ils ne peuvent répondre ni aux uns ni aux autres. »

Hélas! il eft à croire que ces vivants indifcrets ne trouveroient dans cet avis falutaire qu'un nouveau fujet de plaifanteries.

Les fépulcres ne font pas la feule des chofes curieufes & intéreffantes que l'on rencontre en parcourant les catacombes. De temps en temps des efpaces un peu plus étendus s'ouvrent fous vos pas : là fe trouvent les premières traces d'architecture chrétienne. La partie fupérieure fe termine en voûte, que foutiennent aux quatre angles des imitations de colonnes ; les parois & la voûte font recouvertes d'un crépiffage orné de peintures à frefque fymboliques : c'eft Jonas englouti dans le ventre de la baleine, Jonas fortant de fa prifon vivante; c'eft le bon pafteur portant la brebis fur fes épaules; ce font des femmes, les bras étendus, connues fous le nom d'Orantes, du latin *orare;* ce font les paons tels qu'on les retrouve fi fouvent dans les ornementations allégoriques des premiers fiècles de l'Eglife, ou la colombe tenant dans fon bec la palme du martyre; mais jamais aucun figne précis du chriftianifme. Il falloit que les hordes païennes, s'introduifant par furprife dans ces retraites profondes, comme cela eft

arrivé plusieurs fois, ne rencontrassent aucune trace qui pût tourner trop évidemment à la découverte des pratiques & croyances chrétiennes.

C'est ce qui explique pourquoi au nombre de ces figures emblématiques on en retrouve quelques-unes appartenant à la mythologie, telle, par exemple, celle d'Orphée jouant de sa lyre, figure qui peut si bien s'appliquer à la personne du Christ venant adoucir par les charmes de sa doctrine les appétits féroces des passions divinisées.

Malgré leur extrême simplicité de composition, quelques-unes de ces fresques sont empreintes d'un caractère saisissant de noblesse & de piété. Grâce à la sollicitude de Pie IX & aux soins intelligents du cardinal Antonelli, on a recueilli dans un musée chrétien, récemment ouvert au palais de Latran, tous les débris de cette époque enfouis dans les catacombes. Le pinceau même a reproduit avec une exactitude admirable la plupart des fresques, qui sans cela eussent été perdues pour toujours, à cause de leur état de dépérissement.

Les ornementations au pinceau qui ornent ces retraites ou chapelles rappellent toutes le type alors en vogue parmi les païens : ce sont des rinceaux d'acanthes grêles & nuancés supportant des épis, des fleurs, des grappes de raisins & quelques figures. Dans certaines catacombes, on peut reconnoître au milieu de l'ornementation des essais du style bysantin. Mais cela

s'explique par l'habitude qui ſe continua pluſieurs ſiècles après la fin des perſécutions d'inhumer les fidèles dans ces ſouterrains, afin que leurs corps repoſaſſent à côté de ceux auxquels ils devoient le bienfait de la foi. Cet uſage ne prit fin que vers la dernière partie du cinquième ſiècle.

Dans la face oppoſée à l'entrée ſe trouve invariablement un tombeau, non point creuſé dans le tuf comme les autres, mais en pierre. Quelquefois ces tombeaux ſont enrichis de ſculptures qui annoncent qu'ils avoient ſervi primitivement de ſépulture à des païens ; mais, ſanctifiés depuis par les dépouilles de quelques-uns des premiers papes, ils ſervirent d'autel pour la célébration clandeſtine des ſaints myſtères. Tout autour repoſent les reſtes d'autres martyrs ayant occupé, de leur vivant, un rang élevé dans l'Egliſe naiſſante.

Que l'on juge de l'importance de ces travaux exécutés par les premiers chrétiens, puiſque, d'après les calculs les plus raiſonnables, les catacombes auroient atteint dans l'eſpace de quatre ſiècles le chiffre de douze cents kilomètres d'étendue renfermant ſix millions de tombeaux ! Il eſt probable que des voies de communications perdues ont ſervi jadis à relier chacune des catacombes enſemble ; mais, autant que l'on en peut juger, elles ſe diviſoient en paroiſſes ou cimetières diſtincts les uns des autres. Chacun porte un nom particulier.

L'un d'eux eſt encore déſigné par le nom d'une jeune vierge martyre, dont la courte vie eſt la plus poétique légende qui ſe puiſſe raconter. La plupart des lecteurs, en jetant les yeux ſur ces lignes, ont à l'avance prononcé le doux nom d'Agnès. A l'âge de treize ans, Agnès, fille d'un riche patricien de Rome, avoit déjà les vertus & la foi qui font les grands ſaints. Dieu lui deſtinoit la palme du martyre. Arrachée à ſa famille, jetée dans une priſon que l'on viſite encore de nos jours, elle fut, par ordre de l'empereur, livrée toute nue à la brutalité des ſoldats. Mais Dieu, qui vouloit ſe ſervir de la foibleſſe de cette enfant pour faire éclater ſa puiſſance, lui envoya ſes anges pour la défendre. Son corps virginal fut même préſervé de la ſouillure des regards obſcènes. Sa chevelure devint ſubitement aſſez abondante pour lui ſervir de vêtement. Un bas-relief de marbre repréſente cette ſcène ſur les lieux mêmes qui en furent témoins. La brutalité des libertins put être vaincue par ce miracle ; mais l'intelligence de l'empereur reſta obſcurcie, il ordonna que la ſainte eût la tête tranchée ; ſa famille, pleurant un enfant perdu & ſe réjouiſſant d'un protecteur de plus dans le ciel, tranſporta ſon corps dans une propriété qu'elle poſſédoit dans les environs de Rome. Un caveau lui fut préparé, & quelques années plus tard on tint à honneur d'être inhumé tout auprès de cette chaſte dépouille. Pluſieurs des filles de l'empereur Conſtantin en donnèrent l'exemple. L'une d'elles

fit plus encore : ayant résolu de mourir au monde, elle se réfugia auprès du cercueil de la vierge pour consacrer à Dieu ce qui lui restoit de vie & de force. Son exemple fut imité par d'autres saintes filles qui se groupèrent autour d'elle. Telle fut probablement l'origine des premiers monastères de femmes.

Mais ce ne sont pas les seuls souvenirs qui se rattachent au nom d'Agnès. Il est d'usage que toutes les années, à l'anniversaire de la fête de cette sainte, deux petis agneaux blancs, parés de fleurs & de rubans, soient amenés à l'autel; bénits par l'abbé qui dessert l'église, on les conduit ensuite au Saint-Père qui les bénit de nouveau & désigne un couvent de religieuses auxquelles est confié le soin de les nourrir. Leur laine, fidèlement recueillie, est déposée dans une châsse qui repose au-dessus du tombeau des Saints-Apôtres, dans la basilique de Saint-Pierre, d'où elle n'est retirée que pour tisser les pallium que le Saint-Père envoie aux patriarches & aux archevêques.

Cet usage vient sans doute d'une pieuse tradition qui rapporte que les parents de la sainte, réunis un jour auprès du tombeau de leur fille bienheureuse, virent tout d'un coup apparoître à leurs yeux une longue file de vierges vêtues de blanc & d'or, chantant les louanges de Dieu; à leur suite venoit sainte Agnès, conduisant un petit agneau d'une blancheur éclatante. La sainte s'arrêta devant ses parents & leur adressa souriante quelques douces paroles pour les

consoler de sa perte, en leur faisant connoître la gloire & le bonheur qui étoient devenus son partage.

Il est difficile, à celui qui visite Rome, d'entendre prononcer le nom d'Agnès sans que celui de Cécile ne revienne à sa mémoire. Toutes deux élevées au milieu de la délicatesse & du luxe que procurent une grande fortune & un rang distingué dans la société, toutes deux vierges, elles méritèrent toutes deux d'être martyres, & leur supplice fut à l'une & à l'autre marqué de circonstances spéciales. Le tombeau de l'une & de l'autre est demeuré environné de la vénération populaire; leur souvenir a été également consacré par les chefs-d'œuvre des grands maîtres en peinture & en sculpture.

Lecteur blasé par les productions littéraires du jour, si votre goût est encore susceptible d'apprécier les charmes d'une histoire pleine de fraîcheur, de simplicité & de naïveté, lisez la vie de sainte Cécile par don Gueramger. Vous y verrez comme quoi notre aimable sainte, fiancée à un jeune homme de bonne naissance & doué d'heureuses qualités, lui déclara qu'elle ne pouvoit se livrer à lui, parce qu'elle avoit voué sa virginité au Dieu des chrétiens. — Pour que je croie à la sainteté de ce vœu, quel gage me donnerez-vous? répond l'époux; &, sur l'invocation fervente de la vierge, un ange apparoît au jeune païen qui, dès ce moment, voulut connoître la doctrine du vrai Dieu pour la défense de laquelle il eut, quelque temps

après, le bonheur de verſer ſon ſang avec ſon frère Tiburce.

Sainte Cécile, condamnée à être étouffée par la vapeur dans ſa propre chambre de bain, ayant réſiſté à cet affreux ſupplice, reçut de ſon bourreau trois coups de glaive qui ſuffirent à peine pour lui détacher la tête du tronc. Cette chambre a été conſervée intacte juſqu'à nos jours, on la montre encore aux fidèles avec les conduits de vapeur tels qu'ils exiſtoient alors.

Le cercueil de la vierge, ouvert pour la première fois en 1599, laiſſa voir ſon corps intact, couché ſur un des côtés, la tête penchée du côté oppoſé, les genoux légèrement pliés & les bras étendus. Une robe & un voile tiſſés d'or & de ſoie & empreints de ſang recouvroient ces reſtes précieux, qui furent dépoſés dans une châſſe magnifique & placés ſous la confeſſion de l'égliſe qui porte le nom de la ſainte. Au-deſſous de l'autel, une ſtatue de marbre blanc, chef-d'œuvre de grâce & de ſentiment, repréſente la vierge dans la poſition où ſon corps fut trouvé.

Je demande pardon au lecteur de lui avoir redit les traits principaux de la vie de deux ſaintes, dont il ſait probablement l'hiſtoire depuis longtemps. Je ne puis arrêter mon ſouvenir ſur ces pieuſes légendes ſans éprouver au dedans de mon âme une douce émotion, comme une ſenſation rafraîchiſſante, dirois-je ;

j'ai ſuppoſé qu'il devoit en être de même pour les autres : c'eſt là mon excuſe.

Je m'arrêterai là de ce que j'ai à dire ſur les catacombes, quoique j'euſſe éprouvé de la ſatisfaction à m'étendre un peu plus au long ſur ce chapitre. Talonné par le temps, modéré par le déſir que j'ai d'être diſcret vis-à-vis du public auquel je m'adreſſe, je taille, j'élague, chemin faiſant, le plus que je peux. Je garde pour moi la bonne moitié de mes impreſſions & de mes notes... Ainſi, ramenant le lecteur à Rome, je ne le ferai point entrer dans le petit ſanctuaire du *Domine quò vadis ?* Je ne veux pas même lui dire l'origine intéreſſante de cette chapelle. Tant mieux, après cela, s'il s'en trouve dans le nombre qui regrettent mon laconiſme !

J'avois réſolu de traiter un peu longuement le chapitre des cryptes, j'y renonce & ne dirai que quelques mots de la crypte appelée chapelle Mamertine. On nomme ainſi une eſpèce de caveau creuſé dans le roc, au-deſſus duquel s'élève une égliſe tout près de la roche Tarpeïenne. Jadis on ne parvenoit à ce caveau qu'à l'aide d'une ouverture pratiquée dans la voûte, & cette ouverture en forme de puits donnoit elle-même dans un ſecond caveau ſuperpoſé. C'eſt dans ce réduit profond, obſcur, que ſaint Pierre demeura pluſieurs années étroitement enchaîné à un tronçon de colonne qui ſubſiſte encore à la même place qu'il occupoit. Les chaînes, fidèlement conſervées à l'aide

de la tradition, ſont dépoſées dans l'égliſe de Saint-Pierre-ès-Liens, & il nous fut donné de les baiſer & de les ſentir s'imprimer ſur nos fronts. Tout auprès du tronçon de colonne, au fond du caveau, eſt une fontaine dans laquelle on peut puiſer à ſon aiſe, ſans que le niveau de l'eau change jamais. Cette fontaine jaillit miraculeuſement du roc au moment où ſaint Pierre s'apprêtoit à baptiſer Mamer, ſon gardien, gagné à Jéſus-Chriſt & inſtruit depuis pluſieurs mois par le ſaint apôtre.

Tout en conſervant l'ouverture primitive, on a pratiqué un eſcalier dans un angle de la priſon pour la commodité des fidèles que leur piété attiroit en foule dans ces lieux ſi pleins de ſouvenirs. Pendant longtemps on ſe contenta de venir s'y agenouiller & de boire quelques gouttes de l'eau miraculeuſe. Aujourd'hui, il exiſte un petit autel où chaque jour quelque prêtre ou quelque prélat voyageur vient célébrer la meſſe. Cette pieuſe idée fut conçue & exécutée par un évêque françois. C'eſt Mgr de Forbin-Janſon qui fit conſtruire l'autel à ſes frais, & les bas-reliefs qui le décorent ſont dus au ciſeau d'un Lyonnois, M. Bonaſſieux, afin que l'œuvre fût tout entière françoiſe. Pendant ſon ſéjour à Rome, le zélé prélat venoit preſque chaque jour conſacrer le pain & le vin à la place même où ſaint Pierre avoit ſi ſouvent prié & ſi longtemps ſouffert.

Le jour où nous nous y rendîmes pour y faire nos dévotions en notre qualité de pélerins, le haſard ou

la Providence voulut que nous trouvâmes, pour célébrer la meſſe, un jeune prêtre arménien. Du haut du ciel, ſans doute, ſaint Pierre aura béni nos prières formulées dans des idiomes ſi différents ; elles ſuivirent du moins, pour parvenir juſqu'à Dieu, en traverſant ces épaiſſes voûtes, le chemin ouvert, bien des ſiècles auparavant, par les prières du ſaint apôtre lui-même.

Ampaire, dans ſon remarquable travail ſur l'*Hiſtoire romaine à Rome*, parlant de la priſon Mamertine, n'héſite pas à placer ce monument, qu'il appelle le plus ancien de Rome, au nombre des monuments étruſques. — « J'en ſuis fâché pour la royauté romaine, dit-il, mais le premier monument qu'elle ait conſtruit eſt une priſon, ou plutôt un affreux cachot ſouterrain à deux étages, qu'on appelle la priſon Mamertine. »

La République & l'Empire ne répudièrent point ce formidable cachot, legs des rois, & Tibère prit ſoin de l'entretenir & de le réparer. Salluſte fait de la priſon Mamertine une affreuſe peinture, qui encore aujourd'hui eſt reſſemblante : « Le *Tullianum* (la partie inférieure de la priſon) eſt un enfoncement qui a une profondeur de douze pieds ; il eſt entouré de murs ; au-deſſus eſt une chambre voûtée : c'eſt un lieu déſolé, ténébreux, infect, terrible. »

Quand le regard deſcend au fond du cachot inférieur par le trou qui ſervoit à y plonger les victimes, on eſt pénétré de la férocité du génie romain. On ſe rappelle Jugurtha, qu'on précipita vivant dans ce tom-

beau, & qu'on y laiſſa mourir de faim, parce qu'il avoit été vaincu. Le Numide, jeté tout nu dans ce gouffre glacial, s'écria ſeulement : « Romains, que vos étuves ſont froides ! » On lui avoit arraché un lambeau d'oreille avec l'anneau d'or attaché à ce lambeau. Ici les complices de Catilina furent étranglés par l'ordre de Cicéron, qui, en cette circonſtance, dépaſſa peut-être ſes pouvoirs, mais ſauva très certainement ſon pays. Ici Séjan périt, & ſes filles furent égorgées après que le bourreau les eut déshonorées, par reſpect pour la loi qui ne permettoit pas de mettre à mort une vierge. Enfin, on le ſait trop, lorſque le triomphateur montoit au Capitole, il s'arrêtoit à quelques pas d'ici, à un coude qui fait la voie Triomphale ; alors, — c'étoit le complément de la victoire, — on mettoit à mort dans le cachot les rois vaincus. Ce lieu ſemble bien fait pour de telles horreurs.

« Heureuſement le chriſtianiſme y a attaché de plus conſolants ſouvenirs, car, choſe remarquable, le plus ancien monument de la tradition romaine eſt auſſi le plus ancien monument de la tradition chrétienne. Suivant cette tradition, ſaint Pierre, enfermé dans la priſon Mamertine, fit jaillir une eau limpide pour baptiſer ſes geôliers convertis. Le nom de l'un d'eux étoit *Proceſſus* (progrès), ſymbole expreſſif du changement qui s'accompliſſoit. L'idée de charité ſe faiſoit jour dans ces ténèbres où elle n'avoit jamais pénétré.

Aujourd'hui, au-deſſus de la priſon Mamertine, eſt une petite égliſe dédiée à ſaint Joſeph, patron de l'humble corporation des charpentiers, *ſan Giuſeppe dei Falegnani*. Le peuple a une grande dévotion à cette égliſe; je l'ai preſque toujours vue remplie. La foule qui s'y agenouille ſans ceſſe ſemble prier pour les âmes de tous ceux qui ſont morts ici de mort violente, & le ſpectacle de ſon recueillement adoucit un peu l'horreur que fait éprouver ce lieu, l'un des plus tragiques de Rome. »

Puiſque je viens d'introduire le lecteur dans le fond de la priſon où vécut pendant longtemps ſaint Pierre, je vais le conduire ſans tranſition ſur le mont Janicule, au ſommet duquel fut crucifié le ſaint apôtre. De quelle vue magnifique on jouit du haut de cette terraſſe, théâtre du ſupplice du premier pontiſe de Rome! La ville s'étend à vos pieds ſans qu'aucune de ſes parties puiſſe échapper à vos regards, &, lorſque votre œil s'écarte, il rencontre d'immenſes plaines & ne s'arrête qu'à l'horizon où s'élèvent les chaînes fameuſes des Apennins, des monts Sabins, &c. Que le Capitole paroît petit de cette hauteur! mais combien plus petits encore paroiſſent aujourd'hui les triomphes de l'orgueil humain comparés aux triomphes de l'humiliation chrétienne! Attaché, comme ſon divin Maître l'avoit été, ſur le gibet de l'ignominie, à la face de Rome la ſuperbe, afin que la ville entière fût témoin

de ſon vil ſupplice, Pierre détrônoit les Céſars pour aſſeoir à leur place les pontifes ſes ſucceſſeurs, dont la longue ſérie ſe prolongera jusqu'à la conſommation des ſiècles! Pierre aſſuroit les fondements de Rome nouvelle, de Rome qui fut & ſera victorieuſe des ennemis de la foi du Chriſt juſqu'à la fin du monde.

Sur ces lieux ſanctifiés fut bâtie une égliſe qui porte le nom de Saint-Pierre-in-Montorio. J'en parlerai uniquement afin d'avoir l'occaſion de remarquer une fois de plus que les barbares ſont de toutes les époques. Dans les premiers ſiècles de l'Egliſe devenue libre, ils s'appeloient Huns, Goths, Viſigoths, & je ne ſais de quels autres noms encore. De nos jours ils s'appellent, par tous pays, révolutionnaires. Le nom ne fait rien à la choſe, les inſtincts ſont les mêmes : piller, maſſacrer, détruire pour le plaiſir ſeul de détruire, telle ſemble être leur miſſion. Ainſi, pendant que les François, appelés ſans doute barbares par les bataillons révolutionnaires, faiſoient traîner le ſiége de Rome en longueur, préférant ſacrifier le temps & peut-être la gloire plutôt que de détruire innocemment quelques-uns des chefs-d'œuvre entaſſés dans la ville ſainte, l'armée de Garibaldi, campée ſur le plateau du Janicule, derrière la porte Saint-Pancrace, changeoit en écurie cette magnifique égliſe & briſoit tout à l'intérieur, ſtatues & bas-reliefs. Mais nous aurons plus d'une fois encore, malheureuſement, l'occaſion de parler de ſes ravages.

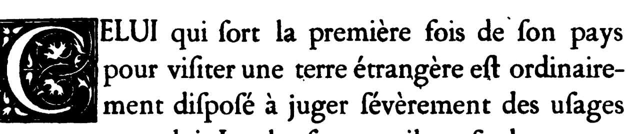
En écrivant cette lettre, j'ai trop oublié que je travaillois pour un public peu férieux d'ordinaire, qui n'a que faire de mes réflexions & impreffions religieufes. Paffe encore de décrire quelques folennités dont le mérite eft, pour lui, dans l'actualité; à cela près, il lui faut du léger, des incidents, des épifodes, des obfervations inédites, neuves fi c'eft poffible, fur les mœurs & coutumes des pays traverfés. Paffons donc fous filence nos vifites à tant de lieux fanctifiés par quelque grand acte des premiers fidèles de l'Eglife, taifons les impreffions dont nous fûmes faifis à la vue de tant & de fi précieufes reliques, telles que la crèche de Notre-Seigneur, l'infcription de fa croix, le voile de fainte Véronique, &c., &c. Le moment de vifiter Rome étoit bien choifi, en vérité, pour un chrétien fervent. Pie IX, dans fon admirable follicitude, avoit décidé qu'aucun des tréfors facrés que renferme Rome en fi grande abondance ne refteroit caché. Il eft donc arrivé ce qui n'arriva peut-être jamais auparavant, c'eft que, dans un délai d'un mois à peine, l'étranger vifiteur avoit été mis à même de vénérer chacune de ces précieufes reliques, fans avoir à faire les démarches longues & difficiles qui deviennent une néceffité & fouvent un empêchement en tout autre moment. N'importe, tout ceci reftera chapitre clos pour le lecteur. Je lui promets d'aborder, dans ma prochaine lettre, des fujets fentant un peu moins la facriftie, comme diroient le *Siècle* & beaucoup d'autres de fes

confrères dans la presse. Aussi bien il va être temps, avant peu, de quitter Rome pour parcourir d'autres contrées plus mondaines. Qui sait ce qui peut nous arriver alors ? — Comme moi, le lecteur a le droit de s'attendre à tout, même à des attaques de brigands.

CINQUIEME LETTRE.

Où l'écrivain ſe permet aſſez de critique pour démontrer que l'admiration à laquelle il ſe livre dans Rome ne l'a point rendu aveugle. Dans le cours de cette lettre le lecteur aura plus d'une occaſion de regretter le déſordre qui règne dans les grandes cérémonies religieuſes de la capitale du monde chrétien; &, s'il eſt françois, il n'aura pas de peine à convenir, en face des preuves fournies, que les Gaulois modernes pourroient bien avoir le goût plus épuré que les deſcendants des Romains.

Janvier 1855.



CELUI qui ſort la première fois de ſon pays pour viſiter une terre étrangère eſt ordinairement diſpoſé à juger ſévèrement des uſages nouveaux pour lui. Le plus ſouvent il ne ſe donne pas la peine d'étudier & de réfléchir avant de condamner, & c'eſt alors qu'il blâme avec le plus de rigueur, que ſouvent il encourt lui-même le blâme le plus motivé aux yeux d'obſervateurs plus froids & plus conſciencieux.

Je ne parlerai point ici de ces nuées de touriſtes anglois qui s'abattent ſur Rome pleins de préjugés

contre le catholicifme, & qui trouvent dans tout ce qu'ils voient fi fuperficiellement une juftification de leurs erreurs. Il n'eft que trop vrai que parmi les catholiques eux-mêmes il en eft bon nombre qui reviennent de Rome pleins d'admiration pour les chefs-d'œuvre qu'il eft reçu de vanter à outrance, n'eût-on pas le plus petit fentiment de l'art, mais tout difpofés à exercer leur verve farcaftique fur la prétendue fuperftition des Italiens & fur leur inintelligence, difent-ils, du vrai chriftianifme. A l'appui de leur opinion ils allèguent une foule de faits, parfois exacts, fouvent exagérés, toujours peu concluants.

C'eft donc un fervice à rendre à la vérité de mettre en relief, chemin faifant, quelques-uns de ces traits particuliers à la phyfionomie de Rome, qui fourniffent aux beaux efprits l'occafion de déclamer contre le fentiment religieux de fes habitants.

Ceci dit, j'entre en matière fans plus de préambule.

Familiers avec le bon Dieu au point d'agir vis-à-vis de lui dans les églifes comme on agiroit dans l'habitation d'un ami intime, les Romains jugent avec févérité nos habitudes religieufes fi graves, fi refpectueufes. Volontiers ils vous expliqueroient que cela tient à ce qu'ils font plus proches alliés que nous des habitants du ciel, en un mot, qu'ils font mieux en cour. — C'eft à cette difpofition d'efprit qu'il faut

attribuer une foule de coutumes & d'habitudes religieuſes qui ſurprennent le viſiteur étranger, & qui, quelquefois même, le ſcandaliſent à première vue. Quelques-unes de ces coutumes, à force de naïveté & d'abandon, deviennent touchantes, telle, par exemple, celle qui ſe renouvelle chaque année dans l'égliſe d'*Ara-Cæli*, pour les fêtes de Noël. Pour en comprendre le motif, il faut que le lecteur ſache à l'avance que dans cette égliſe ſe conſerve, depuis pluſieurs ſiècles, une petite figure en bois repréſentant l'Enfant Jéſus couché dans ſa crèche. — Cette ſtatue eſt l'objet d'une vénération toute ſpéciale; fidèlement tranſmiſe de générations en générations, couverte de vêtements très ſomptueux, enrichie de précieux fragments du bois de la crèche, ornée de pierreries dont la valeur atteint un prix fabuleux, cette image a été, d'après la pieuſe tradition, revêtue miraculeuſement des couleurs naturelles qui ornent ſes joues & animent ſes regards. Il eſt d'uſage, lorſque quelque perſonne tombe malade, de la tranſporter, ſur ſa demande, à son domicile. Cette tranſlation ſe fait alors en grande cérémonie, & de là vient l'origine des richeſſes de ſon trouſſeau; car chaque malade, honoré d'une pareille viſite, tient à faire une offrande en rapport avec ſa fortune. Ce tréſor, ainſi accru chaque jour, ſeroit bien plus prodigieux encore ſi les armées révolutionnaires ne s'étoient pas chargées de le dépouiller ſuivant leur coutume obligée,

comme nous le faiſions remarquer dans notre dernière lettre.

A l'époque de Noël, l'Enfant Jéſus, paré de tous ſes bijoux, eſt expoſé dans une crèche à grand effet théâtral; à côté de lui ſont repréſentés Auguſte & la ſibylle, pieuſe conſécration d'une vieille tradition. Auguſte, préoccupé de l'annonce faite par un oracle de l'avénement d'un Dieu nouveau, auroit fait élever en plein Capitole un autel ſur lequel fut gravée cette inſcription : *Hæc eſt ara primogeniti Dei*. De plus, la collection des vers ſibyllins, parmi leſquels ſe trouve annoncée l'arrivée de Jésus-Chriſt, étoit dépoſée & gardée avec ſoin dans les ſouterrains du temple de Jupiter, remplacé aujourd'hui par l'égliſe d'*Ara-Cæli*. C'eſt en mémoire de cette tradition que l'on repré-ſente auprès de Jéſus les deux perſonnages dont nous venons de parler.

Mais revenons à notre coutume, qui prend un caractère plus ſaillant après les détails précédents. Ainsi expoſé pendant pluſieurs jours à la vénération des fidèles, il eſt d'uſage que les petits enfants de l'un & de l'autre ſexe viennent, à tour de rôle, réciter au *bambinetto* des compliments, ou débiter des ſermons en ſa préſence. Pour cela, une table eſt dreſſée en face de la crèche : nous avons vu & entendu de jolies petites filles monter gravement ſur cette tribune & débiter imperturbablement leur diſcours avec force geſtes, ſans s'intimider de la foule qui les entouroit.

Ce ſpectacle, ſi neuf pour moi, paroiſſoit vivement intéreſſer nos braves ſoldats; il y avoit continuellement abondance d'uniformes françois parmi la foule des auditeurs.

Si cette coutume antique & ſingulière ſe fait pardonner par ſon côté pieux et ſimple, il en eſt d'autres que j'ai plus de peine à comprendre, telle, par exemple, que celle des *oratorio* de Saint-Philippe-de-Néri. Ces *oratorio* ne ſont pas autre chose que des concerts en pleine égliſe. Ainsi, pendant l'octave de la fête de Noël, tous les ſoirs les portes de l'égliſe s'ouvroient pour les hommes ſeulement; artiſtes & amateurs ſe ſuccédoient au piano, jouant & chantant des airs en l'honneur de Dieu ou des ſaints, il eſt vrai, mais ſans autres façons que celles uſitées dans les ſalons.

Cette coutume n'a rien de choquant pour les Romains, accoutumés au déſordre qui règne d'ordinaire dans les égliſes, même pendant la célébration de la ſainte meſſe, & ſpécialement les jours de grande fête où la pompe des offices eſt relevée par la muſique dite ſacrée. Il faut avoir aſſiſté à une de ces cérémonies pour ſe faire une idée du déſordre & de l'irrévérence de la foule : chacun, tournant le dos à l'autel, a les yeux fixés vers l'orcheſtre; ſi une voix aimée du public ſe fait entendre, le ſilence règne, l'attention des dilettanti eſt tendue; puis, au moment où cette voix ceſſe pour faire place aux accords plus bruyants des chœurs ou de

l'orcheſtre, la ſatisfaction ſe manifeſte bruyamment par les frémiſſements de la foule & par les remarques approbatives échangées à haute voix. — Comme la prolongation de ces compoſitions muſicales rend les offices interminables, le public a le temps de ſe rechanger vingt fois durant la célébration d'une ſeule meſſe, ce qui eſt cauſe d'un tumulte perpétuel occaſionné par les allants & les venants. Je défie l'âme la plus fervente de pouvoir ſe recueillir un ſeul inſtant au milieu de ce tumulte irrévérencieux.

Il réſulte de ces coutumes, que je n'héſite pas à appeler déplorables, un déſappointement profond pour le François accoutumé à tant de gravité & de dignité dans la célébration des offices divins, ſurtout aux jours des grandes fêtes. Voyageur embarqué pour Rome, ce ſeroit une étrange erreur que d'y aller chercher l'édification que vous trouvez même dans vos plus humbles paroiſſes. Rien, à Rome, ne peut rappeler le ſpectacle édifiant de cette foule de fidèles rempliſſant l'égliſe paroiſſiale & ſuivant les offices dans un recueillement commandé, du reſte, par la gtavité du clergé célébrant. On peut appeler cela de la roideur, un reſte d'eſprit janſéniſte, ſi l'on veut; mais, tout en reſpectant ce qu'il y a de bon dans l'abandon religieux italien, je préfère encore l'exagération de la gravité à l'exagération oppoſée. Dieu eſt un bon père ſans doute, mais Dieu eſt toujours Dieu, & ce n'eſt pas trop exiger que de demander que le ſentiment

des convenances ſoit obſervé quand on approche de lui dans les temples dont il fait ſa demeure, tout comme il eſt d'uſage de le conſerver quand on approche d'un ſouverain, quelque bon & paternel fût-il pour ſes ſujets.

Me trouvant à Rome pour la fête de Saint-Jean-de-Latran, je me réjouiſſois d'aſſiſter à cette fête, une de celles réputées les plus ſolennelles de Rome. Mon étonnement fut des plus grands lorſque je fus témoin de la manière dont les cérémonies avoient lieu. — J'écoutai pendant plus d'une heure le chant des vêpres; je ne vis & n'entendis rien qui pût me convaincre qu'il y avoit là un clergé officiant. Deux orcheſtres placés dans deux tribunes oppoſées ſe ſuccédoient dans l'exécution de morceaux de muſique raviſſants, il eſt vrai, mais ſans caractère religieux. La foule, ſe rechangeant continuellement, s'agitoit, formoit des groupes, cauſoit tout comme je l'avois vu pratiquer pendant d'autres cérémonies moins ſolennelles; & cependant les chefs auguſtes des ſaints Apôtres étoient là exposés à la vénération de la foule préoccupée, en apparence au moins, d'un tout autre ſentiment que celui de la piété.

Ce défaut de gravité du Romain ſe fait ſentir juſque dans le caractère des chants liturgiques. Sans ceſſe ſautillants & frétillants, ils bleſſent nos oreilles habituées à l'effet ſi impoſant de notre plain-chant.

Hâtons-nous de dire cependant que la foi qui vit au fond du cœur de ce peuple se manifeste fréquemment au milieu même de ces marques de légèreté que nous venons de signaler.

Que l'élévation vienne à sonner, ou qu'un prêtre portant le saint-sacrement vienne à traverser cette foule distraite, aussitôt la masse entière se précipite à genoux. Il est beauconp d'églises à Rome où l'on ne peut entrer le matin sans y trouver une messe qui commence : eh bien! il n'est pas une de ces messes qui ne soit entendue avec recueillement, tous les jours de la semaine, par un nombre d'hommes tel que l'on en voit rarement de pareil en France. Le Romain, pris isolément, est admirable : lorsqu'il est recueilli, aucun chrétien ne prie mieux que lui.

Cet hommage rendu à la piété romaine, nous allons continuer le chapitre de la critique. Nous avons assisté, pendant notre séjour à Rome, à plus d'une fête religieuse, car on peut dire que tout ce qui tient au culte étoit en émoi; chaque paroisse, chaque basilique fêtoit à son tour l'Immaculée Conception devenue article de foi. — Nous avons donc vu les églises déployer à tour de rôle tout le luxe de décoration dont elles sont susceptibles. Nous devons dire que, à notre point de vue françois, ce luxe est généralement marqué au coin du mauvais goût : pas une église qui n'ait ctu devoir cacher la richesse de ses marbres, peintures & dorures, sous d'indignes draperies de gaze rose-pâle,

bleu-de-ciel, lilas-faux, jonquille & blanc, garnis, en outre, de clinquants en or faux. — On comprend l'emploi des draperies dans les jours de fêtes, toutes les fois que la pauvreté des murs gagne à être dissimulée ; mais cacher le beau solide, le brillant véritable sous des oripeaux sans valeur, cela n'est point rationnel. — Les décorations de Saint-Pierre & du *Gesu*, plus sobres & mieux entendues, donnent une juste idée de ce qui devroit être fait. — Les pilastres seuls sont recouverts de damas cramoisi ; quelques tapis d'une grande richesse viennent s'ajouter harmonieusement à ce revêtement de fête ; mais on ne voit point flotter ces baldaquins de cotonnade dont les nuances fades & mal harmonisées fatiguent l'œil exercé. On n'y voit point briller ces dorures trompeuses qui attristent par leur faux éclat.

Il résulte même de cette prodigalité de draperies, de banderoles & de festons, que les illuminations, justement renommées, perdent une grande partie de leur effet, la lumière s'absorbant dans ces plis multipliés au lieu d'être réfléchie par le poli des marbres.

Il seroit imprudent, à Rome, de donner cours à un blâme de cette nature ; on ne seroit point compris. — Je me rappelle que visitant l'église de l'*Ara-Cœli*, au moment où de nombreux ouvriers étoient occupés à disposer ces draperies, je jetai dans l'ébahissement le moine franciscain qui nous faisoit les honneurs de l'église. Comment trouvez-vous l'effet de ces couleurs

variées? me demanda-t-il d'un air ſouriant qui accuſoit la certitude d'une vive admiration de ma part. — Affreux, lui répondis-je aſſez bruſquement, — le mot me fut arraché preſque involontairement. Frappé de ſon air de ſurpriſe, je me hâtai d'ajouter que c'étoit affaire de goût, & que dans notre pays on n'étoit pas habitué à ce genre de décoration. — Le moine ſourit de nouveau, mais cette fois avec l'air de dire : Dans votre pays vous êtes des barbares.

Cette manie de décorations théâtrales eſt tellement invétérée dans les mœurs romaines, qu'on ne ſe contente pas de cacher ſous des draperies ſans valeur les marbres & les ſculptures. Sous prétexte de les orner, on diſſimule à l'œil des murs conſacrés par des ſouvenirs précieux. — Après avoir rempli les formalités obligées, vous êtes admis à viſiter les chambres où vécurent & moururent des ſaints dont les noms ont atteint une renommée plus univerſelle que ceux des plus grands conquérants. Plein d'une douce émotion, vous vous arrêtez à la porte de la chambre d'un ſaint Louis de Gonzague ou d'un ſaint Ignace. Votre imagination, allant au-devant de vos pas, vous a préparé à la contemplation de ces cellules, témoins muets de la pratique de tant d'humbles vertus qui ont rempli le monde de leur éclat. Vous entrez, & vos yeux étonnés ne rencontrent que tentures de Damas, moulures dorées, tout cela entremêlé de petits amours nus en forme d'anges.

De grâce, n'y a-t-il pas là une étrange méprise? Cette tendre fleur de chasteté si pure, si belle, qui jamais ne reçut la plus légère atteinte dans le cœur de saint Louis de Gonzague, ne se trouve-t-elle pas un peu déplacée au milieu de ce luxe emprunté à des inspirations mondaines? Ma critique pourra paroître outrée, mais il n'en est pas moins vrai qu'un peu plus d'à-propos n'eût rien gâté. Dans tous les cas, c'est en vain que vos regards chercheront à se poser sur un point où les regards du saint que vous vénérez ont pu s'arrêter jadis. C'est en vain que votre main recherche les traces d'un contact sacré, vous ne retrouverez de l'époque où vécurent ces bienheureux que l'espace entre les quatre murs.

On diroit vraiment les Romains blasés par la merveilleuse abondance de reliques qu'ils possèdent & par les richesses au milieu desquelles ils vivent. Ils ont besoin de les oublier de temps en temps.

En France nous péchons par un excès contraire, excès peut-être plus blâmable encore. Les murs intérieurs de nos églises privés de toute décoration, enduits d'un lait de chaux d'une blancheur monotone, quand l'humidité toutefois n'a pas changé cette blancheur en une teinte grise, impriment à nos cérémonies religieuses un caractère de froideur qui frappe ceux qui n'y sont point habitués. Souvent même l'état de malpropreté est tel, que l'étranger surpris est en droit de se demander quelle idée nous nous faisons

de Dieu pour avoir ſi peu de ſoin de l'embelliſſement de ſa demeure. Il eſt vrai que le marbre n'eſt point commun chez nous, comme à Rome. Il eſt vrai que les révolutions ayant dépoſſédé l'Egliſe de ſes tréſors amaſſés pendant des ſiècles, il deviendroit difficile de rendre à nos temples la ſomptuoſité qui leur convient. Mais ne pourroit-on pas faire avec diſcrétion ce que Rome fait avec abus? Chez nous la tenture aux grands jours de fête auroit une véritable raiſon d'être; elle deviendroit un embelliſſement réel.

Rome eſt la patrie des arts, en peinture, en ſculpture, nous ne le nions pas; mais, en fait de travaux d'ornementation & d'orfévrerie, nous aurions de la peine à nous incliner devant ſon goût. Nous avons viſité le tréſor de Saint-Pierre; mettant de côté quelques meubles admirables, tels que des chandeliers exécutés ſur des modèles de Michel-Ange, nous pouvons dire ſans exagération que nulle part nous n'avons trouvé une réunion auſſi complète d'objets d'un goût équivoque. On peut s'étonner devant la valeur des richeſſes qui ſont étalées à vos yeux; mais il eſt impoſſible de ne pas regretter qu'on en ait fait un abus auſſi déplorable. Queſtion de ſtyle à part, les tréſors d'Aix-la-Chapelle, de Cologne, celui même de notre cathédrale de Lyon, offrent un intérêt bien autre aux yeux de l'artiſte ſérieux. Quant à la broderie qui recouvre les ornements du clergé, elle eſt invariablement la même, ce ſont toujours des rinceaux d'une maigreur

défefpérante fupportant des fleurs d'un volume indigefte; l'exécution en eft très inférieure à celle des broderies de Lyon, foit comme travail, foit comme entente & variété d'effet.

En voilà affez, j'efpère, pour prouver que je ne fuis pas venu à Rome avec le parti pris de tout admirer. Je n'entamerai pas aujourd'hui d'autre chapitre; la part du blâme eft faite, ne vous étonnez donc pas fi cette lettre eft plus courte que toutes les autres.

SIXIEME LETTRE.

Relation d'une préfentation au Saint-Père, précédée d'inftructions précieuses pour ceux qui afpirent à pareil honneur. — Impatience d'un général françois, heureufe victime d'une curieufe méprife. — Digreffion à propos des vieilles filles dévotes. — Grégoire XVI aux prifes avec l'une d'elles. — La mercière d'Avignon. — Alliance du chapeau françois & du chapeau anglois entre les mains du troupier françois. — La fortune fortant d'une tempête, à propos d'un pauvre curé du diocèfe d'Amiens.

Janvier 1855.

PASSERAI-JE fous filence notre préfentation au Saint-Père? Telle eft la queftion qui me préoccupe au début de cette lettre. D'un côté je cours la chance de dire ce que d'autres ont décrit bien longtemps avant moi. D'un autre côté, je me fouviens que tout fut nouveauté pour moi dans cette circonftance, & que je n'euffe pas été fâché alors d'avoir lu quelque part la manière de s'y prendre; c'eft ce qui me fait efpérer qu'un court récit du cérémonial ufité pourra ne pas être inutile pour tout le monde.

La première formalité à remplir eſt celle d'une demande d'autoriſation à ſon ambaſſadeur. Muni de cette pièce, vous y ajoutez une pétition d'audience rédigée dans les formes; vous vous préſentez avec ces auxiliaires chez le prélat camérier du Pape, qui vous explique que Sa Sainteté eſt accablée, & que le rôle du camérier eſt de ménager le plus poſſible une ſanté & un temps auſſi précieux; que, du reſte, il ſera de ſon mieux pour concilier vos déſirs avec la ſévérité dont il ſe fait à regret un devoir. Vous vous retirez, partagé entre la crainte & l'espoir, ce qui n'empêche pas que deux ou trois jours après vous recevez la viſite d'un dragon papal chargé de vous remettre une carte d'audience où le jour & l'heure de la réception ſe trouvent indiqués. — Ce jour eſt ordinairement le lendemain même de celui où vous recevez l'avertiſſement. — Tout exultant de joie, vous parcourez le chapitre des preſcriptions indiquées sur votre carte. Habit noir, gilet noir, cravate blanche ou noire, bas noirs, eſcarpins, mains nues, telle eſt la tenue d'ordonnance qui vous regarde ſi vous êtes homme. Etes-vous femme? ne changez rien à la couleur, ajoutez ſeulement le voile pour la coiffure.

Le jour & l'heure ſolennels ſont arrivés, vous vous faites conduire au pied du vaſte & impoſant eſcalier du Vatican; à chaque porte qui s'ouvre, vous paſſez devant une grave ſentinelle ſuiſſe, qui ſe promène la hallebarde ſur l'épaule. Parvenu à l'antichambre, des

huiſſiers examinent vos papiers & vous introduiſent dans un ſalon où quatre, cinq, dix perſonnes, convoquées pour la même heure & dans le même but, attendent déjà, ce qui vous expoſe à prolonger votre ſéance durant pluſieurs heures. Pendant ce temps, vous êtes paſſé en inſpection; & ſi quelque choſe cloche dans votre coſtume officiel, vous avez maille à partir avec le maître des cérémonies. Le voici qui relève l'extrémité de votre pantalon: — Mais, Monsieur, ce ne ſont point des eſcarpins que vous avez là! — En effet, l'eſcarpin eſt aſſez méconnu par le temps qui court, — vous êtes porteur de ſouliers plus ou moins lacés, — c'eſt le cas de montrer de l'aplomb. — Si vous en avez, vous répondez ſans héſiter: Ce genre de chauſſure eſt ce que nous appelons eſcarpins en France. Le maître des cérémonies hoche légèrement la tête, & finit par vous faire grâce *pour cette fois*. C'eſt ainſi que de conceſſions en conceſſions toutes les vieilles coutumes ſe perdent. Il y a peu d'années encore la culotte étoit de rigueur. J'ai entendu des gens dire que c'étoit là un effet de la civiliſation, comme ſi la civiliſation devoit ſe meſurer à la longueur du pantalon.

Enfin, les heures d'attente, heures de préoccupations & d'émotions, ſont finies; votre nom eſt prononcé. Conduit par un huiſſier, vous traverſez de vaſtes ſalles. Pendant ce trajet, qui que vous ſoyez, votre cœur bat: toutes les formalités par leſquelles

vous venez de paſſer, cette étiquette ſolennelle & rigoureuſement obſervée, ces uniformes, ces coſtumes, ces livrées qui fonctionnent chacune à leur place exercent ſur vous un preſtige dont vous ne pouvez vous défendre. Fortement impreſſionné par cette pompe officielle, M. de Ratisbonne diſoit en ſortant de l'audience de Grégoire XVI : « Les chrétiens s'effraient beaucoup à la penſée du moment où il faudra comparoître devant Dieu, peut-être en ſera-t-il de même que pour notre préſentation au repréſentant de Dieu ſur la terre, dont l'accueil paternel rappelle auſſitôt le calme & l'aſſurance dans l'âme. » Tous ceux qui ont approché de Pie IX peuvent rendre de lui le même témoignage. La vue ſeule de ſon auguſte perſonne, empreinte de tant de bonté & de douceur, donne du courage & de l'aſſurance aux plus timides.

Arrivé à la porte de la chambre où ſe trouve le Souverain-Pontiſe, vous devez vous agenouiller & ſaluer ; parvenu au milieu de la pièce, vous vous arrêtez & vous recommencez cette cérémonie, puis vous allez juſqu'à lui ; le genou en terre, vous vous inclinez pour baiſer ſa mule. Pie IX, le plus ſouvent, vous préſente d'abord ſon anneau, & n'offre ſa mule qu'autant que vous prévenez ſon mouvement. Une fois relevé, la converſation s'engage : l'extrême affabilité de votre auguſte interlocuteur la rend facile ; vous faites bénir & indulgencier vos croix & chapelets : vous vous faites

Fac-simile d'une Apostille écrite par le Saint-Père au bas d'une pétition présentée à Sa Sainteté par l'auteur.

Rome 14 Decembre, l'an du Seigneur 1854

Fiat ut petitur

Pius P. P. IX

bénir vous-même. Le Saint-Père agite une petite ſonnette : c'eſt le tour d'un autre qui eſt auſſitôt annoncé.

Privilégiés, grâce à la haute influence du prélat éminent qui nous avoit pris ſous ſa protection, nous fûmes diſpenſés de toutes les formalités préliminaires. Marchant à ſa ſuite, nous traverſâmes chaque antichambre, chaque ſalon, ſans avoir à ſubir aucun interrogatoire, aucune inſpection. A la vue du manteau rouge ſous l'égide duquel nous avancions, toutes les portes s'ouvroient à deux battants & les poſtes des hallebardiers ſe mettoient en hâte ſous les armes. Lorsque la dernière porte s'ouvrit enfin, Pie IX, debout près d'un bureau élevé ſur une petite eſtrade, au fond de la chambre, s'écria, ſouriant & tendant les bras : « Voici le paſteur avec ſes brebis ! » & ſon regard de ſe promener avec une douce bienveillance ſur chacun de nous, trouvant pour tous quelques paroles flatteuſes, faiſant l'éloge de la piété lyonnoiſe, laiſſant même échapper d'heureux & de gais à-propos.

Les diſpoſitions particulièrement bienveillantes de Pie IX pour les François ont eu plus d'une occaſion de ſe produire ; en voici un exemple aſſez piquant : Dernièrement, un des généraux de la diviſion d'occupation, étant rappelé en France, ſollicita une audience du Souverain-Pontife ; la réponſe ſe fit attendre ſi longtemps que le général françois fut obligé de partir ſans avoir eu la conſolation d'être béni par Sa Sainteté.

Il y avoit quelques jours à peine que ſon remplaçant avoit pris poſſeſſion du poſte vacant, lorsqu'à ſon grand étonnement il reçut avis de ſe préſenter au Pape tel jour, à telle heure. C'étoit la réponſe à la requête de ſon prédéceſſeur. Surpris & flatté tout à la fois, il ſe rendit néanmoins au Vatican. Il attendit patiemment une heure, deux heures, eſpérant toujours que ſon tour alloit venir. A la fin, la patience lui échappe, les devoirs militaires l'appeloient ailleurs. Il ſe plaint amèrement au prélat camérier. — Le Pape me fait demander, dit-il, on me fixe l'heure à laquelle il me recevra, l'heure eſt ſonnée depuis longtemps & je ſuis toujours à attendre comme ſi je n'avois rien de mieux à faire; il eſt temps que cela finiſſe. — Mais, général, c'eſt vous qui avez ſollicité l'audience; patience, votre tour arrivera. — De là des pourparlers aſſez pénibles; car il étoit difficile de part et d'autre de s'expliquer l'erreur commiſe. Beaucoup de paroles furent échangées & aſſez bruyamment pour attirer l'attention de Pie IX, qui, entr'ouvrant ſa porte, s'informe du motif de tant de bruit. Inſtruit de ce qui ſe paſſe, il ordonne que le général ſoit introduit immédiatement. Son aménité, ſa bonté ſi expanſive ne tardent pas à calmer l'irritation un peu trop prompte du militaire, & bien plus à en faire la conquête. L'hiſtoire ajoute que le Saint-Père ſe montra mécontent de ce que, pour obéir trop rigoureuſement aux règles de l'étiquette, on ſe fût expoſé à bleſſer

un officier françois, & il donna l'ordre d'introduire déſormais, ſans perte de temps & ſans formalités, tous ceux d'entre eux qui ſe préſenteroient.

Ce feroit une erreur de conclure de ce qui précède que Pie IX eſt d'un accès difficile. Il exiſte de par le monde une foule de bonnes & ſaintes filles qui, n'ayant d'autres recommandations que la ſimplicité de leur ferveur, pourroient témoigner du contraire. Rome, à l'époque de la fête de l'Immaculée Conception, étoit pleine de ces ſaintes âmes accourues de toutes les parties de la France avec ce zèle & cette foi qui tranſportent les montagnes. A bord de l'*Oronte* nous en poſſédions un nombre impoſant, que nous pûmes étudier à loiſir. Seules, ſans habitude des voyages, ignorant la langue & les uſages du pays vers lequel elles ſe dirigeoient, elles s'étoient mises en route pleines d'aſſurance, bravant les haſards d'une navigation toujours effrayante & pénible pour des novices, bravant les déſagréments de toute eſpèce auxquels s'expoſe une femme ſeule, &, ce qu'il y a de plus merveilleux, ſe tirant ſans peine de toutes les difficultés qui font le ſupplice ordinaire des voyageurs. Nous avions entre autres, à bord, une vieille fille, honnête mercière, accompagnée d'une domeſtique plus vieille qu'elle, mais auſſi inexpérimentée pour le moins; elle avoit quitté ſans héſitation ſa petite ville natale, ſon petit négoce, elle avoit dit adieu à ſa clientèle pour aller aſſiſter à la belle fête de la Sainte-

Vierge. Quelques demoifelles entre les deux âges, parties chacune d'une province différente de la France, complétoient la réunion. Celles-là n'avoient dit adieu qu'à leur chaife à prier Dieu dans leur paroiffe, à leurs confréries du Rosaire & à leur petit cercle d'âmes dévotes comme elles. Mais toutes étoient animées de la même confiance, confiance fans bornes qui leur réuffit admirablement, car nous les retrouvâmes à toutes les cérémonies religieufes, occupant les meilleures places, & ce furent elles qui obtinrent des premières audience du Souverain-Pontife.

Un eccléfiaftique d'Avignon nous racontoit à leur fujet que, fous le règne de Grégoire XVI, une fainte fille d'un faubourg, naïve & fans ombre d'éducation, s'étoit imaginé un jour de partir pour Rome. Elle partit, en effet, & ne tarda pas à obtenir fon audience du Souverain-Pontife. On fait combien le pape Grégoire XVI étoit d'humeur facile & portée à la gaieté. Il fut ravi de tant de fimplicité & la traita avec tant de bienveillance qu'après un très long entretien, dont elle fit prefque feule les frais, ayant reçu la bénédiction du Pape, elle fe fentit affez enhardie pour lui dire :

— Saint-Père, j'ai encore une grâce à vous demander.

— Dites, ma fille.

— Je voudrois que vous me promiffiez de célébrer une meffe pour moi.

On comprend que cette faveur ne put être refuſée à tant d'ingénuité. Et la vieille fille retourna dans ſa patrie, fière & heureuſe pour le reſte de ſes jours.

Je veux vous raconter un ou deux traits de nos dévotes compagnes de route; ils ſerviront à vous peindre, dans des circonſtances exceptionnelles, ce type déjà ſi connu. Un dimanche nous nous trouvions à la porte de la chapelle Sixtine, faiſant queue pour aſſiſter à la meſſe papale. Arrive l'une de nos ſaintes filles, coiffée d'un chapeau tout floqueté de rubans & de fleurs. — Cette parure n'étoit pas de miſe pour la circonſtance. — Connoiſſant déjà par expérience les reſſources inventives de cette bonne âme, nous ne la perdîmes pas de vue, perſuadés que nous allions être témoins de quelques expédients imprévus. Pendant quelque temps nous la vîmes aller, venir, queſtionner, ſans que ſa figure donnât les marques de la moindre contrariété. Enfin, la voilà qui s'abouche avec une dame couverte ſuivant toute la rigueur de l'étiquette. La pauvre dame, attaquée de face & à l'improviſte, ne tarde pas à ſe dépouiller d'une partie de ſes ajuſtements en dentelles. Ces ajuſtements paſſent dans les mains de ſon interlocutrice qui, en face du public, ſe débarraſſe de ſon chapeau & orne ſon front du débris enlevé à la toilette de ſa victime. Ce n'eſt pas tout, que fera-t-elle de ſon chapeau? Elle cherche de l'œil, ouvre les portes qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, &, en fin de cauſe, s'adreſſe à un brave

fantaſſin françois qui rôdoit par-là, comme il en rôde partout où il y a quelque choſe à voir. Celui-ci, galant & empreſſé, ainſi qu'il convient au troupier françois, ſe conſtitue volontiers le gardien du chapeau de ſa payſe, pour parler le langage d'occaſion. — Ainſi furent levées toutes les difficultés. C'eſt ſimple, & cependant il ne viendroit pas à l'idée du premier venu de ſe tirer auſſi promptement d'affaire.

Mais ce n'eſt rien encore que de ſe tirer d'affaire ſoi-même, le plus beau c'eſt d'en tirer les autres. Rendons juſtice à l'héroïne du moment, l'égoïſme n'eſt point ſon défaut. Elle entend largement la charité. Libre d'inquiétude pour elle, elle avoit pris rang dans la file, lorſque ſurviennent deux inſulaires, le mari & la femme. Le mari avoit une redingote, la femme un chapeau, donc pas de chance pour eux de pénétrer. — On ſe déſole, — il n'avance à rien de ſe déſoler; — ce fut là, ſans doute, la penſée de la Françoiſe entreprenante. D'un coup d'œil elle a jugé la poſition. — Elle s'avance près d'eux, parlant & geſticulant, ſans ſuccès il faut le dire, les flegmatiques inſulaires ne comprenant pas d'autre idiome que celui de Shakeſpeare; — puiſque les paroles ne peuvent rien, on paſſe ſans plus de préambule à l'action. Armée d'épingles, notre bonne fille relève les pans de la redingote de l'Anglois & la métamorphoſe en habit; ſa lady comprend & applaudit. Le tour de celle-ci venu, on lui enlève ſon écharpe, on la diſ-

pose sur sa tête, & le chapeau anglois va faire alliance avec le chapeau françois entre les mains du fidèle troupier. Tout cela s'accomplit en un clin d'œil & sans que la pensée pût se communiquer par les mots, non pas pourtant sans que des gestes multipliés ne témoignassent de la reconnoissance britannique. — Preuve qu'il existe plus d'une manière de s'entendre ; preuve même que c'est alors que l'on parle le moins que l'on s'entend peut-être le mieux.

Dans une occasion précédente, notre dévote compatriote s'étoit tirée d'embarras avec un succès non moins remarquable. C'étoit le jour de la consécration de Saint-Paul ; toutes les voitures avoient été enlevées, impossible d'affronter, pendant un trajet d'une heure, la boue de la grande route. Elle rêvoit donc à la manière de se tirer de ce mauvais pas, lorsque passa une voiture armoriée. Dans cette voiture étoit un prélat romain. Il se doute de l'embarras de la Françoise, galamment il lui offre une place à ses côtés, & la voilà arrivant solennellement, traversant sans encombre la foule & trouvant une place privilégiée dans la basilique.

Dès les premiers jours de son arrivée à Rome, elle se hasardoit seule dans les rues d'une ville qu'elle ne connoissoit pas, dont elle ignoroit la langue, parcouroit à toutes heures les distances les plus éloignées, sans jamais éprouver d'embarras sérieux. Questionnée par nous sur le secret dont elle disposoit, elle nous répondit

que rien n'étoit plus ſimple. Quel que fût le quartier où elle ſe trouvât, elle étoit ſûre de rencontrer ou un rabat, ou un pantalon garance; elle étoit ſûre, par conſéquent, de trouver à ſe faire comprendre en demandant ſon chemin. C'eſt ainſi qu'elle rentra pluſieurs fois à l'hôtel, conduite un jour par un prêtre, un autre jour par un ſoldat françois.

Ne vous figurez pas pour tout cela une femme aux allures décidées, à la démarche cavalière. Tout au contraire, cet aplomb incroyable ſe cachoit ſous des dehors doux & timides comme il convient à une vraie dévote occupée jour & nuit à réciter ſes oraiſons. Telle quelle, cette fille, ſans bruit, ſans oſtentation, eſt en état de rendre dans ſon petit rayon des ſervices réels à la religion. J'en connois plus d'une de cette ſorte que le monde pourtant croit pouvoir livrer au ridicule, & dont le zèle heureuſement dirigé produit des réſultats très appréciables.

Cette confiance ſans bornes dans la Providence n'eſt pas le partage unique des vieilles filles. On nous a cité un bon & reſpectable curé, parti du diocèſe d'Amiens, emportant pour toute proviſion de route trois cents francs qui lui avoient été charitablement remis pour dire des meſſes. Lorſqu'il eut payé ſon paſſage à bord, ſon petit pécule fut réduit preſque à zéro. N'importe, ſi la bourſe étoit vide, le cœur n'en étoit pas moins à l'aiſe. Un ſoir, le vent de la tempête ſouffloit avec force; le paquebot, violemment ſecoué par

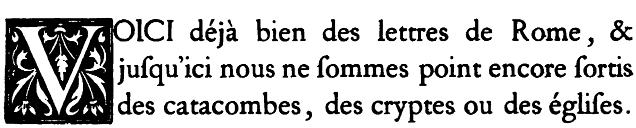
les vagues, couroit bien quelque danger; l'occaſion étoit belle pour l'apôtre, il ſe mit à parler de la confiance que doit avoir en Dieu tout bon chrétien, & de l'abandon qu'il devoit faire de lui-même à la volonté divine. Le ſujet convenoit à merveille à ſon éloquence; auſſi il parla ſi bien, qu'un des paſſagers, émerveillé, lia converſation avec lui & finit par lui déclarer qu'il étoit le banquier que la Providence lui deſtinoit. Dès ce moment, en effet, le pauvre paſteur n'eut plus à ſonger à trouver des reſſources : ſes dépenſes furent payées par le généreux étranger, non-ſeulement pendant la traverſée, mais encore pendant tout le temps de ſon ſéjour à Rome.

Gardez-vous toutefois, lecteur, de tirer de ceci une concluſion trop pratique. N'allez point vous imaginer ſurtout de vous embarquer pour Rome ſans être largement pourvu de reſſources pécuniaires : vous ſeriez trop ſouvent dans le cas d'invoquer l'aſſiſtance de la Providence. L'occaſion ſe préſentera peut-être dans une autre lettre de vous expliquer comment à Rome, moins qu'ailleurs peut-être, l'or n'eſt point une chimère.

SEPTIEME LETTRE.

Le lecteur eſt introduit dans le Quirinal, ce qui fournit à l'écrivain l'occaſion d'un rapprochement hiſtorique entre Pie VII enlevé de ce palais par un général françois, & Pie IX ramené par un général françois dans ce même palais, après en avoir été chaſſé par l'émeute. — La villa Pamphili. — Episode affreux du ſiége de Rome. — Ce qu'étoit la légion académique. — Comment il ſe fait que l'Autriche n'ayant point pris part au ſiége de Rome, les tréſors artiſtiques de cette ville aient été ſauvés. — Le deſcendant des Gaulois vengeant la défaite de ſes ancêtres au Capitole. — L'armée victorieuſe vaincue par le ſentiment religieux. — Heureuſe contagion du bon exemple. — Un ange ſur la terre.

ROME, janvier.



VOICI déjà bien des lettres de Rome, & juſqu'ici nous ne ſommes point encore ſortis des catacombes, des cryptes ou des égliſes. Il eſt temps de prendre l'air. Auſſi bien les pluies torrentielles ceſſent, le ſoleil commence à luire, & quel ſoleil! Vraiment nous ferions dans nos contrées un de nos beaux jours de printemps, de ce ſoleil de janvier à Rome. Hâtons-nous d'en jouir, qui ſait s'il

luira demain ? Allons ensemble visiter le Quirinal, résidence d'été des Souverains-Pontifes. Hélas! lecteur, les désirs ne peuvent toujours se changer en réalité. Vous prenant par la main, je ne puis vous conduire dans le fond de cette allée ombragée par le feuillage éternel des chênes-verts, pour vous montrer le magnifique panorama qui se dérouleroit devant nos yeux. C'est la ville de Rome avec ses mille clochers, avec ses sept collines historiques, avec la coupole de Saint-Pierre pour sentinelle avancée. Je ne puis que vous faire une description dont vous ne vous souciez pas ni moi non plus. Laissez-moi vous dire seulement que l'hiver ne peut rien contre la verdure & les fleurs qui parent ce jardin. L'olivier, l'oranger, le chêne-vert bravent les timides atteintes de frimas qui ne sauroient s'acclimater sous le ciel de Rome. — Mais d'autres vous l'avoient déjà dit. — Tant mieux! cela prouve que c'est la vérité. Sterne a écrit quelque part, à propos de plagiat : « J'affirme que ce me seroit un plaisir très flatteur de voir attribuer à d'autres mes pensées. Cette coïncidence de sentiments & d'opinions prouveroit donc la justesse de mes idées, à peu près comme deux horloges qui sonnent ensemble marquent très probablement l'heure véritable de la journée. »

Je reviens à mon sujet : pour cela entrons ensemble dans le palais du Quirinal. Ce ne sera pas pour vous faire la nomenclature des objets d'art qu'il contient

ou des magnificences de ſa décoration, car ce palais ne brille point par la ſomptuoſité. On peut dire même qu'il y règne une noble ſimplicité. — Son luxe principal eſt un tribut payé à l'induſtrie françoiſe. Ses ſalons, fraîchement réparés, ſont preſque entièrement revêtus de tentures de ſoie tiſſées dans nos faubourgs & de tapis des Gobelins, magnifiques préſents de nos rois. Mais ſi l'or & les ſculptures ne ſollicitent pas l'admiration du viſiteur, les ſouvenirs hiſtoriques qui s'y rattachent ſont dignes, du moins, d'occuper ſon attention.

Voici la chambre où Pie VII rendit le dernier ſoupir. Arrêtez-vous un inſtant pour recueillir vos penſées, car le ſujet de méditation qui vous eſt offert eſt vaſte & profond. Pie VII eut le courage de réſiſter à l'homme qui, juſque-là, n'avoit trouvé aucune volonté plus forte que la ſienne. Les ſouverains qui tenoient en main le ſceptre & l'épée, plièrent ſucceſſivement le genou devant le guerrier heureux devenu le maître de la terre; Pie VII, la croix à la main, demeura inébranlable devant les emportements impuiſſants de cet homme qui diſpoſoit des deſtinées du monde. On arrache de ſon palais le ſucceſſeur des Apôtres, on le traîne dans l'exil, & pendant ce temps les triomphes nouveaux de ſon perſécuteur rempliſſent l'univers d'un tel éclat, que les douleurs du ſaint vieillard paroiſſent oubliées de tous. Dieu abandonneroit-il ſon Egliſe? Un moment encore, & le grand capitaine,

le conquérant de tant de royaumes, qui ſemble commander à la fortune elle-même, vaincu, humilié, ſera traîné en exil à ſon tour, pour mourir ſur un rocher à l'extrémité de la terre, tandis que ſa noble victime, après avoir été ramenée triomphalement au ſein de la capitale du monde chrétien, terminera paiſiblement ſon exiſtence dans le palais dont elle fut chaſſée quelques années auparavant.

Faiſons quelques pas encore : voici la chambre où ſe trouvoit Pie VII, voici le fauteuil où il ſiégeoit lorſqu'un général françois, eſclave de la diſcipline juſqu'au point de devenir criminel, oſa ſignifier au ſaint Pontiſe qu'il étoit ſon priſonnier & qu'il alloit être immédiatement conduit en exil. — Choſe étrange! cette chambre eſt préciſément la même où ſe trouvoit, cinquante ans plus tard, un autre Pie, au moment où, ſurpris par l'émeute, il fut forcé de partir, lui auſſi, pour l'exil. — L'heure étoit venue pour la France de réparer ſon crime & de laver l'affront qui peſoit ſur elle dans l'hiſtoire, — elle l'a noblement compris. — Les ſoldats françois qui veillent aujourd'hui autour de la demeure du Souverain-Pontiſe ne ſont plus des geôliers, ce ſont des libérateurs & des défenſeurs. Les générations futures oublieront, je l'eſpère, le nom du malheureux général, inſtrument d'une paſſion ſacrilége; le nom du général Oudinot ne périra jamais. Noblement uni à celui de Pie IX ramené de l'exil & replacé ſur la chaire de ſaint Pierre, il vivra

pour être béni par les catholiques de tous les ſiècles à venir.

Puiſque nous ſommes en train de faire de l'hiſtoire, tranſportons-nous d'un bond à la villa Pamphili. Ces beaux & magnifiques ombrages, ces chênes séculaires qui jamais ne furent dépouillés de leur verdure, ces pelouſes immenſes émaillées de pâquerettes & de violettes comme au printemps, ces jardins en terraſſes où le citronnier & l'oranger comptent autant de fruits que de feuilles, ces ſombres allées d'où la vue plonge dans les vallons & ſur les collines qui entourent Rome, toutes ces riantes & poétiques beautés de la nature étoient, il y a peu de temps, témoins de ſcènes de carnage & de dévaſtation.

Ceux qui ont ſuivi les différentes phaſes du ſiége de Rome ſe ſouviennent des combats opiniâtres que nos troupes durent livrer aux révolutionnaires romains pour s'emparer de la villa Pamphili devenue un lieu de retranchement d'autant plus terrible que chaque fourré d'arbres, chaque mouvement de terrain offroit aux républicains des retraites d'où ils dirigeoient ſans danger leur feu ſur les lignes françoiſes. Quoique le terrain foulé ſe ſoit recouvert d'un vêtement nouveau de verdure, quoique l'ordre & la ſymétrie aient repris place au milieu des jardins naguère bouleverſés, l'œil du viſiteur retrouve encore de nombreuſes traces de ces luttes ſanglantes. Ici, ce ſont des troncs d'arbres lacérés par les boulets; dans cette allée, ce

ſont des places vides accuſant la deſtruction; un peu plus loin, vos pieds heurtent les débris de ſtatues antiques indignement mutilées par les vandales modernes; en face de vous, ſur la colline oppoſée, apparoiſſent des pans de murailles dentelés : c'eſt tout ce qui reſte d'une ſomptueuſe villa connue ſous le nom de Pavillon-des-Quatre-Vents : avec elle ont péri des freſques de Raphaël & cent autres merveilles dont rien ne dédommagera. Puis lorſque, plongé dans les ſombres réflexions que fait naître la vue de tant de ruines récentes, vous ſuivez machinalement les pas de votre guide à travers des ſentiers taillés dans un bois de haute futaie, vous apercevez tout-à-coup un petit monument de marbre blanc, dont la fraîcheur annonce qu'il eſt conſtruit d'hier : hélas! c'eſt encore un ſouvenir de deuil & de maſſacre. Pieux ſouvenir, il eſt vrai, élevé en mémoire des braves tombés en ces lieux, victimes de l'honneur & du devoir. Une ſtatue de la Vierge, pleine d'une douce expreſſion, orne la face principale, des inſcriptions tracées en françois couvrent les autres parties. On y lit le nom des officiers & des ſoldats qui trouvèrent la mort ſur ce champ de bataille improviſé. Avec quelle ferveur nous nous découvrîmes & nous agenouillâmes ſur les marches de ce mauſolée, récitant du fond du cœur un *De profundis* pour le repos de l'âme de nos infortunés compatriotes! Pendant ce temps, des viſiteurs anglois ou américains paſſèrent : leur curioſité fut attirée par

cette ſcène inattendue; leur attitude ſérieuse nous annonça qu'ils avoient compris le ſentiment auquel nous obéiſſions: le ſourire moqueur n'effleura point leurs lèvres, ſi dédaigneuſes d'ordinaire en face d'un acte de *ſuperſtition papiſte*.

Je veux profiter de ce que nous ſommes ſur ces lieux pour vous raconter un épiſode inédit, je crois, du ſiége de Rome; épiſode affreux, horrible, mais qui peut donner une idée exacte de ce qu'étoient les hordes républicaines combattant au nom de la dignité de l'homme. Je laiſſerai parler un des acteurs principaux de ce drame ſanglant : — Depuis longtemps il faiſoit nuit profonde; à un ſignal donné, nos hommes s'élancent la baïonnette en avant, tuent les ſentinelles républicaines avant qu'elles aient pu donner l'alarme, &, guidés par l'éclat des lumières, arrivent juſqu'à l'entrée du palais occupé par les chefs de la légion dite académique. Les portes volent auſſitôt en éclat; je pénètre, à la tête de ma compagnie, dans une ſalle ſplendide, illuminée comme pour une fête. Une table ſomptueuſe étoit dreſſée, tout autour étoient réunis un gtand nombre d'hommes & de femmes entièrement nus & plongés dans l'ivreſſe. — Horreur! — Non, jamais je ne vis de ſpectacle plus hideux, plus terrible. Nos ſoldats, animés par le combat, ſe précipitent ſur cette tourbe ignoble, ſabrant, maſſacrant tout ſur leur paſſage; ce fut pour moi comme un cauchemar, comme une ſcène de l'enfer : les hur-

lements des femmes & les imprécations des hommes ſe confondoient, le ſang & le vin couloient, mélangeant leurs flots impurs. Tout cela fut l'affaire d'un inſtant, le combat nous appeloit ailleurs. Lorsque nous quittâmes ce champ de carnage, on n'entendoit plus que les derniers râlements des mourants entaſſés les uns ſur les autres dans un épouvantable pêle-mêle.

La légion académique étoit compoſée de jeunes gens égarés par les déclamateurs républicains. L'exaltation étoit entretenue parmi eux au moyen des débauches continuelles auxquelles ils étoient conviés. Enthouſiaſtes & ſans expérience, ils obéiſſoient aveuglément à la voix de meneurs ambitieux, & plus d'une fois ils tombèrent en maſſe ſous le canon & les balles françoiſes, victimes de la barbare incapacité de leurs chefs.

Triſtes ſouvenirs, en vérité, que ceux de cette néfaſte époque où l'antique valeur des Romains n'a ſemblé ſe réveiller que dans les rangs des ennemis de la ſociété & de la religion! Que de deuils & de honte eût épargnés à Rome un peu plus de généroſité, un peu plus de courage dans les rangs des honnêtes gens! — On vit alors les uns tranſiger, par peur, avec la ſédition, les autres prendre en toute hâte la fuite. Quelques jeunes gens que le devoir auroit dû retenir auprès de la perſonne de Pie IX en danger furent ſurpris, m'a-t-on dit, pleurant de rage de n'avoir

pas le courage de reſter à leur poſte. Seule la garde ſuiſſe, inébranlable dans ſa fidélité, à Rome comme partout, eſſaya de lutter contre l'émeute, ſans conſidérer de quel côté étoit le nombre. Peut-être eût-il ſuffi d'une poignée d'hommes d'honneur mêlée dans leurs rangs pour prévenir tant de déſaſtres.

Les républicains comptent comme des héros ceux des leurs morts ſur la brèche pendant le ſiége; combien d'entre eux, pleins de vie aujourd'hui, compteroient au nombre, non des héros, mais des victimes, ſi la France eût laiſſé l'Autriche prendre ſa place ſous les murs de Rome? Les ſentences expéditives des tribunaux de guerre autrichiens euſſent taillé ſans doute, après la victoire, de larges vides parmi la population romaine. Mais, à coup ſûr, l'impatience flegmatique de l'Allemand n'eût point ſu s'accommoder des lenteurs impoſées au général françois par le reſpect des tréſors artiſtiques contenus dans la ville aſſiégée. Rome, on peut le dire ſans crainte d'exagérer, eût été couverte de ruines; & pendant longtemps encore, après les combats finis, la fuſillade ſe fût fait entendre dans ſes triſtes murs.

Les plus timides au moment du danger ſe montrent aſſez ſouvent les plus énergiques dès que le péril a ceſſé & les craintes avec lui. De là vient que la clémence & la généroſité des François ont été blâmées ſans réſerve par pluſieurs, qui même ont voulu y voir matière à imputation offenſante. Dédaignant les ex-

citations des exaltés auſſi bien que les fanfaronnades du vaincu prompt à confondre la clémence avec la foibleſſe, nos généraux & nos ſoldats ſont reſtés imperturbablement fidèles à leurs traditions d'humanité. L'ordre a été rétabli & il eſt maintenu ſans oſtentation irritante, mais avec une vigueur qui ne permettra jamais à la révolution de relever la tête, tant que des ſentinelles françoiſes veilleront à la garde des portes de la cité romaine.

Du reſte, l'humeur joviale & communicative du troupier françois achève parmi la ſaine partie du peuple romain la conquête commencée par les armes. Une ſeule choſe s'oppoſe à ce que les ſympathies ne prennent tout le développement dont elles ſeroient capables : c'eſt la différence des idiomes. Il ſeroit difficile de dire ſi le ſoldat vainqueur a plus ſubi le joug de la langue du Romain que celui-ci du conquérant. Mon opinion inclineroit vers ce dernier ſentiment, s'il falloit s'en rapporter à la plainte d'un vieux ſergent à ſon lieutenant : « Sont-ils durs d'oreilles ! ces f..... Romains, diſoit le grognard, voilà cependant quatre ans que nous ſommes chez eux & ils ne comprennent pas encore le françois ! Mille tonnerres ! le Bédouin eſt plus civiliſé. » Les Romains ſe vengent à leur façon de la petite contrariété que ſubit leur amour-propre par la préſence d'une garniſon étrangère. Le troupier françois eſt aſſez ſouvent le point de mire de leurs innocentes plaiſanteries : c'eſt ainſi que l'on a pu voir chez

les marchands de gravures une caricature qui repréſente un conſcrit françois plumant une oie au Capitole, avec ces mots : *Vengeance d'un Gaulois*.

Quoi qu'il en ſoit de l'harmonie entre ces deux nations, il eſt de fait que, dans les parties de l'Italie occupées par les Autrichiens, ce n'eſt qu'un concert de plaintes contre ceux-ci & de regret de ne pas voir les François à leur place. Dans Rome, au contraire, je n'ai jamais entendu ſouhaiter les armées autrichiennes.

Lorſque l'on débarque dans cette capitale, on eſt frappé de la tenue & de la tournure ſingulières introduites dans les régiments françois. C'eſt à n'en pas revenir. Mais la ſurpriſe eſt de peu de durée; elle a pour cauſe une erreur facile à reconnoître. A l'exception des dragons du Pape qui ont conſervé leur ancien uniforme, récompenſe, dit-on, d'une conduite plus généreuſe pendant les mauvais jours de la république, les différents corps de l'armée pontificale ont revêtu preſque exactement l'uniforme françois. Infanterie de ligne, chaſſeurs à pied, artillerie ont pris modèle ſur notre équipement. La cocarde & quelques légères différences de détail les diſtinguent ſeuls de nos ſoldats, ſi l'on met de côté, toutefois, la tournure militaire à laquelle un œil exercé ne ſauroit ſe méprendre.

Mais ſi le militaire françois n'a rien perdu à Rome de la ſévérité de ſa tenue & de la rondeur de ſes allures,

avouons cependant qu'il a ſubi l'influence de l'atmoſphère de la Ville ſainte. Sous les armes il eſt auſſi fier qu'en France ou en Afrique, dans les égliſes il eſt plus modeſte & plus recueilli. Les occaſions de faire cette remarque ne manquent pas, car ſa préſence pendant les offices n'eſt point, comme chez nous, une exception. Saint-Louis des François, devenu, pour ainſi dire, paroiſſe des troupes d'occupation, offre habituellement un ſpectacle des plus intéreſſants. Dimanches & fêtes, l'uniforme françois forme la bonne moitié de ſes habitués, & ce n'eſt pas la partie la moins édifiante. Alma, Inkermann & les murs de Sébaſtopol nous ont appris comment ſe conduit, en face de l'ennemi, le ſoldat qui ne rougit pas d'incliner ſon front ſous la main du prêtre qui abſout.

Le bien eſt contagieux comme le mal, c'eſt ce qui explique qu'à Rome la pratique de la religion eſt devenue en honneur parmi le plus grand nombre. En veut-on une preuve? j'en pourrois fournir mille, priſes uniquement dans la chronique de l'occupation françoiſe; nous nous contenterons d'une ſeule choiſie entre ces mille, parce qu'elle nous donnera l'occaſion de citer le nom d'un de nos compatriotes dont le zèle & la piété angélique ſont un ſujet d'admiration pour tous ceux qui ont habité Rome. — Je veux parler de Mgr de Ségur. Les voyageurs qui ont fréquenté les ſalons de la haute ſociété de Rome, il y a une douzaine d'années, peuvent ſe ſouvenir d'avoir rencontré fré-

quemment un jeune attaché d'ambaſſade, doux, modeſte, ce qui ne l'empêchoit pas de poſſéder toutes les qualités aimables & diſtinguées qui ſont le partage & le cachet de l'homme de bonne ſociété. Tout d'un coup ce jeune homme diſparut de la ſcène du monde, & quand l'abbé de Ségur commença à faire parler de lui par ſon zèle & ſes vertus ſacerdotales, on put reconnoître ſous l'habit eccléſiaſtique l'ancien ſecrétaire d'ambaſſade. Le jeune apôtre avoit ſervi aſſez longtemps les princes de la terre, il ne vouloit plus s'attacher déſormais qu'au ſervice de Dieu; toutefois il n'oublia pas au milieu de ſes occupations & de ſes dignités nouvelles, car ſon mérite ne tarda pas à lui valoir les honneurs de la prélature, il n'oublia pas, diſions-nous, ſa qualité de François. Il s'en ſouvint ſurtout à l'époque du ſiége. Spontanément il ſe dévoua à l'évangéliſation des troupes françoiſes. Dieu ſeul connoît combien d'âmes retournèrent à lui, vaincues, ſubjuguées par le zèle de l'ardent miſſionnaire. On peut dire que, dès le début de l'invaſion, ſa parole fit des ravages dans les rangs de notre armée. En voici un exemple, & c'eſt là la preuve que nous voulions citer des effets contagieux du bien lorſqu'ils ſont ſi admirablement ſecondés.

Parmi les troupes entrées récemment à Rome, il étoit une compagnie du génie qui ne ſe compoſoit, à l'exception d'un ſeul militaire pratiquant, que de mécréants, jurant, blaſphémant toute la journée, &,

en fait de pratique, ne connoiſſant guère que celle des péchés capitaux. La partie étoit belle pour l'abbé de Ségur. Il dreſſe habilement ſes batteries, commence à faire une brèche, & au bout de très peu de temps la brèche fut aſſez grande pour qu'il devînt maître du point attaqué. Il eſt vrai que, grâce au ſoldat religieux, il avoit une intelligence dans la place. D'abord, celui-ci ſe vit accompagner par deux de ſes camarades dans ſes exercices de dévotion, puis par cinq, puis par dix, par vingt & par trente. Ce fut l'affaire de quelques ſemaines.

Hélas! ſouvent Dieu récompenſe par les afflictions ſes plus fidèles ſerviteurs, afin ſans doute d'ajouter quelques fleurons à la couronne qui les attend dans le ciel. Quoique jeune encore, Mgr de Ségur vient d'être frappé de la perte de la vue. Pour avoir une idée de la réſignation avec laquelle le ſaint prélat ſupporte cette rude épreuve, il ſuffit de contempler ſon admirable figure : au lieu de triſteſſe, il s'exhale de ſon expreſſion comme un doux parfum de ſérénité, de joie céleſte, oſerois-je dire. J'en parle avec quelque raiſon, car j'eus le bonheur de me trouver à côté de lui pendant la meſſe que le Souverain-Pontife voulut célébrer pour les membres de la Société de Saint Vincent de Paul. Je ne le connoiſſois point encore ; ſon extérieur diſtingué, ſa fervente piété, & mieux que cela le charme religieux répandu ſur ſon viſage au moment où il s'approcha de la ſainte table, m'impreſſionnèrent aſſez

fortement pour que j'en aie conſervé un vif ſouvenir & pour que je n'aie pu réſiſter au déſir de lui conſacrer quelques lignes.

Ce qui me reſte de mieux à faire dans ce moment, c'eſt de terminer là cette lettre. Mon eſprit, & peut-être celui du lecteur, fatigué des ſcènes de déſolation & de maſſacres que j'ai entrepris de rappeler, avoit beſoin d'être rafraîchi par quelques ſouvenirs plus doux, plus conſolants. Pouvois-je parler plus à propos de Mgr de Ségur?

HUITIEME LETTRE.

Promenades dans les environs de Rome. — Rien n'eft oublié par l'écrivain durant le cours de ces excurfions pour émouvoir le lecteur : les brigands, les troubadours aux chapeaux pointus, les pélerins, les enterrements, & les gaftronomes enfin, font tour à tour mis à réquifition.

ETATS ROMAINS, janvier.

BOIS facré, fontaine de la nymphe Egérie, Frafcati, ruines de Tufculum, Albano, lac de Caftel-Gandolfo, lac Nemi, faut-il vous paffer fous filence? Ma plume, condamnée à l'impuiffance, doit-elle, en face du public, rejeter les fouvenirs riants que vous avez laiffés dans ma mémoire & les impreffions que vous avez gravées dans mon imagination ? Comme il faifoit bon cependant rouler à travers les plaines défertes, emportés par nos courfiers emplumachés, bercés par le bruit régulier de leurs nombreux grelots ! Comme il faifoit bon fentir les douces influences d'un radieux foleil du matin ! comme il étoit beau de voir fes rayons inonder de lumière les

montagnes pittoresques vers lesquelles nous nous dirigions !

Vraiment ils seroient trop heureux ces paisibles habitants de Frascati, *sua si bona norint*. Leur cité doucement assise sur un plateau, noyée dans les oliviers & les somptueux ombrages des villas, semble placée là tout exprès pour considérer à son aise l'espace sans limite qui s'étend à ses pieds. En vérité, il y a des mortels privilégiés sur cette terre. Toutes ces villas deviennent en été le séjour de Romains fortunés, d'étrangers dont le caprice seul semble gouverner les destinées.

Ce n'est pas jouir que d'admirer juste le temps nécessaire pour regretter. A peine arrivé, il faut repartir. — Voici des chevaux, voici des ânes, — c'est au choix; mais l'heure presse, vous avez à peine le temps de parcourir en courant les lieux enchantés que vous êtes venu visiter. — Comme le Juif errant, vous ne devez vous arrêter nulle part. A cheval donc, cavaliers! les dames sont déjà installées sur leurs paisibles montures.

Vous distinguez ce pic élevé? Là-haut perchoit le Tusculum des Romains. — C'est le but suprême de notre excursion. Le chemin qui vous y conduit, tantôt traverse en serpentant les bois des villas, tantôt, plus agreste, côtoie, sous un berceau de verdure, des champs cultivés, — souvenez-vous que nous sommes en plein janvier, — puis va rejoindre l'ancienne voie romaine. Les énormes blocs de pavé sur lesquels glis-

ſent les fers de vos montures ſont les mêmes qui retentirent du bruit des chars romains. Quelques ruines éparſes, quelques débris de moſaïques foulés ſous vos pieds vous parlent des ſplendeurs paſſées. Cette enceinte ruinée fut témoin jadis de luttes éloquentes entre les ſavants de tous les pays. Cicéron y prononça plus d'un de ces diſcours qui font depuis des ſiècles notre admiration. Un peu plus haut giſent les débris de la villa favorite du prince des orateurs. Pendant que vous ſongez à la vanité de cette gloire encore vivante, des cloches ſe font entendre; il ſemble que ce ſoit à vos côtés, & vous n'apercevez rien. Guidés par le ſon, graviſſez cette hauteur, & vous découvrirez à vos pieds un monaſtère niché entre les détours de la montagne. — C'eſt un couvent de Camaldules. C'eſt là que vécut pendant bien des années Grégoire XVI, avant de monter ſur la chaire de ſaint Pierre.

Faut-il du ſommet de Tuſculum vous tranſporter d'un bond dans la jolie petite ville d'Albano? Quand j'aurai répété ſur la beauté du ſite, ſur la richeſſe de la végétation, ce que je viens de dire à propos de Fraſcati, il ne me reſtera plus qu'à parler de la beauté ſi vantée des femmes & du pittoreſque de leurs coſtumes. Il eſt vrai que l'on n'a pas beſoin de faire le voyage d'Albano pour en juger; Rome en poſſède de nombreux échantillons. C'eſt dans cette province que les jeunes mères viennent recruter leurs nourrices. L'étranger doit leur en ſavoir bon gré, car la préſence de ces

coſtumes originaux jette une agréable variété au milieu des promenades publiques de la ville.

Tout près d'Albano ſe trouve Caſtel-Gandolfo, château des papes. On y arrive par une route délicieuſe, plantée d'arbres verts d'une vigueur inconnue partout ailleurs. Le château, autour duquel ſe groupent les maiſons d'un bourg riche & gracieux, s'élève au-deſſus d'un lac dont les montagnes forment le rivage. Ceux qui aiment la belle nature trouvent dans cet aſpect pleine ſatisfaction. Mais, hélas! il faut ſe méfier, dans ce monde, de tout ce qui ſéduit. Sous l'humble & odoriférante violette ſe cache le ſerpent; ſous les charmes de la grâce & de la tendreſſe, ſouvent la beauté cache un cœur dur & perfide. Que peut-il donc y avoir de caché près de ces eaux ſi calmes, ſi limpides, ſur ces rives riantes & grandioſes?

Dans une lettre précédente j'avois fait preſſentir que les brigands ſe chargeroient peut-être de donner de l'intérêt à mon récit. Nous ſommes arrivés au moment ſolennel, écoutez!

La journée avoit été raviſſante, la fraîcheur du lac & des ombrages qui forment ſur ces rives des retraites délicieuſes nous avoit ſuffiſamment protégés contre les ardeurs du ſoleil pendant notre longue excurſion. Des proviſions, dont prudemment nous nous étions fait ſuivre, nous avoient mis à l'abri des déſenchantements, produits trop fréquents, en pareil cas, de l'imprévoyance ou de l'inexpérience. Tout alloit pour le

mieux : le ſoleil venoit de ſe coucher ; déjà nous avions ſongé à la retraite. Livrés aux douces impreſſions qui s'emparent ſi facilement de l'imagination à la fin d'une belle journée conſacrée à parcourir les ſites les plus juſtement renommés, nous cheminions penſifs, laiſſant entre chacun de nous un aſſez grand eſpace. L'abbé *** s'avançoit le premier. Tout-à-coup, au détour d'un raviſſant petit bois, il ſe trouve en face d'une carabine braquée à bout portant ſur ſa poitrine. La queſtion ainſi poſée n'a pas beſoin de l'aide de beaucoup de paroles pour devenir claire & ſignificative. Notre abbé s'exécute le plus gracieuſement du monde ; mais il avoit la tête & le cœur mieux garnis que la bourſe : un petit diſcours devenoit néceſſaire pour calmer la mauvaiſe humeur de l'importun ſolliciteur ; il parvint, ſans trop de peine, à le convaincre qu'un crime ſur ſa perſonne ſeroit ſans bénéfice & rendroit le cas un peu plus pendable. Sur un ſigne impératif, l'orateur interrompit ſon diſcours & continua ſa marche ſans oſer détourner la tête. Après lui, venoit une dame ; même ſurpriſe pour elle : ſes nerfs, plus délicats, ſoutinrent cependant aſſez bravement le choc. Un grand ſang-froid & l'abandon ſuperbe du contenu d'un porte-monnaie abrégèrent le périlleux tête-à-tête. Pendant que tout cela ſe paſſoit, je m'avançois ſans inquiétude, gravement inſtallé ſur le dos de maître Aliboron, chargé le matin de tranſporter nos proviſions. Ma ſurpriſe fut au moins égale à celle

de mes compagnons, lorſque je ſentis ſoudain s'appuyer ſur ma poitrine un double canon de carabine, & qu'à l'extrémité oppoſée je vis briller un œil menaçant. La ſéance fut rude : mon homme, déſappointé de ſon peu de ſuccès, étoit mécontent, comme a droit de l'être tout homme volé. De plus, il ſe trouvoit en face d'un cavalier monté qui pouvoit lui échapper. Un moment je le vis héſiter s'il ne commenceroit pas à s'aſſurer de ſa proie en lâchant la détente de ſon arme. Fut-il jamais plus triſte poſition pour un homme ſérieux? Se voir ſur le point d'être ſottement tué, ſans déſenſe poſſible, engagé comme je l'étois ſur un baudet au milieu de paniers de proviſions? J'eſſayai de parlementer; l'extrémité du canon ne quittoit pas ma poitrine : plus d'une fois encore, entre demande & réponſe, je ſentis le moment où cet argument alloit clore la diſcuſſion. Enfin, je me tirai ſain & ſauf de ce mauvais pas, non ſans avoir vidé le contenu de mes poches, cela va ſans dire.

Ne me demandez point, lecteur, combien d'heures je tremblai encore après cet inſtant ſolennel, car je ne ſuis que le rapporteur d'un épiſode déjà vieux d'un an : le héros véritable, dont le moindre mérite eſt d'être un des hommes les plus ſpirituels de France, ajouta en finiſſant le récit tragi-comique de ce drame non ſanglant : Je ne fus ſauvé ni par mon courage, ni par ma préſence d'eſprit, mais par cinq pauls; prononcez ſaint Paul, & vous aurez le nom de ſon patron. — Si

j'ai eu la témérité de faire parler l'acteur principal de cette fcène, je n'ai pas du moins la préfomption de croire que ma plume ait atteint le charme de fes paroles.

Peut-être êtes-vous curieux, comme je l'ai été, de favoir fi notre Fra Diavolo moderne exerce encore fa noble profeffion, fi fes hauts faits antérieurs font nombreux & brillants. Je fuis heureux de pouvoir vous annoncer qu'il eft actuellement entre les mains de la juftice. Mais comme la juftice romaine eft lente, il fe paffera peut-être bien encore quelques années avant qu'il ait été récompenfé fuivant fes mérites. Quant aux actions d'éclat qui précédemment avoient illuftré fa carrière, tout ce que j'en connois, c'eft qu'il avoit déjà paffé une fois par les mains de la juftice, comme coupable d'affaffinat fur un François. Or il arriva que l'accufé fe changea en accufateur, le bandit foutint que c'étoit le François qui avoit voulu attenter à fes jours, &, comme le François étoit bien tué, il ne put venir fe juftifier; force fut de relâcher le meurtrier.

Les exploits des brigands continuent à préoccuper de temps à autre la curiofité du peuple romain. Une crainte falutaire eft entretenue, grâce à eux, parmi les voyageurs. Cela donne à ces contrées un cachet particulier, une teinte locale qui a bien fon charme de loin. Rome eft le pays des ufages antiques, &, s'il en exifte auxquels on pourroit renoncer fans regret, il en

eſt d'autres plus pacifiques & plus honnêtes qui ſont amplement compenſation.

Pour ne parler ici que des uſages extérieurs qui frappent les yeux des voyageurs, je veux dire un mot de ces montagnards aux chapeaux pointus, ornés de plumes, à la veſte couverte d'ornements bizarres, aux jambes enveloppées dans des peaux de mouton, pauvres diables fièrement drapés dans un manteau en guenilles, qui descendent de leurs rudes contrées pour venir dans la grande ville donner des ſérénades aux madones & aux grands ſeigneurs. Ils marchent d'ordinaire deux par deux; l'un joue du hautbois, & l'autre de la cornemuſe. A l'époque de la fête de l'Immaculée Conception, ils avoient fait irruption dans Rome. Pas une des nombreuſes madones qui n'ait reçu ſon aubade; le chapeau dépoſé au pied de la niche, le dos tourné aux paſſants, les champêtres inſtrumentiſtes exécutent leur concert avec un recueillement des plus religieux.

Si le troubadour ou le ménétrier n'a point encore diſparu de la ſcène du monde, à Rome, le pélerin n'y eſt guère moins inconnu. Quand je dis pélerin, j'entends le vrai pélerin avec bourdon, robe brune & pélerine ornée de coquilles. J'en ai vu de mes yeux tout auſſi bien que nos pères d'il y a trois cents ans en ont pu voir eux-mêmes.

En fait d'uſages fidèlement conſervés, il en eſt un ſurtout qui peint admirablement le caractère ſi reli-

gieux du peuple romain. A la tombée de la nuit, des groupes d'hommes se réunissent & parcourent les rues de la ville, récitant ou plutôt psalmodiant le rosaire. A peine le jour a-t-il cessé de luire dans Rome, que les rues deviennent à peu près désertes. Cette solitude ne contribue pas peu à donner une teinte mystérieuse à ces promenades nocturnes. Le bruit régulier des pas & le murmure de toutes ces voix ne sont troublés par aucune autre rumeur, & se distinguent de fort loin.

A la lueur des réverbères, la ville tout entière semble plongée dans le calme & le recueillement.

Les vivants alors ont cessé de circuler, & les morts quittent leurs demeures pour aller prendre possession du lieu de leur sépulture : c'est l'heure des enterrements.

Plus d'une fois j'ai rencontré dans mes courses attardées de longues files de moines, précédant à pas lents, la torche à la main, un trépassé dont le corps repose à découvert sur un lit de parade; derrière suivent les domestiques du défunt, portant le cercueil vide. Rien de triste, rien de solennel comme ces cortéges funèbres, dont les graves psalmodies annoncent toujours l'approche longtemps à l'avance.

Voilà pour le pittoresque; maintenant passerons-nous au positif? Dans le cours de ces sept ou huit lettres, me souvenant que j'écrivois pour un journal, j'ai cherché de mon mieux à satisfaire tous les goûts. Comme de juste, je me suis adressé en premier lieu à

ceux dont l'intérêt peut être excité par des ſouvenirs pieux. Les queſtions archéologiques, effleurées par ma plume, ſollicitoient humblement l'attention des amateurs des beaux-arts, tandis que l'homme ſérieux, qui cherche dans le feuilleton une diſtraction paſſagère à ſes graves occupations, a pu trouver ſa part aſſez largement faite par le récit de certains épiſodes. Reſte l'amateur du confortable, le gaſtronome, celui, en un mot, qui s'inquiète avant tout de la manière de vivre en pays étranger. C'eſt un genre de curioſité comme un autre, &, s'il falloit raiſonner d'après le nombre des intéreſſés à la queſtion, on devroit en conclure qu'elle a une grande importance. Peu confiant toutefois dans l'infaillibilité des majorités, j'étois bien décidé à ne pas me préoccuper de cette catégorie des lecteurs, & bravement j'allois terminer là cette lettre, ſongeant à aborder quelque autre contrée dans ma prochaine miſſive. Mais je me ſuis aperçu que mon chapitre ſur Rome alloit finir par un enterrement, je ne pouvois laiſſer le lecteur ſous une auſſi funèbre impreſſion; & voilà pourquoi tant bien que mal j'ai paſſé des morts aux gaſtronomes. Puiſqu'ils me rendent le ſervice de me tirer d'embarras en cette circonſtance, je leur avouerai que je ſais à peine ſi l'on vit bien ou mal de la vie matérielle à Rome. Le cœur & l'intelligence ſont trop bien nourris pour que l'eſtomac joue un grand rôle. Cependant je leur conſeillerai de ne point ſe fier à l'opinion généralement ac-



créditée, que le jeûne, à Rome, eſt ſimplifié par des tolérances inconnues en tout autre lieu de la chrétienté. C'eſt là un préjugé dont on revient après un ſéjour en Carême ou en Avent. Mais on ne jeûne pas ſeulement aux jours fixés par l'Egliſe, il faut y ajouter les jours paſſés en diligence. Et quel jeûne!... Nous en parlerons dans notre prochaine lettre, à propos de notre voyage de Rome à Florence.

NEUVIEME LETTRE.

Queftion vitale pour le voyageur qui défirera fe rendre de Rome à Sienne par les voitures publiques. — Caractère remarquable du moyen-âge empreint fur tous les monuments de cette ville & fur fon afpect général. — Maifon du père de fainte Catherine de Sienne. — La vie excentrique de cette fainte, problème infoluble pour les rationaliftes. — Rencontre fortuite de Françoifes fous la cornette de Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

SIENNE.

JE ne fais lequel des derniers papes avoit pour habitude de demander aux étrangers qui prenoient congé de lui, combien de temps ils avoient habité Rome? A ceux qui lui répondoient: quinze jours, trois femaines, il fe contentoit de fouhaiter bon voyage; mais à ceux, au contraire, qui avoient prolongé leur féjour plufieurs années, ou du moins plufieurs mois, il difoit avec un gracieux fourire : Au revoir alors. Peut-être le laps de temps que je viens de paffer dans Rome ne m'eût pas donné droit à ce congé flatteur, je n'en ai pas moins adreffé à la ville éternelle cet adieu du Saint-Père : *Au revoir*. Le jour de mon départ fut un jour de regret.

Il m'eſt rarement arrivé de quitter une ville où je fis ſéjour ſans éprouver comme un ſentiment de triſteſſe. Toutefois, jamais cette impreſſion ne fut comparable à celle que j'emportai de Rome. Je m'éloignois non-ſeulement d'une ville attrayante par ſes ſouvenirs hiſtoriques, par ſes monuments & par ſon caractère religieux, je quittois de plus des perſonnes amies, que peu de jours avoient ſuffi pour me faire apprécier. Le ciel étoit brumeux; la route que nous ſuivions traverſoit des campagnes triſtes & ſolennelles comme les environs de Rome, tout s'harmoniſoit donc avec les penſées mélancoliques qui m'occupoient; les ſoins mêmes de la vie matérielle ne pouvoient pas m'en diſtraire, car il faut preſque ſavoir vivre ſans manger pour voyager dans les voitures publiques en Italie.

Tout bien compté, de Rome à Florence on met en diligence un jour, une nuit & puis un jour encore. Dire que l'on paſſe ces trente-ſix heures ſans prendre de nourriture, ſeroit exagérer. — On s'arrête une fois à Viterbe pour dîner. — Si vous avez l'eſtomac complaiſant, tant mieux pour vous! Si, prudemment, vous vous êtes muni de proviſions, à plus forte raiſon dirai-je tant mieux pour vous! Sinon, il ne vous reſte plus qu'à mettre en pratique le proverbe : *Qui dort dîne*.

Ce n'eſt pas que la marche du coche ſoit tellement accélérée que vous n'ayez le temps, à chaque relais, d'entrer dans l'habitation voiſine des remiſes, mais

vous demanderiez en vain quelque aliment, — mon aſſertion paroît étrange, elle eſt cependant conforme à la vérité, — vous ne trouveriez rien, pas même un morceau de pain. Alors vous êtes tenté de vous demander lequel eſt préférable : revenir de Rome par terre, ou revenir par mer? Il eſt vrai que, ſur le plancher d'un navire, votre eſtomac peu fait aux épreuves du roulis eſt condamné à la diète; mais ſi vous ne mangez pas, c'eſt que vous n'en ſentez pas le beſoin; tandis que ſur terre vous ne mangez pas davantage, & vous mourez d'inanition.

Je parle des miſères dont je fus témoin, & non de celles dont je fus victime moi-même. Grâce aux attentions d'un ami plus prévoyant que moi, les poches de notre coupé avoient été garnies de vivres, & d'ailleurs notre jeûne ne ſe fût pas prolongé juſqu'à Florence. C'eût été un crime de traverſer Sienne ſans s'y arrêter. Notre paſſage rapide à travers Viterbe & dix ou douze autres bourgs ou villes des plus curieux, m'avoit inſpiré déjà trop de regrets.

Il ſemble que l'on ait tout dit depuis longtemps ſur l'Italie. Des milliers de touriſtes l'ont parcourue dans tous les ſens, des milliers de relations ont vu le jour, & cependant il reſte encore beaucoup à glaner pour celui qui ne demanderoit pas ſon itinéraire à un guide banal, pour celui qui, confiant dans ſon propre inſtinct artiſtique, conſentiroit à ne pas admirer ſeulement ſur la foi de ſes devanciers. De Rome à Sienne

il existe un certain nombre de petites villes perchées sur le sommet des montagnes, entourées de murs & de tours crénelées qui sont restées ce qu'elles étoient au moyen-âge; pas une maison n'a été construite depuis des siècles, pas une maison n'a été abattue. Consultez votre guide, il vous dira au sujet de celle-ci: « Connue par la qualité exquise des vins que l'on récolte sur son territoire; » au sujet de cette autre : « Petite ville fort ancienne, sans commerce & sans industrie. Ses maisons & ses monuments portent encore le caractère de l'architecture barbare du moyen-âge. »

Sienne aussi porte fortement empreint le cachet de cette époque dite barbare, & c'est pour cela que Sienne m'a si vivement intéressé. Figurez-vous le plateau d'une montagne, sur lequel se groupent des centaines de palais & de sanctuaires de marbre du milieu desquels s'élancent des flèches sans nombre, des tours aux formes les plus capricieuses, & vous aurez une idée de l'aspect de Sienne. Figurez-vous des églises dont les portiques seuls semblent être un poème tout entier... Mais comment se figurer de pareilles choses sans les avoir vues? De nos jours l'imagination est trop positive, trop peu exercée à se promener dans les champs de l'idéal, pour se représenter d'elle-même ces merveilles d'une génération plus jeune, plus naïve. Nos artistes & nos architectes sont eux-mêmes forcés de faire quelques pas en arrière, pour demander des inspirations aux riches créations de ces siècles tant

décriés. Livrés au courant de notre époque, ils ne produiſent que des chefs-d'œuvre de lignes droites & d'uniformité.

Comme Sienne eſt reſtée une ville d'autrefois, la ligne droite & l'uniformité ne l'ont point encore envahie. On peut ſe promener longtemps dans ſes rues ſans ſe laſſer de voir; l'imprévu & les traces d'une civiliſation qui n'eſt plus ſe rencontrent à chaque détour de rue; or, les rues ne ſont qu'une ſuite de détours. Ici, vous apercevez ſuſpendus aux murs les énormes anneaux de fer auxquels s'accrochoient jadis les chaînes deſtinées à arrêter les flots de l'émeute ou l'irruption de l'ennemi du dehors; là, comme à tous les palais, du reſte, ſont encore fixés les bras de fer ouvragé qui ſoutinrent autrefois les flambeaux des jours d'illumination. Cependant les Vandales du ſeizième & du dix-ſeptième ſiècle ont laiſſé de leurs traces à Sienne comme ailleurs : leurs marteaux impitoyables ont entaillé plus d'une de ces fines & admirables ſculptures des ſiècles précédents; ils ont briſé le jet de plus d'une de ces colonnades ſi ſveltes, ſi gracieuſes, pour faire place à de lourdes & monotones productions décorées du nom de renaiſſance.

Sienne fut une ville célèbre : ſes monuments en témoignent. Elle joua dans l'hiſtoire un rôle important. Cependant, quels ſont les ſouvenirs que rappelle ſon nom? Cherchez bien. Elle donna le jour à plus d'un pape, chacun ſait cela; mais pour dire comment s'ap-

pelèrent ces papes, il vous faut, ſavant ou non, fouiller quelques inſtants dans votre bibliothèque. Les luttes de cette ville avec Florence, ſa voiſine & rivale, ont produit de grands capitaines ; mais les érudits ſeuls peuvent aujourd'hui redire ces noms qui eurent tant d'éclat alors, tandis que celui de ſainte Catherine ſe préſente au ſouvenir de tous dès que le mot Sienne eſt prononcé. L'oreille de l'enfant, comme celle de l'homme du peuple, eſt familière avec le nom de ſainte Catherine de Sienne ; & cependant ce n'étoit, après tout, que la fille d'un honnête teinturier : ſes vertus, qui ne recherchoient que la ſolitude & l'oubli du monde, eurent du retentiſſement, il eſt vrai, durant ſon exiſtence ; mais ne ſeroient-elles pas oubliées depuis longtemps, ſi l'Egliſe n'eût empreint le ſouvenir de l'humble ſervante de Jéſus-Chriſt de ſon ſceau immortel ? L'Egliſe en a fait une ſainte, & dès-lors ſa mémoire eſt devenue ſacrée, impériſſable.

Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer un livre plus complètement intéreſſant que ne l'eſt la Vie des Saints. Tout ce qui peut piquer & entretenir la curioſité du lecteur s'y trouve avec abondance. L'exiſtence de tel ſaint ſe prête d'elle-même au genre dramatique. Le martyre & les perſécutions offrent une variété ſans fin aux imaginations qu'impreſſionne ſurtout la peinture des vertus héroïques. Les âmes tendres & douces peuvent ſavourer ſans fatigue les charmes du récit de la vie de tant de vierges aimables. Enfin

rien n'y manque, ni le myſtérieux, ni le prodigieux, pas même ce vrai qui peut être quelquefois invraiſemblable.

La légende de ſainte Catherine appartient éminemment à cette dernière catégorie ; on ne peut en pourſuivre la lecture ſans éprouver comme un bouleverſement de l'intelligence, tellement les traits caractériſtiques de cette exiſtence ſont en dehors des règles ordinaires du bon ſens humain. C'eſt preſque du fantaſtique.

Le chroniqueur de cette ſainte raconte qu'à l'âge de ſix ans elle étoit déjà parvenue à ſe rendre ſi agréable à Dieu, qu'il ſe plaiſoit à en donner des marques ſenſibles. Ainſi pluſieurs fois on la vit monter les marches extérieures de la maiſon paternelle ſans que ſes pieds touchaſſent terre. Le fait put être conſtaté à loiſir, car à chaque degré la pieuſe enfant avoit l'habitude de s'arrêter le temps néceſſaire pour réciter la *Salutation angélique*.

A cet âge, tourmentée du déſir de vivre en ermite, elle quitte la maiſon, munie d'un pain, & ſe dirige hors de la ville, cheminant par des ſentiers qui lui ſont inconnus, juſqu'à ce qu'elle rencontre une caverne. Bravant les impreſſions de terreur ſi naturelles à un enfant, elle pénètre avec joie au plus profond de cette ſombre retraite & ſe met en prière. Tout-à-coup ſon corps eſt ſoulevé lentement par une force occulte, juſqu'à ce qu'il ait atteint la partie ſupérieure de la

voûte : son recueillement n'en fut point troublé ; mais Dieu fit comprendre à sa protégée que le moment n'étoit point encore venu pour elle de quitter le monde. Fidèle à cette inspiration céleste, elle songea aussitôt à regagner le toit paternel. Mais la route qu'elle avoit à parcourir étoit longue pour ses foibles forces, l'heure étoit avancée ; comment, à son retour, expliquer à sa famille inquiète une absence aussi prolongée ? Dieu vint encore au secours de sa bien-aimée : ses anges la transportèrent avec la rapidité de la pensée jusqu'aux portes de la ville, où ils la déposèrent doucement sur le sol.

A sept ans la sainte faisoit vœu de virginité, &, pour apprendre à lutter contre les convoitises de la chair, se privoit déjà de l'usage de la viande. Cette privation finit par devenir tellement dans sa nature, que, plus tard, l'odeur seule de la viande préparée en aliment lui étoit devenue insupportable. A quinze ans, elle ne vivoit plus que de pain, de légumes crûs & d'eau. A vingt ans, elle renonçoit au pain lui-même. Enfin elle finit par se passer à peu près de toute nourriture, ce qui faisoit dire aux médecins que son existence étoit un miracle permanent.

Dieu se plaît à récompenser quelquefois dès ce monde ses plus fidèles serviteurs. Un jour que la sainte étoit en oraison, elle aperçut tout-à-coup dans un centre de lumières éblouissantes la Sainte-Vierge portant dans ses bras l'Enfant Jésus. Auprès d'elle se

tenoient ſaint Jean-Baptiſte, ſaint Pierre, ſaint Paul, David jouant de la harpe, & ſaint Dominique, pour lequel Catherine avoit une vénération toute particulière. Prenant la main droite de la Vierge bienheureuſe & la préſentant à ſon Fils, la Mère de Dieu lui demande s'il conſent à l'accepter pour ſon épouſe; le divin Enfant répond affirmativement, & ce diſant, tire de ſon doigt un anneau d'or où brilloit un ſuperbe diamant enchâſſé dans quatre perles; il le paſſe au doigt de la ſainte, & lui dit ces paroles : « Dès ce moment, moi, ton créateur & ton ſauveur, je te prends pour épouſe & te convie à la célébration dans le ciel de nos noces éternelles. »

C'eſt ainſi que le confeſſeur de la ſainte raconte cette viſion tellement accréditée, qu'un des peintres les plus célèbres d'Italie n'a pas craint de lui demander des inſpirations pour la création d'un de ſes chefs-d'œuvre.

Certes, en voilà bien aſſez pour ceux qui aiment le merveilleux. La vie de ſainte Catherine remplit un volume entier, & chaque page contient des faits non moins extraordinaires. Tous méritent-ils une égale croyance? Je ne ſaurois le dire. Faiſant la part de l'enthouſiaſme un peu trop naïf, peut-être, de l'écrivain, on ne doit pas moins en convenir que l'invraiſemblable occupe de droit une très grande place dans l'hiſtoire ſérieuſe de cette ſainte. La grande voix de l'Egliſe s'eſt fait entendre, tout eſt dit pour un chrétien, ſa raiſon doit s'incliner. Mais celui-là même qui

ne se croit pas engagé par ce jugement suprême, prépareroit à son intelligence de singulières perplexités s'il ne vouloit voir dans les excentricités de la vie de sainte Catherine que le produit d'une exaltation approchant de la folie. Sainte Catherine termina son existence à trente-trois ans. Sans études, elle composa des ouvrages justement appréciés par les théologiens; née dans une humble condition, cherchant avant tout à fuir le regard des hommes, elle fut appelée à jouer un grand rôle dans les événements qui se déroulèrent à son époque. Plus d'une fois les papes s'adressèrent à elle pour recevoir des conseils dans la direction des affaires temporelles & spirituelles. C'est à elle que l'on doit le retour des papes à Rome. En d'autres circonstances elle fut députée auprès des adversaires du Saint-Siége pour traiter de la paix, & elle réussit à faire cesser les discordes terribles qui ensanglantèrent si longtemps l'Italie pendant le quatorzième siècle. Un fou ou un exalté obtint-il jamais de pareils résultats?

Reconnoissants des services rendus à son pays, pleins d'admiration pour ses vertus éclatantes, fiers de la compter au nombre des plus grands saints, les habitants de Sienne entourent la mémoire de sainte Catherine d'une grande vénération. La maison de son père, maison où elle passa son existence presque entière, est conservée avec le plus grand respect.

Muni de la permission de l'archevêché, le voyageur est introduit dans la chambre qu'occupa la sainte; on

lui montre la cellule où elle avoit coutume de prier & de prendre ſon repos, la pierre qui lui ſervoit de chevet, & divers uſtenſiles jadis à ſon uſage. Bien des diſſenſions ont enſanglanté Sienne depuis l'époque où vivoit ſainte Catherine, bien des révolutions ont paſſé ſur cette ville à la ſuite des ſiècles, mais la demeure ſanctifiée par la ſainte eſt toujours demeurée entourée de reſpect. Les ruines dont la France fut couverte pendant les mauvais jours de la République témoignent de la différence qui exiſte entre ces populations & les nôtres. Le ſentiment de foi eſt ici tellement vivace, qu'il domine même au milieu de l'ivreſſe des paſſions ſurexcitées. Si nos armées envahiſſantes, qui tant de fois ſe montrèrent ſpoliatrices, reſpectèrent par exception ces murs conſacrés, nous le devons en grande partie à ce ſentiment de foi & de vénération ſpéciale de la maſſe des habitants pour leur protectrice chérie.

Mais ſi dans des temps malheureux nos ſoldats promenèrent partout le ſcandale de leur impiété, nous devons nous glorifier de voir aujourd'hui l'ardente charité françoiſe ſe répandre en tout lieu où ſon zèle peut ſoulager des miſères. Parcourez les pays civiliſés auſſi bien que les contrées barbares, & vous êtes ſûr de rencontrer ſous l'uniforme religieux des François ou des Françoiſes accourus pour conquérir des âmes à Dieu ſoit en combattant le mal moral, ſoit en luttant contre le mal phyſique.

Nous venions de faire nos adieux à Sienne & nous nous dirigions vers le chemin de fer, lorsque nous aperçûmes au débarcadère les cornettes des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Cette vue nous réjouit, car elle nous rappeloit la France. Nous fûmes autrement réjouis quand, arrivés auprès de ces femmes admirables, nous les entendîmes parler françois. C'étoient des compatriotes! Nous nous rappelâmes avoir déjà rencontré à Londres & à Berlin des Françoises exerçant l'angélique profession de sœurs de charité. L'Italie abonde en ordres religieux de toute espèce, cependant nous sommes encore obligés de lui venir en aide en lui envoyant nos sœurs de charité, nos frères des Ecoles chrétiennes & bien d'autres. La différence qui existe entre les ordres religieux italiens & les nôtres, c'est que trop souvent dans ce pays on entre dans un couvent uniquement pour faire son salut plus à son aise. Une fois revêtu de l'habit monastique, on ne songe plus qu'à sa propre sanctification; tandis que, chez nous, celui qui renonce au monde est dominé par l'ardent désir de se rendre utile à son prochain tout en faisant son propre salut.

Mais le sifflement de la locomotive se fait entendre, il faut prendre place dans son compartiment. Adieu, lecteur; à bientôt, à Florence.

DIXIEME LETTRE.

Les illuſions du lecteur ſur Florence ſont violemment arrachées pour faire place à la réalité. — On le met au défi de ne pas ſe préférer, quelque petit qu'il ſoit, au plus puiſſant des Médicis. — Côme Ier plus Brutus que Brutus lui-même. — Auto-da-fé préſidé par le moine Savonarole. — Révélation de merveilles ignorées par les cicerone & dédaignées par les auteurs des itinéraires en Italie. — Vanité des gloires de la terre, démontrée à propos des époux Madiaï. — Deux mots à ce ſujet ſur l'inconſéquence de l'Angleterre déclarant la guerre à la Ruſſie. — Piété des Florentins plus extérieure qu'intérieure, ſi l'on en juge par Sainte-Marie-des-Fleurs. — Parenté entre Lyon & Florence. — Comment il ſe fait que Lyon doive ſa gloire & ſa proſpérité aux Florentins, & comment l'élève a dépoſſédé le maître.

FLORENCE, janvier 1855.

IL eſt rare de trouver la réalité d'accord avec les rêves de l'imagination. Eſt-ce un bien, eſt-ce un mal? Je ne ſais; mais, d'ordinaire, plus les rêves ont été beaux, plus le déſillusionnement eſt ſenſible. Autrefois, quand ma penſée ſe reportoit ſur Florence, ſongeant que l'ère du ſenſualiſme dans les arts, la Renaiſſance autrement dit, s'inaugura dans

cette ville des Médicis, je me la représentois coquette, gracieuſe ; je preſſentois les impreſſions qu'alloient produire ſur moi ſes palais légers & voluptueux, ſi je puis m'exprimer ainſi. Quelle ne fut pas ma ſurpriſe lorsqu'au lieu de tout cela je trouvai une ville à l'aſpect grave, une ville couverte de palais, il eſt vrai, mais de palais impoſants par leur maſſe & la ſévérité de leur caractère ! Ce fut de l'étonnement que j'éprouvai, mais non du déſenchantement, car mon imagination eſt du nombre de celles qui reſtent froides devant des monuments dont la forme & les décorations rappellent des mœurs qui ne ſont plus les nôtres & des goûts qui devroient avoir diſparu avec le paganiſme, tandis qu'elle s'anime volontiers à la vue de monuments empreints de ſouvenirs qui ſe rattachent à l'hiſtoire de notre civiliſation chrétienne.

Bref, je trouvai dans Florence beaucoup plus d'ogives & de créneaux que de friſes corinthiennes & de chapiteaux d'ordre dorique. Les tours aux formes capricieuſes, les blaſons ſuſpendus aux vieilles murailles frappent preſque excluſivement les regards. Les productions elles-mêmes des grands maîtres de la Renaiſſance trouvent abri ſous des périſtyles découpés d'après les traditions du moyen-âge. Pour s'en convaincre, il ſuffit de faire quelques pas ſur la place du Grand-Duc. En face de vous s'élève la maſſe ſolennelle du palais communal, *il Palazzo Vecchio*, dans lequel ſe jouèrent ſi ſouvent les deſtinées de la république flo-

rentine. Cinq ſiècles ſe ſont écoulés depuis le jour où il fut achevé; il eſt encore là auſſi fier, auſſi inébranlable qu'aux jours de ſa turbulente jeuneſſe. Des chefs-d'œuvre relativement modernes ne dédaignent pas l'hoſpitalité de ſes antiques voûtes. Le ciſeau de Michel-Ange s'eſt chargé d'orner ſes abords.

A droite vous apercevez la Loggia d'Orgagna. Sous ſes arcades ogivales ouvertes à tous les regards, s'agite un petit monde de ſtatues, la plupart dues aux ciſeaux des Bologne, Donatello, Benvenuto Cellini. C'eſt bien autre choſe ſi vous pénétrez dans les vaſtes ſalles de ces palais giganteſques. — Mais à d'autres la deſcription de ces milliers de chefs-d'œuvre d'une époque ſi vantée, à d'autres les diſſertations ſur le mérite de tel grand maître, ſur la perfection de tel torſe, ſur la ſoupleſſe, le moelleux, le velouté, etc., de telle divinité du paganiſme due au ciſeau des Grecs ou des Romains d'autrefois. Je vous ai tenu quitte à Rome de l'Apollon du belvédère; à Sienne, du groupe des trois Grâces ſi curieuſement étalé dans la bibliothèque de la cathédrale; je ne vous dirai rien à Florence de la fameuſe Vénus de Médicis. Cet art, qui ne s'applique qu'à la reproduction de la forme animale, a peu d'attrait pour moi. Cherchez la penſée ſur ce profil ſi pur de ligne, vous ne trouverez que du marbre; interrogez du moins la penſée qui a dirigé le ciſeau, &, ſi vous en retrouvez une, à coup ſûr cette penſée ne ſera qu'une inſpiration de volupté. J'appartiens à une autre

civilisation, celle qui est née du christianisme. En fait d'art, comme en fait de toute émanation du génie de l'homme, je préférerai toujours les productions qui élèvent l'âme à celles qui la rabaissent.

C'est peut-être pour n'avoir pas assez appartenu à cette civilisation, que les Médicis ont légué à l'histoire cet étrange mélange de crime & de gloire, de souillures & de grandeurs. Les plus renommés & les plus heureux d'entre eux, comme hommes publics, furent aussi les plus souillés & les plus malheureux comme hommes privés.

Que de sang coula tout autour de Laurent-le-Magnifique, pendant les longues années de sa fastueuse domination! Son frère assassiné à ses côtés dans l'église, au moment de l'élévation; lui-même n'échappant au poignard que par son énergie & sa présence d'esprit, puis noyant au milieu des délices que procurent la puissance & les richesses cette vie miraculeusement sauvée : tels sont les traits les plus saillants d'une existence que des potions médicales de perles & de pierres précieuses ne purent prolonger au-delà du terme fixé par la Providence.

Au milieu de la place du Grand-Duc s'élève une statue équestre, admirable création du sculpteur Bologne. Quel est ce cavalier fort & puissant, dont l'expression fière & superbe commande le respect? C'est Côme Ier. Cet homme fut réellement grand parmi les princes les plus habiles, les plus braves, les plus ma-

gnifiques de toutes les époques. Il possédoit cette qualité suprême qui suffit pour illustrer le règne d'un souverain : il se possédoit lui-même lorsqu'il s'agissoit d'intérêts publics; mais, hélas! jamais homme ne fut aussi foible lorsqu'il s'agissoit de mettre un frein à ses passions brutales.

Un jour, deux de ses fils chassoient ensemble. L'un étoit le favori de son père, l'autre étoit l'enfant chéri de sa mère. Une dispute survint entre eux; des menaces on en vint aux coups : le préféré du prince reçut une blessure dont il mourut quelques jours plus tard. Effrayé de son crime, le meurtrier chercha un asile auprès de sa mère bien-aimée. Huit jours durant, il resta éloigné des yeux de son père. Cependant celui-ci paroissoit dominer sa douleur : aucune parole de colère n'étoit sortie de sa bouche; on pouvoit espérer que le repentir du coupable en obtiendroit quelques mots d'oubli & de pardon. Tremblant, mais encouragé par la présence de sa mère, le coupable se présente devant son père & va se jeter à ses pieds. Sans s'émouvoir, sans aucune précipitation, Côme Ier tire un poignard de sa ceinture, frappe d'une main sûre son fils au cœur, prononçant ces seuls mots : « Je ne veux pas de Caïn dans ma famille. » Le malheureux jeune homme se relève, fait quelques pas en arrière & va tomber dans les bras de la duchesse, en criant : « Ma mère! ma mère! » puis il expire.

La mère infortunée fit placer le corps de fon fils fur un lit; elle fe coucha à fes côtés & ferma les yeux. Au bout de huit jours, elle rendit le dernier foupir. Pendant ce laps de temps elle ne rouvrit pas les yeux, refufa toute nourriture, & ne prononça pas une feule parole.

Qui voudroit acheter la gloire de tous les Médicis à un prix pareil ?

C'eft à cette famille de marchands devenue fouveraine, grâce à fes richeffes prodigieufes & aux diffenfions inteftines de Florence, que l'on doit en grande partie le retour de l'art aux traditions du paganisme. Mais ce retour, facilité par le débordement général des mœurs de cette époque, n'eut pas lieu cependant fans avoir à foutenir des luttes férieufes contre les défenfeurs de la morale chrétienne, c'eft-à-dire contre les partifans de la prédominance de l'âme fur la matière. Pendant près de fept ans, un moine, aidé du fimple preftige de fa parole, tint en échec l'influence des Médicis & de leurs courtifans : feul contre tous, il parvint à arrêter momentanément les tendances de l'art vers la volupté & la licence.

Obéiffant à un généreux entraînement, fruit de l'éloquence animée de Savonarole, les jeunes peintres & fculpteurs de l'illuftre Florence réunirent un jour fur une place publique toutes leurs productions païennes & en firent un magnifique feu de joie. C'eft à partir de cette époque que Baccio della Porta devint Fra

Bartolomeo, c'eſt-à-dire, de peintre profane devint dominicain, & atteignit ſous la robe de moine ce talent d'inſpiration qui aſſure à ſon nom l'immortalité.

Puiſque nous en ſommes venu à parler d'un peintre de l'ordre de Saint-Dominique, nous ne paſſerons pas à un autre ſujet ſans dire un mot de Fra Angelico Fieſole. L'occaſion eſt d'autant meilleure que c'eſt à Florence, dotée de tant de travaux de ce célèbre peintre, que j'ai pu mieux apprécier ce merveilleux talent dont je me déclare le naïf admirateur.

Santa-Maria-Novella, égliſe des Dominicains, eſt enrichie de tableaux dus à Giotto, à Cimabüe, à Michel-Ange & à une ſoule d'autres peintres célèbres; mais ſon véritable tréſor ne décore point les murs du ſanctuaire; il eſt caché dans une ſacriſtie. Les guides en Italie & les cicérone n'ont garde d'en parler; il faut en connoître l'exiſtence pour ne point paſſer outre ſans l'avoir admiré. Donc, ſi vous êtes prévenu par les ſoins d'amis intelligents, vous entrez dans la ſacriſtie, vous demandez à voir le tableau de Fra Angelico : on ouvre un placard & vous apercevez, pendu à la cloiſon intérieure d'une des portes, un triptique de trois pieds de hauteur au plus; mais quelque petite de dimenſion que ſoit l'œuvre du père dominicain, vous avez à conſidérer pendant des heures entières. Quand vous vous retirez, ce n'eſt pas que vous ſoyez fatigué de voir & de ſentir, c'eſt que votre penſée, ramenée vers la terre d'où elle s'étoit échappée pour

ſe proſterner aux pieds de la cour céleſte, vous fait ſouvenir qu'il eſt temps d'interrompre votre extaſe pieuſe. Qu'avez-vous donc vu? des ſaints, des anges, la Sainte-Vierge, Jéſus-Chriſt, le Père éternel. C'eſt ce que vous trouvez à peu près dans tous les tableaux religieux; mais, à coup ſûr, vous n'avez jamais rien vu d'auſſi pur, d'auſſi ſuave, d'auſſi conforme à l'idée que vous avez pu vous faire de la réalité. En face de pareilles productions, on comprend que le bienheureux artiſte ne peignît jamais la figure de notre Sauveur ou de ſa ſainte Mère ſans ſe mettre à genoux. Chaque coup de pinceau étoit un élan de ſon âme à Dieu. Son travail n'étoit rien qu'une autre prière, comme la contemplation en eſt encore naturellement une pour tout chrétien un peu fervent.

Il en eſt du pinceau comme de la plume, l'un & l'autre ne rendent bien que ce que le cœur, l'âme ou l'intelligence ſentent vivement. Telle vierge célèbre ne ſera jamais, malgré le talent du peintre, que le portrait d'une femme voluptueuſe. Pour peindre une figure de vierge, la première condition eſt d'avoir le cœur chaſte.

Santa-Maria-Novella & ſon cloître célèbre, habité de nos jours encore par les Dominicains, offrent à l'étranger un intérêt tout ſpécial par les ſouvenirs hiſtoriques qui s'y rattachent & par les merveilles de peinture qui s'y trouvent entaſſées. J'y revins à pluſieurs repriſes; mais c'eſt ce que j'éviterai de faire pour le

lecteur, je dois même m'en arracher ſans tranſition, faute de quoi je courrois le riſque de l'y retenir plus qu'il ne lui feroit agréable.

Avant de quitter la place qui s'étend devant la façade de Santa-Maria-Novella, jetons un regard ſur la maiſon des époux Madiaï. Qu'eſt-ce que les époux Madiaï ? demandera plus d'un lecteur. Nouvelle preuve de la vanité des choſes de ce monde. — Il y a deux ans à peine que ce nom préoccupoit l'attention de tous les lecteurs de journaux & menaçoit de devenir un embarras ſérieux pour la diplomatie européenne, que n'abſorboit point encore la queſtion d'Orient. Dans le fond, cette affaire ne différoit guère de celle qui ſe dénoue, à l'heure qu'il eſt, les armes à la main. Gagnés au proteſtantiſme par quelque émiſſaire fanatique de la Société biblique de Londres, les époux Madiaï étoient devenus à Florence un point de ralliement pour tous les mécontents politiques & tous les ennemis de l'Egliſe. L'exaltation des adeptes en vint à un tel point de licence, que l'autorité crut devoir s'aſſurer de la perſonne des époux Madiaï. Cette meſure de ſévérité étoit amplement juſtifiée par les lois en vigueur; mais les époux Madiaï étant devenus proteſtants relevoient de droit de l'autorité angloiſe, au dire de certains politiques des trois royaumes réunis : dès-lors l'Angleterre leur devoit ſa protection, & ſon devoir étoit d'intervenir. On le voit, c'eſt à peu près le langage que tint feu le czar Nicolas à l'égard des

Grecs ſujets du ſultan, & c'eſt parce qu'il s'obſtina à maintenir ce prétendu droit d'intervention qu'Anglois & François lui ont couru ſus. Quoi qu'il en ſoit, les époux Madiaï furent relâchés & accueillis avec enthouſiaſme à Londres, refuge de tant d'autres apoſtats en compagnie deſquels ils ne tardèrent pas à tomber dans l'oubli & le mépris.

A quoi vraiment vais-je m'arrêter en route quand il me reſte tant de choſes à dire ſur Florence! Voici le dôme avec ſon campanile tout marqueté de marbre roſe, noir, blanc; avec ſa coupole, mère, dit-on, de la coupole de Saint-Pierre de Rome. Le grandioſe, le beau, le gracieux, la richeſſe, rien à l'extérieur ne manque à ce vaſte monument pour frapper le regard. Franchiſſons ces portes chargées d'innombrables ſculptures, quel contraſte! nos yeux ne rencontrent que grands murs blancs, dépouillés de tout ornement, de toute peinture. C'eſt que nous ſommes déjà bien loin de Rome où les monuments religieux, ſi modeſtes à l'extérieur, étonnent par leur magnificence intérieure. Cependant, à droite, j'aperçois la chapelle de la Sainte-Vierge, reſplendiſſante de lumière, d'or, d'argent & de pierreries. Perdue dans cette immenſité froide & nue, c'eſt un joyau ſans monture. Autel, ſtatue, tabernacle, chandeliers, tout eſt en argent maſſif, doré, ſculpté aſſez finement quoique ſans ſtyle. Telle quelle, cette chapelle fait honneur à la dévotion des Florentins pour la

Mère de Dieu, car il a ſuffi de moins d'une année pour réunir tant de richeſſes, pieuſe réparation d'un vol audacieux dont l'auteur ſacrilége eſt encore inconnu.

Hâtons-nous de continuer notre excurſion. En face de l'entrée principale du dôme vous voyez le baptiſtère avec ſes portes de bronze, dignes de fermer l'entrée du Paradis, ſuivant l'expreſſion de Michel-Ange. Mon guide m'apprend que les chaînes de fer que je vois ſuſpendues ſur les murs extérieurs ſont les chaînes enlevées par les Florentins à la ville de Piſe, priſe d'aſſaut, dans les temps où la république de Piſe pouvoit lutter à armes égales avec la république florentine. Je cherche & ne trouve aucune trace de chaînes; 1848 a paſſé depuis que mon guide fut imprimé, &, quoique ſujets toſcans, les Piſans ont habilement profité des troubles civils pour enlever à leur antique adverſaire ce trophée aujourd'hui ſans ſignification.

Allons au palais Pitti; mais, de grâce, ami lecteur, ſi jamais vous ſuivez en réalité le même parcours, ne négligez pour rien au monde d'entrer, chemin faiſant, dans la petite égliſe de Saint-Michel: vous y verrez un ciborium qui vaudroit à lui ſeul la peine du voyage de Lyon ou de Pampelune à Florence. Votre cicérone vous parlera de la chapelle des Médicis, & ne vous dira rien de Saint-Michel. Allez viſiter la chapelle des Médicis, ſi vous le voulez, ce ſera pour l'acquit de votre con-

ſcience vis-à-vis du public mouton; mais n'oubliez pas Saint-Michel, ce sera pour votre propre ſatisfaction.

Nous ſommes au palais Pitti; il eſt poſſible que ce nom faſſe naître dans votre imagination des penſées gracieuſes, fleuries. Il en étoit ainſi pour moi jadis, je m'en venge aujourd'hui en ne reſpectant pas vos illuſions. Le palais Pitti eſt grand, impoſant, mais il eſt de forme & d'enſemble lourds, ſévères & triſtes. C'eſt ſous ſon toit que s'étendent les plus célèbres galeries du monde, & c'eſt préciſément parce qu'elles ſont célèbres que je ne vous en parlerai pas; déjà trop d'écrivains y ont conduit leurs lecteurs, s'eſcrimant à exalter leur admiration devant des chefs-d'œuvre de peintures que ceux-ci ne voyoient pas. Pour moi, je vous conduis au palais Pitti afin de vous entretenir non de tableaux, mais de tentures de ſoie. C'eſt aller chercher bien loin ce que Lyon produit en ſi grande abondance. On ne va jamais trop loin pour trouver de la ſatisfaction, & je ne me défends pas d'en avoir éprouvé au milieu de ces ſalons qui empruntent à notre induſtrie lyonnoiſe leur plus bel ornement.

Les appartements d'un grand-duc venoient d'être ſomptueuſement réparés. La veille même, une grande réception avoit eu lieu pour leur inauguration. En ma qualité d'étranger, je fus volontiers admis à parcourir ces ſalles dont la magnificence devoit ſans doute rehauſſer l'opinion que je pouvois me faire du ſeigneur & maître de céans. La première pièce dans la-

quelle je fus introduit étoit revêtue d'étoffe de ſoie d'une médiocre beauté d'exécution. J'en fis la remarque au gardien, qui ſe hâta de me répondre : « È vero, ſignor, è bruta queſta, mà... ; mais, patience, vous verrez dans les autres ſalons des tentures de Lyon, oh, belliſſimæ ! » — Quel aveu dans la bouche d'un Florentin vis-à-vis d'un Lyonnois !

Il y a trois ſiècles environ, Lyon offroit un aſile à quelques Florentins chaſſés de leur pays par les guerres civiles, ou bien attirés par les avantages que leur offroit Catherine de Médicis. Florence, à cette époque, étoit renommée dans le monde entier pour ſes belles & riches étoffes, tandis que Lyon étoit connu plutôt comme ville de négoce que comme centre d'induſtrie. Aujourd'hui les quatre parties du globe ſont devenues tributaires de la ſeconde ville de France. Nul n'eſt ſatisfait s'il ne peut dire de l'étoffe qui recouvre les murs de ſa maiſon ou du vêtement dont ſe parent ſa femme & ſes filles : « Ce ſont des produits de l'induſtrie lyonnoiſe. » Florence elle-même en eſt venue à dédaigner, non ſans raiſon, les tiſſus de ſes antiques manufactures, tandis qu'elle recherche avec empreſſement les étoffes que lui expédie ſon élève des temps paſſés. Honneur donc à Lyon ! Mais, dans notre juſte fierté, n'oublions pas que nous devons notre gloire & nos ſuccès à ces nobles enfants de l'Italie dont les noms ont été religieuſement conſervés dans nos annales. Les noms des Pazzi, Gadagne, Gondi, Capponi, Salviati, Bar-

tholi, etc., ſonnent à nos oreilles comme des noms connus & amis ; nous aimons à nous rappeler que les premiers embelliſſements de notre ville ſont dus à ces nobles Florentins. En même temps qu'ils apportoient dans nos murs le génie de l'activité commerciale & de l'induſtrie, ils y introduiſoient ce goût éclairé des arts qui diſtinguoit à cette époque les hommes nés ſous le ſoleil de l'Italie. De toute part s'élevèrent, grâce à leur initiative, des comptoirs, des palais, des égliſes même, qui changèrent l'aſpect de la cité lyonnoiſe. Quelques débris de ces palais ont été ſauvés du ravage des hommes, plus que de celui des ſiècles. Ce qui ſubſiſte encore de l'hôtel Gadagne peut nous donner une idée de la puiſſance & des richeſſes que ces étrangers ſurent acquérir parmi nos ancêtres.

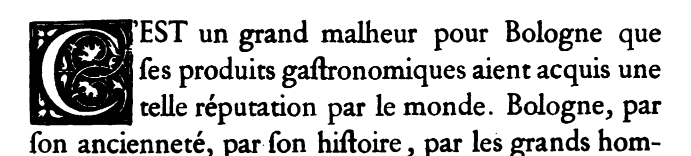
La charmante égliſe de l'Obſervance, tombée, il y a quelques années ſeulement, victime d'un vandaliſme officiel, conſervoit le ſouvenir des Lucquois devenus citoyens de Lyon ; tandis que l'égliſe des Jacobins, victime bien plus regrettable encore d'une aveugle manie de deſtruction, rappeloit la généroſité faſtueuſe des Florentins ſous la direction deſquels elle fut en partie conſtruite. Il exiſtoit dans cette égliſe une chapelle qui portoit le nom de chapelle Gadagne ; on peut en voir quelques débris employés comme matériaux dans une des plus anciennes maiſons des Broteaux. La porte d'allée de cette maiſon eſt entièrement compoſée de pierres enlevées à cette chapelle ; les

fines ſculptures qui les recouvrent indiquent ſuffiſamment leur noble origine. Quant à la tombe de l'illuſtre Florentin, elle ſert proſaïquement de plaſond à l'eſcalier.

Mais me voici bien loin de Florence! En ma qualité de Lyonnois, je tenois à payer mon tribut de reconnoiſſance à cette illuſtre cité avant de lui faire mes adieux. — Il y a parenté entre Lyon & Florence. — Les fils ne doivent pas oublier les bons ſervices rendus à leurs pères. Du reſte, la gloire de Lyon fait partie de l'hiſtoire de Florence, puiſque c'eſt aux enfants de cette ville qu'elle doit ſes triomphes & ſes ſuccès modernes.

ONZIEME LETTRE.

Où il eſt démontré que Bologne a d'autres titres à la célébrité que ceux acquis par ſes produits gaſtronomiques; on y trouvera de plus, à propos d'Il re Enzio, la raiſon pour laquelle une dimenſion légale a été fixée pour la Brenta; on y verra également, toujours à propos d'Il re Enzio, qu'il faut ſe méfier des vieilles femmes, & que le plus ſûr moyen de laiſſer ſon nom à la poſtérité eſt de ſe laïſſer accabler par les infortunes. — Deux mots ſur le gnomon de la méridienne de Saint-Pétrone, & ſur ſes fidèles habitués. — L'Italie vengée du reproche d'être toujours reſtée en dehors du mouvement de l'art chrétien au moyen-âge. — Découverte d'un bienheureux Bonaparte. — Portrait du grand roi (Louis XIV), expoſé les jours de fête à l'admiration des Bolonois. — Heureuſe rencontre des portes de Modène dans une rue de Bologne, ce qui fournit l'occaſion d'expliquer l'intérêt du fameux poème de la *Secchia rapita* à ceux qui n'en ont jamais entendu parler. — Pourquoi trouve-t-on dans Bologne tant d'aveugles vêtus de rouge de la tête aux pieds? — Les femmes, à Bologne, ſe ſont montrées de temps immémorial & ſe montrent encore auſſi belles qu'ailleurs & plus ſavantes. — Le doigt de pied de ſainte Catherine enlevé d'un coup de dents par un dévot exagéré. — Les Autrichiens chaſſés de Bologne en un tour de main, ce qui, grâce aux méfaits des démocrates, ne les empêcha pas de rentrer quelques mois après plus fiers & plus deſpotes qu'avant.



C'EST un grand malheur pour Bologne que ſes produits gaſtronomiques aient acquis une telle réputation par le monde. Bologne, par ſon ancienneté, par ſon hiſtoire, par les grands hom-

mes qu'elle a produits & par les chefs-d'œuvre qu'elle renferme, a des titres ſérieux à la célébrité. Mais il y a plus de gens en état d'apprécier l'excellence de ſes mortadelles qu'il n'y en a de capables de s'intéreſſer à ſes monuments, à ſes muſées & à ſes bibliothèques. De là vient le ſans-façon avec lequel la plupart des voyageurs ont traité cette illuſtre cité. On s'y arrête comme à une étape forcée, dont on ſe conſole par l'eſpoir que l'eſtomac du moins y trouvera ſatisfaction. On va viſiter le Campo-Santo, on monte à Notre-Dame de Saint-Luc, on parcourt quelques-uns de ſes muſées, & l'on croit en avoir fait aſſez pour pouvoir dire de Bologne que c'eſt une ville triſte, aux rues étroites, ſombres & tortueuſes. Ceci eſt tellement paſſé à l'état de vérité, que les habitants eux-mêmes vous diſent en parlant de leur ville natale : Vous vous arrêtez à Bologne? Oh! vous n'y reſterez pas longtemps. — C'eſt une grande ville, mais ſi mal bâtie, ſi dépourvue d'intérêt, que vous ne tarderez pas à vous y ennuyer.

Je me dirigeai donc ſur Bologne uniquement parce qu'elle ſe trouvoit ſur mon paſſage. Il étoit dit que, depuis mon départ de Rome, chacune de mes entrées dans une ville nouvelle devoit faire tomber, non pas une de mes illuſions, mais une de mes erreurs. C'eſt vous dire que l'étonnement que j'éprouvai en parcourant les rues de cette ville fut tout en ſa faveur & au profit de ma propre ſatisfaction.

J'ai trouvé à Bologne des monuments qui parlent d'un paſſé glorieux, leur architecture proclame que la cité à laquelle ils appartiennent ne date pas d'hier ; leur grave magnificence annonce que ſi cette cité eſt aujourd'hui riche & populeuſe, jadis elle fut puiſſante. J'ai viſité des palais, des muſées, des bibliothèques, qui rappellent que Bologne produiſit à elle ſeule plus de peintres célèbres & de ſavants renommés que vingt cités réunies. Il y a là de quoi faire pardonner bien des rues tortueuſes & ſombres. Après tout, ce que l'on appelle des rues tortueuſes me déplaît incomparablement moins que ces rues ſi bien alignées, ſi monotones, telles qu'on en admire à Turin & dans toute ville moderne ou du moins reſtaurée d'après les exigences de la mode nouvelle.

Dans Bologne, les courbes ſont généralement aſſez bien ménagées pour que l'œil ait devant lui un développement ſuffiſant. Des arcades très vaſtes règnent de chaque côté, facilitant aux piétons une circulation à l'abri de tout danger. Des colonnes ſupportent ces arcades, la plupart varient de formes, un grand nombre ſont très finement ſculptées. Les propriétaires mettent leur luxe à orner cette partie de leur maiſon livrée au public. Il en réſulte un rétréciſſement de la voie charretière & par conſéquent un peu d'obſcurité, inconvénient peu grave cependant, dans un pays où le ſoleil eſt aſſez ardent pour que l'ombre ſoit recherchée.

Si j'avois un reproche à faire à Bologne, ce feroit celui d'avoir cherché à s'embellir en facrifiant l'antique au goût du jour; les finances lui ont manqué, comme difent, en le regrettant fort, fes honnêtes habitants : au lieu d'abattre & de niveler, il a fallu fe contenter de fermer les ouvertures ogivales avec de la maçonnerie, pour les remplacer par des croifées rectilignes & fymétriques. — C'eft grâce à cette pénurie des deniers publics que Bologne conferve ces monuments hiftoriques, qui donnent à fa grande place un afpect fi pittoresque. D'un côté, la façade de la bafilique de Saint-Pétrone inachevée depuis des fiècles; de l'autre, le gigantefque palais del Publico, conftruction qui remonte au treizième fiècle; puis, en face d'une partie de ce palais, la prifon d'Enzio, connue fous le nom de palais du Podeftat.

Le clair de lune n'a pas encore joué de rôle dans ces lettres. Ce n'eft pas que je n'en aie pris ma part, comme tout voyageur fentimental. Ma traverfée dans les Apennins m'a laissé une profonde gratitude pour l'aftre des nuits; c'eft grâce à lui que j'ai pu admirer les agreftes beautés de ces monts célèbres. Mais il a fait plus, & c'eft pourquoi je lui dois mention : il m'a convié, plufieurs foirs durant, à venir rêver fur cette place Maggiore, entourée de portiques & de créneaux, animée par les fouvenirs des fiècles accumulés & auffi par la promenade monotone des fentinelles autrichiennes. Pour faire comprendre au lecteur que l'oc-

caſion étoit belle de ſe livrer aux rêveries, je vais lui dire deux mots de cet Enzio auquel on daigna conſtruire un palais pour priſon.

Il fut un temps où la Sardaigne n'obéiſſoit pas à la famille des Carignan, c'étoit le temps auſſi où les ducs de Savoie ſe trouvoient aſſez heureux & aſſez puiſſants au milieu de leurs bons & fidèles Savoyards : il n'en alloit que mieux pour les gouvernés & les gouvernants. En ce temps-là régnoit en Sardaigne un certain Hans, fils d'une des concubines de Frédéric Barberouſſe, de terrible mémoire : cet Hans, que les Italiens continuent encore à appeler *il re Enzio*, eut une aſſez ſingulière exiſtence. Marié à quatorze ans avec la veuve d'Ubaldo Viſconti de Piſe, il prit une part active à la guerre inique que ſon père faiſoit aux Etats de l'Egliſe. Après quelques ſuccès éclatants, il finit par tomber entre les mains des Bolonois à la ſuite d'une défaite complète. Fiers de poſſéder un pareil otage, les Bolonois le conduiſirent en triomphe dans leur ville & lui firent conſtruire la priſon magnifique qui porte encore ſon nom. En vain Frédéric II fit-il tour à tour offres & menaces; on retint le priſonnier juſqu'à la fin de ſes jours. Hans avoit vingt-cinq ans lorſqu'il tomba entre les mains des Bolonois; il mourut après vingt-cinq ans de captivité. Sa vie fut donc diviſée en deux parts égales, mais bien différentes.

Cette époque de l'hiſtoire de Bologne, quoique vieille de ſix ſiècles, fait toujours la gloire & l'orgueil

de ses habitants. Les légendes qui se rapportent à cet illustre captif surabondent. Rien n'avoit été négligé pour charmer l'existence du prisonnier : un théâtre avoit été construit dans l'intérieur des bâtiments ; toutes les jouissances & les douceurs compatibles avec la rigueur de la consigne lui étoient prodiguées. On raconte même une foule d'épisodes touchants sur l'amour persévérant & dévoué qu'il sut inspirer à une belle Bolonoise. Mais tant de prévenances ne pouvoient lui faire oublier qu'il étoit captif. Mille projets d'évasion, aussitôt déjoués que conçus, ne servirent qu'à lui faire paroître plus dure la perte de sa liberté. Un jour cependant il parvint à franchir les portes de sa prison, cinq minutes de plus & il tenoit la clef des champs.

La culture de la vigne n'est point étrangère au territoire de Bologne. Dans tous les cas, on y boit du vin. Pour transporter le vin on se sert de *brenta*, espèce de tonneau en forme de hotte qui se porte sur le dos. Les porteurs prennent le nom de *brentadori*. Or il advint qu'un brentadore, habitué du palais d'il re Enzio, se laissa corrompre au point de consentir à faire entrer il Re dans sa brenta, en place du liquide. Déjà ils touchoient aux portes de la ville, lorsqu'une bonne vieille, non corrompue, aperçut une blonde chevelure qui flottoit en dehors de la brenta. Aussitôt l'alarme est donnée ; il Re fut incontinent extrait du tonneau, rétabli dans son domicile officiel, & le brentadore

exécuté le jour même. Mais, chofe digne d'être notée, c'eft que les conféquences de ce fait fe font fait fentir durant tous les fiècles fuivants & continuent d'exifter. Une loi de police fut promulguée qui régloit pour l'avenir la hauteur des brenta. Depuis ce jour, tout citoyen bolonois a le droit de faire arrêter fur fon chemin les brentadori & d'infpecter la nature de la marchandife tranfportée dans leur brenta.

Les plans les mieux conçus ne purent donc modifier le trifte fort réfervé au malheureux prifonnier. La mort feule fut affez puiffante pour lui faire ouvrir les portes de fa prifon.

Ses dépouilles mortelles furent entourées d'honneurs & de refpect. On montre encore le tombeau de l'infortuné captif dans l'églife des Dominicains. Quel fujet de réflexion pour un penfeur fumant fon cigare au clair de la lune, devant ces murs fi longtemps témoins des fouffrances morales du roi détrôné! A tout prendre, fi c'eft un bonheur de laiffer à la poftérité un nom à jamais préfervé de l'oubli, il re Enzio fut moins malheureux que s'il eût été plus heureux; car les infortunes laiffent dans la mémoire des peuples des traces bien plus profondes que les fuccès. Suppofons qu'au lieu d'être vaincu dans la bataille de Foffalto, Enzio eût été vainqueur; il eût fans doute fini fes jours dans une douce profpérité, & perfonne aujourd'hui ne fongeroit plus à lui. Le poète Taffoni ne l'eût point

chanté dans ſon poème ; à l'heure qu'il eſt, ni vous ni moi ne nous inquiéterions de ſon exiſtence.

Quelle eſt cette grande ombre qui ſe projette ſur les murailles noircies du palais del Publico? On n'a pas oublié que nous nous promenons toujours au clair de lune. C'eſt l'ombre de la ſtatue de ſaint Pétrone, patron de Bologne, vous diront les modernes habitants. Il y a ſoixante ans, on vous eût répondu : c'eſt la ſtatue de Clément XIII, pape bolonois ; mais la révolution françoiſe paſſa par là, &, pour ſauver ce monument, on imagina de poſer ſur la tête du Pape une mitre au lieu d'une tiare, & de baptiſer du nom de ſaint Pétrone l'innocente ſtatue. Pape, il eût infailliblement été victime du vandaliſme à l'ordre du jour ; patron de Bologne, il étoit mis ſous la protection du peuple, & nul n'eût eſſayé d'y toucher ſans riſquer de ſe faire un mauvais parti. C'eſt ainſi que, pour avoir ſu retourner à propos leur bonnet, tant de gens habiles ont pu de nos jours reſter en place. — Autre ſujet de réflexion.

A préſent, ſi du clair de la lune nous paſſons tout d'un coup en plein midi, je vous prierai d'entrer avec moi dans la baſilique de Saint-Pétrone. C'eſt à deux pas du palais d'Enzio & du palais del Publico.

Des fidèles nombreux rangés ſur deux files paroiſſent uniformément abſorbés dans de graves conſidérations. Vous paſſez votre nez à travers le groupe, & vous apercevez une ombre légère projetée ſur le parvis &

s'avançant lentement, mais régulièrement. C'eſt la fameuſe méridienne tracée par l'illuſtre aſtronome Dominique Caſſini, dit mon guide. Le gnomon de cette méridienne a quatre-vingt-deux pieds de hauteur, & la ligne deux cent ſix pieds huit pouces de hauteur. Tous les jours à la même heure elle joue ſon rôle avec la même ponctualité, & tous les jours à la même heure & avec la même ponctualité ſe forment autour les mêmes groupes de curieux, honnêtes rentiers qui, le cou tendu, la montre à la main, ſuivent avec une anxiété & une ſatisfaction toujours nouvelles la marche de l'ombre indicatrice. Il faut voir le ſérieux de ces bonnes figures & l'indignation avec laquelle la galerie attentive repouſſe toute tête indiſcrète qui, ſe penchant pour examiner de plus près, projette ſon ombre inintelligente ſur le champ d'obſervation.

La baſilique de Saint-Pétrone eſt un magnifique monument du moyen-âge; mais il ſeroit bien plus magnifique encore ſi, comme tant d'autres égliſes de la même époque, elle ne fût point reſtée inachevée. La façade elle-même attend depuis des ſiècles les marbres qui doivent la revêtir. Je ne ſais cependant juſqu'à quel point on doit regretter qu'il en ſoit ainſi, quand on penſe que des architectes de la Renaiſſance avoient aſpiré à y mettre la dernière main, c'eſt-à-dire à la compléter par des conſtructions d'un ſtyle différent & peut-être même à dénaturer ce qui exiſtoit déjà, ſous le prétexte de faire diſparoître les aberrations d'un

goût barbare. La cathédrale nous fait connoître leur ſavoir-faire. Le clocher, ſeule partie conſervée intacte de cette antique égliſe, donne une idée de ce qu'étoit ce monument avant qu'il eût été converti en édifice d'ordre corinthien, c'eſt-à-dire avant qu'il eût été jeté dans ce moule commun à preſque toutes les égliſes d'Italie.

Cette prétendue reſtauration eut lieu ſous Benoît XIV. En faiſant la pompeuſe deſcription des freſques de Carrache qui ornent les murs de la cathédrale, le cicérone manque rarement de faire remarquer que dans une des principales, placée en avant du chœur, & par conſéquent inévitablement expoſée aux regards des fidèles, le pied d'un ange eſt contourné d'une façon choquante. Le peintre avoit quatre-vingts ans lorſqu'il exécuta cette freſque : il ne s'aperçut de cette faute groſſière qu'après que ſon œuvre eut été complètement achevée, après même que les échafaudages eurent été enlevés. Juſtement froiſſé dans ſa vanité d'artiſte, il ſollicita du Chapitre la faveur de réparer cette erreur, il offrit même de faire les frais du rétabliſſement de l'échafaudage. Je ne ſais pourquoi, toutes ſes prières vinrent échouer devant un refus inflexible ; quoi qu'il en ſoit, le chagrin qu'il éprouva fut tel que l'infortuné vieillard ne tarda pas à en mourir.

La baſilique de Saint-Pétrone étoit elle-même enrichie de freſques, dans le temps de ſa jeuneſſe. Un

indigne badigeon les recouvroit depuis des ſiècles. Il y a trois ans à peine, on en retrouva fortuitement les traces en enlevant quelques boiſeries paraſites. Depuis lors, on travaille activement à rendre à la lumière ces reliques d'un autre âge. Après ávoir rougi pendant bien des années des monuments du moyen-âge encore debout ſur leur territoire, les Italiens paroiſſent finir par comprendre qu'il peut y avoir du beau en dehors des ordres corinthiens ou doriques. Sortira-t-il de là une renaiſſance de l'art chrétien auſſi brillante que le fut chez eux la renaiſſance de l'art païen ? Peut-être ; — mais il faudra du temps, beaucoup de temps. Cependant, à l'époque où dominoit, dans l'architecture & les arts, le ſentiment chrétien, l'Italie n'étoit point demeurée en arrière des autres nations catholiques. Il eſt une opinion très accréditée ſur les Italiens, qui n'eſt au fond qu'une aberration : on a dit & répété que le ſtyle ogival ne peut être compris par les intelligences méridionales. C'eſt à cette diſpoſition des eſprits, aſſure-t-on, qu'il faut attribuer le petit nombre de monuments gothiques exiſtant en Italie. S'il s'en rencontre peu, cela ne prouve qu'une choſe, c'eſt que l'on a beaucoup détruit; l'obſervateur attentiſ peut s'en convaincre aiſément. Il n'exiſte preſque pas dè conſtruction remontant à l'époque appelée moyen-âge qui ne conſerve encore dans quelques-unes de ſes parties des traces du ſtyle roman ou du ſtyle ogival. Comme à Rome, la plupart des égliſes accuſent leur

antiquité par un clocher ou par un portail appartenant à l'un ou à l'autre de ces deux ſtyles. Ces débris vénérables ſemblent ſubſiſter pour proteſter contre les mutilations & les reſtaurations que la manie d'une époque poſtérieure fit ſubir à tous les monuments qu'elle ne détruiſit pas de fond en comble. Que de fois j'eus occaſion de faire cette remarque! Auſſi ce fut un vrai bonheur pour moi de retrouver la même penſée chaleureuſement exprimée dans les derniers numéros des Annales archéologiques de M. Didron.

Au nombre des monuments qui remontent au treizième ou quatorzième ſiècle, on doit compter l'ancien Hôtel-de-Ville, aujourd'hui Chambre de Commerce. Situé dans le cœur de la ville tout à côté des fameuſes tours penchées, monuments elles-mêmes du treizième ſiècle, cet hôtel vient d'être récemment reſtauré avec intelligence. Les guides n'en parlent point, & je n'ai entendu aucun voyageur en faire mention. Cependant il m'a paru n'être pas dépourvu de mérite, ſes proportions & ſon ornementation ſont d'un heureux effet.

Mais ce qui donne ſurtout à Bologne un cachet de ville gothique, c'eſt la préſence dans ſes rues de monuments écartés depuis longtemps des villes modernes. Sur la place de Saint-Dominique ſubſiſtent encore deux tombeaux : l'un, adoſſé à l'angle d'une des rues latérales, eſt celui d'un juriſconſulte célèbre du nom de Rolandino : il date du treizième ſiècle; — l'autre, ſitué au beau milieu de la place, eſt ſupporté

dans l'air par neuf colonnes : il renferme les restes de Fofcherari, préfident de la république en 1289. Il a donc traverfé cinq fiècles, & pourtant ne fut jamais violé. Les révolutions & les officiers municipaux prépofés à la garde de la voirie l'ont également refpecté, quoiqu'on puiffe l'accufer de gêner la circulation. — Quant aux émeutiers, ils profeffent un refpect profond pour ce monument du paffé. Comme, de nos jours, le mot république eft fynonyme de liberté, ils vénèrent la dépouille de ce républicain du beau temps de la féodalité, de même que l'on vénère les reliques d'un faint patron. Au moindre mouvement populaire, le tombeau & fes abords font jonchés de fleurs. Si je ne craignois d'infulter à la mémoire de cet illuftre préfident de république, je dirois de fon tombeau que c'eft la colonne de Juillet des Bolonois.

Il exifte dans cette ville un autre tombeau dont je ne fongerois pas à parler fi nous ne vivions de nouveau fous le règne des Bonaparte. Placé fous les voûtes d'une églife, ce tombeau eft entouré de la vénération peu démocratique des fidèles : on y conferve les offements d'un Bonaparte qui jouit du titre de bienheureux. Ce genre de gloire fembloit manquer à cette famille, il m'a paru curieux de fuppléer à l'oubli des courtifans & des flatteurs en en faifant mention moi-même. Je voudrois pouvoir faire l'hiftorique de ce bienheureux inconnu, les renfeignements m'ont fait défaut. On n'héfite pas à croire cependant que fes

dépouilles aient été apportées de l'île de Corfe ; dans quelle circonftance & à quelle époque ? — C'eft ce que j'ignore.

L'églife de Santa-Maria della Vita, dans laquelle repofent les reftes mortels de ce Bonaparte, possède un fuperbe portrait de Louis XIV, qui jouit encore aujourd'hui, à l'époque de chaque grande fête, du privilége d'être expofé à l'admiration des fidèles, au milieu des reliques & des richeffes du tréfor. Le mérite principal de ce portrait confifte dans fon précieux entourage de diamants. Un favant chanoine du nom de Malvafia ayant dédié un ouvrage au grand roi, celui-ci lui envoya en retour fon portrait magnifiquement enrichi. La chronique raconte que ce bijou ayant été volé entre les mains du courrier chargé de l'apporter à Bologne, Louis XIV fe hâta d'envoyer un fecond portrait infiniment plus riche que le premier, & c'eft celui qui, laiffé en héritage à Santa-Maria par le chanoine, continue chaque année d'exciter l'attention des fidèles bolonois.

Grâce au tombeau du bienheureux Bonaparte, Santa-Maria & fon portrait de Louis-le-Grand font venus diftraire bien intempeftivement ma plume du tableau que j'étois en train de tracer de Bologne antique. Je n'ai point encore dit fur ce chapitre tout ce que j'avois à dire, quoique je n'aie pas la prétention d'épuifer le fujet. Je ferois bien en peine, par exemple, de décrire la vieille & refpectable bafilique de Saint-

Etienne, agrégation curieuse de sept églises distinctes, superposées, juxtaposées à la suite des siècles, & toutes offrant un intérêt égal pour l'historien & pour l'archéologue. La plus ancienne de ces sept églises fut construite par les premiers chrétiens. On voit encore en dehors des murs la chaire extérieure, du haut de laquelle le prêtre faisoit entendre la parole de Dieu aux fidèles réunis sur la place publique. Ce sanctuaire servit de cathédrale depuis le quatrième siècle jusqu'au neuvième. La splendeur profane des églises modernes n'empêche pas que ce monument, ou plutôt ces monuments réunis ne soient une des curiosités les plus remarquables de la ville. Les guides n'en parlent pas. Qu'en diroient-ils? Ils ne pourroient, à son occasion, faire mention d'aucune sculpture grecque ou romaine, d'aucune fresque, d'aucun tableau des Carrache, Bigari, Franceschini, &c. Combien volontiers j'aurois donné les heures dépensées en face de tous ces chefs-d'œuvre, pour avoir pu étudier plus à loisir ces murs, ces voûtes, ces sculptures & ces inscriptions empreintes de l'histoire du christianisme à Bologne!

Tout auprès de ce sanctuaire respectable à tant de titres se trouve un palais dont la façade principale vient d'être restaurée à la moderne. La partie opposée, donnant sur une rue latérale, a conservé son aspect antique. Les colonnes supportant les voûtes de la galerie sont demeurées ce qu'elles étoient jadis : de simples supports en bois. La porte qui, sur cette face, donne

entrée dans les bâtiments, attire l'attention de l'obſervateur. Quoiqu'elle ſoit vieille & vermoulue, l'œil eſt de ſuite frappé par ſa forme & ſon ornementation peu communes. L'intérêt qu'elle excite à première vue s'augmente bientôt lorſque l'on vient à connoître ſon origine.

Tout homme lettré doit avoir entendu parler d'un poète italien du nom de Taſſoni. Son poème de la *Secchia rapita* a eu l'honneur d'être traduit pluſieurs fois en françois : Bolonois & Modenois y ſont peu ménagés. Il s'agit, en effet, d'une guerre aſſez burleſque engagée entre ces deux peuples voiſins pour le plus futile de tous les prétextes. Un beau jour meſſieurs les Modenois ſe mirent en campagne, ils s'avancèrent juſque ſous les murs de Bologne, &, pour conſtater leur valeur aux yeux de leurs compatriotes, ils rapportèrent en guiſe de trophée un ſceau abandonné ſur leur paſſage par quelque pauvre diable dont la panique s'étoit ſans doute emparé. Le retour des conquérants fut fêté comme l'auroit été le retour de véritables héros. Modène ſe montra fière de poſſéder un gage de la défaite de ſes voiſins : le ſceau fut donc porté en triomphe, puis hiſſé ſur la tour la plus haute de la ville. Les Bolonois, indignés d'une telle outrecuidance, ſe piquèrent au jeu. Telle fut l'origine de cette guerre que l'on ſeroit en droit d'appeler une guerre de ſots. Quoi qu'il en ſoit, une armée ne tarda pas à s'avancer ſur Modène, dont elle s'empara. Dédaignant de rentrer

en poſſeſſion du trophée ridicule des Modenois, le général bolonois ſe contenta d'emporter les portes de la ville. Bologne reconnoiſſante en fit hommage à ce vaillant capitaine. Or, ces portes ſont préciſément celles qui attirèrent nos regards. Le palais auquel elles ſervent d'entrée eſt reſté, m'aſſure-t-on, la propriété des deſcendants de l'illuſtre général.

Si Bologne a le don de captiver auſſi longtemps ma plume, tout en laiſſant de côté ſes muſées, ſes égliſes modernes, ſes bibliothèques, c'eſt que Bologne m'a paru trop dédaignée juſqu'à ce jour par les archéologues. J'ai viſité dans cette riche cité tout ce qui paſſe pour mériter l'attention des voyageurs; j'ai ſincèrement admiré plus d'un tableau de grands maîtres: comment ne pas admirer les œuvres de Raphaël, de Perugin, de Francia & de tant d'autres peintres juſtement célèbres? mais un mot de plus en leur honneur & gloire eût été peine perdue pour leur réputation & d'un maigre intérêt pour le lecteur, j'ai préféré m'attacher à repréſenter Bologne ſous ſon aſpect le plus ſaillant, c'eſt-à-dire ſous ſon aſpect antique.

L'occaſion m'a déjà été donnée de conſtater le retour qui ſe fait en Italie en faveur de l'art chrétien. On commence à s'y dépouiller de cette exagération ſi prononcée, grâce à laquelle on ne vouloit voir & admirer que les créations d'art aſſervies à certaines lois d'origine païenne ou ſenſualiſte. J'ai viſité avec plaiſir l'égliſe des Franciſcains qui, après avoir ſervi de douane

depuis l'invafion françoife jufqu'à nos jours, vient d'être rendue au culte & reftaurée d'après les règles d'architecture qui préfidèrent à fa conftruction. Tout fans doute n'eft pas à louer dans cette reftauration : ainfi les peintures murales, confiées à un artifte bavarois, nous ont paru d'un goût équivoque. Mais il vaut encore mieux voir des décorations d'un gothique tudefque dans une églife ogivale que d'y retrouver les éternelles oves, les monotones feuilles d'acanthe des Grecs & des Romains. Je ne fais même fi je ne dois pas préférer cette manière allemande au gothique excentrique dont on revêt en ce moment les murs de l'églife de la Minerve, à Rome. Le gigantefque retable en marbre blanc, heureufement fauvé de la dévaftation, eft un morceau des plus remarquables que j'aie vus en Italie. Ses formes hardies & gracieufes, la variété & la délicateffe des détails en font une œuvre digne de l'admiration des amateurs.

Les monuments n'ont point feuls confervé dans Bologne un fouvenir des temps antiques. Vous ne pouvez vous promener une heure dans les rues & les places publiques fans rencontrer de pauvres aveugles recouverts des pieds à la tête d'une houppelande écarlate. C'eft la conféquence d'un touchant ufage fidèlement confervé depuis des fiècles : chaque année douze aveugles font habillés par le Chapitre le jour du jeudi-faint. La couleur & la forme du vêtement n'ont jamais varié.

Du refte, le refpect des ufages antiques eft tellement en honneur à Bologne, que la plupart des fondations créées pendant les fiècles paffés fe font fidèlement confervées. Je ne veux en citer pour témoignage que le collége flamand maintenu jufqu'à nos jours avec fes curieux priviléges. Quatre Bruxellois, choifis par les orfèvres de la paroiffe de Sainte-Marie à Bruxelles, y font inftruits & entretenus fuivant les conditions impofées par le fondateur Jacobs, orfèvre de cette ville.

Jufqu'ici je n'ai guère parlé que des monuments de Bologne, je veux dire deux mots en l'honneur des femmes qui illuftrèrent cette cité, car c'eft comme un privilége de cette ville, ce femble, d'avoir produit & de produire encore non-feulement un grand nombre d'hommes célèbres dans les arts & les fciences, mais auffi un grand nombre de femmes diftinguées par leur talent & leur érudition. Qui n'a jamais entendu prononcer le nom d'Elifabeth Sirani, morte empoifonnée à vingt-fix ans, hélas! & dont la dépouille mortelle repofe dans l'églife de Saint-Dominique, à côté de celle du Guide, fon profeffeur?

Quelques années auparavant s'éteignoit triftement une autre femme, Properzia de Roffi, peintre, fculpteur, muficienne, graveur. La mort & la gloire fe précipitoient l'une & l'autre au-devant d'elle; la mort arriva la première : c'eft que l'amour s'étoit emparé du cœur de cette infortunée jeune fille, comme fi le culte

de tant d'arts réunis n'avoit pu ſuffire à ſes ardeurs. Amour doublement malheureux, puiſqu'il la tua au moment même où le Pape, arrivant à Bologne pour ſacrer Charles-Quint dans Saint-Pétrone, la faiſoit demander avec l'intention de l'emmener à Rome où ſembloit l'attendre un brillant avenir! *Sta in chieſa, e gli ſi fa il funerale*, lui fut-il répondu. Hélas! la gloire & les honneurs euſſent-ils guéri ce cœur malade?

Bien plus heureuſe fut ſainte Catherine de Bologne, qui ſembla ne vivre que d'amour, amour céleſte il eſt vrai. Elle fut auſſi peintre & muſicienne, elle fut mieux que cela, elle fut ſainte, & c'eſt à ce dernier titre ſurtout que Bologne eſt fière de la compter au nombre de ſes enfants. Cette femme illuſtre vivoit au quinzième ſiècle, ce qui ne m'a pas empêché de la voir de mes yeux du dix-neuvième ſiècle & de la voir en chair & en os. Sa dépouille mortelle, préſervée de toute corruption, reſte expoſée ſur un fauteuil dans la chambre du couvent où elle paſſa une partie de ſa vie. Une robe & un voile d'étoffe ſomptueuſe recouvrent ſon corps à l'exception de la figure, des mains & des pieds. Ces derniers ont cependant été mis ſous verre il y a quelques années, pour les défendre contre la piété indiſcrète des viſiteurs admis à la vénérer une fois par an à l'époque de ſa fête. On peut dire à ce ſujet de la piété bolonoiſe que c'eſt une piété vorace, car c'eſt à coups de dents que la ſainte a été dépouillée d'un de ſes doigts de pieds.

On conferve dans le mufée de la ville une peinture due au pinceau de fainte Catherine. Le plus grand mérite de ce tableau, repréfentant la Sainte-Vierge, eft, il faut bien en convenir, une extrême naïveté. Il eft difficile de dire quel fut fon talent en mufique, on fe contente de montrer à ce fujet fon violon fufpendu fur l'un des murs de la chambre qu'elle n'a point quittée depuis fa mort.

Voilà pour les arts & pour la religion; mais, dans les lettres, Bologne conferve avec un jufte orgueil le nom de Novilla d'Andréa, fille d'un célèbre canonifte du quatorzième fiècle. Elle étoit fi favante, qu'elle fuppléoit à fon père dans fa chaire; fi jolie, qu'elle étoit forcée de fe cacher derrière une courtine pour ne pas donner des diftractions aux étudiants qui recevoient fes leçons.

Afin d'en finir avec les illuftres Bolonoifes, citons une célébrité contemporaine, l'anatomifte Tombronie, qui fut de plus profeffeur de grec. J'ai vu dans le Campo-Santo le tombeau tout récent encore de cette femme remarquable. L'hiftoire ne dit pas qu'elle fut obligée de fe cacher derrière une courtine lorfqu'elle commentoit Homère devant fes élèves; nous nous abftiendrons donc nous-même de tout commentaire fur cette Hélène moderne.

Bologne s'étant donné volontairement au Saint-Siége, il ne pouvoit exifter aucune raifon pour cette ville de chercher à s'affranchir de cette domination

librement choisie & acceptée. Aussi pendant de longues années la prospérité de cette contrée put se développer au milieu du calme & de la tranquillité. De nos jours les choses ont un peu changé de face. Le frémissement de la liberté, comme l'on dit, s'est fait sentir dans toute l'Italie, & de ce frémissement sont nées des tempêtes : Bologne en a eu sa part. Les habitants de cette ville n'aiment guère les Autrichiens; il faut bien avouer que ceux-ci ne sont guère aimables. Sous le prétexte de protéger un pays, ils s'y établissent en conquérants, vivent à ses dépens, font de leurs bons plaisirs autant de lois; en un mot, traitent les habitants de Turcs à Maures, sans qu'il soit permis à quiconque de se plaindre. Ce sont au moins des amis indiscrets.

Un beau jour donc, c'étoit dans le mois d'août 1848, lassés des procédés autrichiens, les Bolonois prirent fantaisie de mettre à la porte ces hôtes incommodes. Ce fut l'affaire d'un coup de main. Cavalerie, artillerie, tactique militaire, rien ne put tenir devant la fougue & le courage de gens bien déterminés à rester maîtres chez eux. Messieurs les Autrichiens furent donc forcés de déguerpir.

Voilà le beau côté de l'histoire; ce qui me reste à dire est moins flatteur pour les citoyens de Bologne. Ils surent se débarrasser des Autrichiens, mais ils ne purent se défendre contre la canaille. Livrés à une horde de brigands échappés des prisons dans le pre-

mier moment d'émoi, les Bolonois virent s'inaugurer un ſyſtème de deſpotiſme, de déprédations & d'aſſaſſinats qui plongea les honnêtes gens dans la terreur & les frappa d'impuiſſance. Les meurtres & les brigandages étoient à l'ordre du jour. Au nom de la liberté & de la fraternité on ajuſtoit en plein midi ſur les places publiques un homme quelconque, & nul n'oſoit élever une plainte, dans la certitude où l'on étoit que la plus petite réclamation équivaudroit à une condamnation à mort. L'autorité n'exigeoit des aſſaſſins qu'une formalité très ſimple : il ſuffiſoit de déclarer à l'avance que pour une raiſon ou l'autre tel citoyen devoit, dans la journée, tomber ſous le fer ou le plomb. On ne peut ſe faire une idée des horreurs qui ſe commirent durant le règne très court de la liberté ; je ne veux en citer qu'un exemple. Un jour une bande de forcenés ſe préſente chez un pauvre diable qui avoit eu le malheur de remplir les fonctions de commiſſaire de police ſous le gouvernement régulier. Malade depuis longtemps, ce malheureux étoit en train de mourir de ſa bonne mort. La vue d'un homme à l'agonie ne peut apaiſer la rage de ce troupeau de bêtes féroces : ſous les yeux d'une épouſe & d'enfants éplorés, le moribond eſt impitoyablement poignardé. Il falloit bien que la juſtice des forçats ſuivît ſon cours... Sous un pareil état de choſes on comprendra ſans peine que la préſence des Autrichiens pût être regrettée ; c'eſt en cela que les excès de la démocratie ſont le plus

dangereux, ils pouſſent les peuples à ſoupirer après le joug.

Les Autrichiens rentrèrent donc ſans coup-férir en mai 1849, c'eſt-à-dire un peu moins de dix mois après être partis, & ils y ſont encore, traînant leurs ſabres ſur les dalles des arcades, parlant haut & toiſant avec mépris le pékin bolonois. Nulle part ils ne règnent plus deſpotiquement que dans les cafés. Auſſi les beaux eſprits, les profonds politiques du lieu, qui rêvent réforme & progrès, ont-ils déſerté ces établiſſements. Ils ont élu domicile chez le perruquier-coiffeur. L'officine du barbier s'eſt changée en ſalon de converſation où ſe débitent plus de diſcours que de perruques. Quoi qu'il en ſoit, les cafetiers ſe ruinent tandis que les perruquiers font fortune. C'eſt la réforme la plus claire qui ſoit réſultée de tout cela; mais j'aborde le domaine politique, c'eſt un terrain ſur lequel je ne me ſens pas à l'aiſe. Abandonnons Bologne aux Autrichiens, puiſqu'elle ne ſait pas s'en paſſer, & fuyons vers Parme, non ſans regretter de ne pouvoir ajouter quelques lignes ſur les étonnantes arcades qui durant trois quarts de lieue conduiſent le pélerin au ſanctuaire de Notre-Dame-de-Saint-Luc, la Notre-Dame-de-Fourvières de Bologne. Située ſur le ſommet d'une colline, elle ſemble, comme Notre-Dame-de-Fourvières à Lyon, couvrir la ville de ſon ombre protectrice. La hardieſſe & la magnificence d'un pareil

projet conduit à bonne fin proclament bien haut la piété des Bolonois pour la Mère de Dieu.

Je regrette également de ne pouvoir dire deux mots de critique à propos du fameux Campo-Santo. J'ai peu vu en Italie d'établiſſements chrétiens auſſi païens, & c'eſt beaucoup dire. Mais j'oublie que nous ſommes en route déjà pour Parme.

DOUZIEME LETTRE.

Renſeignements ſur le genre de politeſſe à exercer vis-à-vis de Meſſieurs les douaniers d'Italie en général & de Modène en particulier. — Sentiment qu'éprouve un François en mettant les pieds ſur le territoire de Parme. — Louiſe de France, régente du duché de Parme. — Accueil flatteur que trouve auprès d'elle tout viſiteur françois. — Le duc régnant Robert. — Son frère le caporal d'artillerie. — La jeune veuve devenue homme d'Etat & faiſant bénir ſon adminiſtration en même temps que le nom françois. — Mort généreuſe & chrétienne du duc de Parme. — Le Corrége rendu à l'immortalité par le burin du chevalier Toſchi. — Adieu à la fille de nos rois, & ſentiments que l'on emporte plus faciles à indiquer qu'à développer.

LA diſtance qui ſépare Bologne de Parme ſe parcourt facilement en dix heures, & cependant, pour ſe rendre du territoire pontifical ſur le territoire parmeſan, il faut traverſer dans toute leur largeur les états de Modène. Donc trois fois dans le même jour on a maille à partir, ſoit avec les gendarmes, ſoit avec les douaniers. — J'en parle plus pour conſtater la ſingularité du fait que pour m'en

plaindre, car les formalités à remplir font fimples & faciles comme un échange de politeffe. — Bonjour, feigneur étranger. — Bonjour, feigneur douanier. — Vous n'avez rien à déclarer? — Abfolument rien. — Veuillez ouvrir vos malles, il faut que je m'en affure. — Si vous tirez vos clefs au lieu de tirer votre bourfe, c'eft preuve que vous avez l'intelligence difficile; pour lui venir en aide, le douanier tend la main d'une manière engageante & la referme avec précipitation dès que la pièce de monnoie vient d'y tomber. Puis il ajoute, comme fi un remords le prenoit: — Mais c'eft bien la vérité, vous n'avez rien de contraire aux droits? Donnez-m'en votre parole d'honneur. — Il parle d'honneur, le malheureux! Hélas! nous fommes dans un pays où tout fe vend, & c'eft là le grand mal, le vice radical contre lequel viennent trop fouvent échouer les efforts les plus généreux & les plus intelligents.

J'éprouvois en débarquant à Parme un mouvement intérieur de fatisfaction & de fierté: j'étois dans un pays gouverné par une françoife, par la fille de nos rois... Sans que je puffe bien me définir le fentiment fous l'impreffion duquel je me trouvois, il me fembloit qu'en ma qualité de compatriote de cette illuftre princeffe, j'étois quelque chofe de plus que ces bons Parmefans qui s'agitoient autour de moi, & que mon titre feul de François dût leur impofer. Il eft de fait

Grâce à l'indiscrétion bienveillante d'une personne amie, nous sommes entré en possession d'une lettre écrite par la **DUCHESSE DE PARME** à son fils aîné le **DUC ROBERT**, prince régnant.

C'est une vraie bonne fortune pour nous de pouvoir en offrir au lecteur un *fac-simile* où tout a été conservé avec le plus grand respect et la plus minutieuse exactitude.

Parme 14 Septembre 1855

Mon cher enfant

Je ne puis revenir à Sala que ce soir malgré mon désir de t'embrasser encore ce matin; mais j'ai encore beaucoup de personnes à voir qui s'occupent de tes affaires mon cher Robert.

Parme 14 Septembre 1855

Mon cher enfant

Je ne puis revenir à Sala que ce soir malgré mon désir de t'embrasser comme ce matin ; mais j'ai encore beaucoup de personnes à voir qui s'occupent de tes affaires mon cher Robert.

que jamais ſentiment de fierté nationale ne fut mieux juſtifié.

Pluſieurs fois déjà les journaux de France ont ſignalé la ſageſſe de l'adminiſtration de la régente de Parme. Mais, pour la louer comme elle le mérite, il faudroit pouvoir entrer dans les détails ſoit des difficultés preſque inſurmontables qu'elle rencontre, ſoit de la fermeté & de l'habileté avec leſquelles ces obſtacles ſont combattus. L'eſprit de vénalité & la crainte du poignard entravent continuellement la marche régulière des différentes adminiſtrations, & ſurtout celle de la police. Ce ne ſont pas là, comme on le penſe, les moindres de tous les obſtacles oppoſés à la direction des affaires publiques & à la réforme des abus.

Il ſeroit ſuperflu de dire que le déſir de voir la princeſſe qui a ſi noblement entrepris cette rude tâche, & l'eſpoir de lui être préſenté, formoient bien plus le motif de mon voyage à Parme que la curioſité d'examiner quelques toiles de plus des grands maîtres.

Une audience me fut accordée avec une bonne grâce d'heureux augure pour l'accueil qui m'attendoit. — Mes droits n'étoient pas autres que ceux que pouvoit comporter ma qualité de François; cependant je fus traité avec ce ſans-façon cordial qui a tant de prix lorſqu'il s'exerce d'un ſupérieur à un inférieur, & ſurtout lorſque ce ſupérieur eſt une femme. De prime-abord je fus troublé, tellement la bonté de la ducheſſe me parut dépaſſer la meſure de ce que j'étois

en droit d'attendre. La converſation de Madame varia, ſuivant l'occaſion, du grave & du ſérieux au léger & au ſpirituel. De même que j'avois retrouvé dans l'extérieur de S. A. Royale une reſſemblance extraordinaire avec ſon auguſte frère, de même je retrouvois dans les idées & dans la manière de les exprimer des rapports frappants.

Malgré la vigueur de caractère déployée depuis le moment où la direction des affaires eſt tombée entre ſes mains, Madame conſerve toute la grâce & l'amabilité de ſon ſexe. Obligée tout-à-coup de ſortir de ſa vie d'intérieur pour devenir homme d'Etat, elle eſt reſtée la plus douce & la plus tendre mère de famille. Quel touchant ſpectacle que de voir cette jeune veuve entourée de ſes quatre petits enfants, recevant & leur prodiguant tour à tour les careſſes les plus affectueuſes! L'aîné des deux fils, le duc Robert, porte empreint ſur ſa figure un caractère de mélancolie qui ſemble accuſer une intelligence au-deſſus de ſon âge. En ſa qualité de prince régnant, il eſt habituellement revêtu des inſignes de général.

Le comte Bolbi a des allures toutes différentes. Sa figure empreinte d'une charmante expreſſion d'eſpiéglerie, ſes allures vives & décidées conviennent à merveille à l'uniforme d'artilleur qu'il ne quitte jamais. Il fait bon voir ce petit bambin de trois ans & demi avec ſa tunique ornée de galons de caporal & ſon pantalon garni de cuir ſuivant l'ordonnance. Le matin

même, le jeune ſous-officier venoit de recevoir ſa paie; interrogé ſur l'emploi de ſes minimes émoluments, il répondit avec aplomb qu'il en avoit fait hommage aux veuves des vieux ſous-officiers de ſon régiment. La ſeule choſe qui manque à ſon équipement ſont les éperons : hors du ſervice, ils le gêneroient dans ſes évolutions enfantines, & ſous les armes ils lui ſeroient d'une mince utilité, ſa monture ordinaire étant un canon.

Quand on a le bonheur de paſſer quelques heures au milieu de cette auguſte famille, on peut ſe faire illuſion au point de croire que l'on n'eſt pas ſorti de France; car on y retrouve le langage, l'eſprit & les manières de la mère-patrie, ſi ce n'eſt quelques degrés de diſtinction en plus. Les perſonnes elles-mêmes qui entourent la princeſſe possèdent toutes ces qualités extérieures qui ſemblent être le partage excluſif des François.

Rien n'arrête la régente dans ſon travail de réorganiſation. La prodigalité bien connue du feu duc, &, bien plus encore, les malverſations des aventuriers qui ſurent capter ſa confiance, avoient jeté les finances dans un déſordre profond. Les réformes ont porté premièrement ſur les dépenſes de la cour, & le peuple reconnoiſſant a pu voir le petite-fille d'un Louis XIV faire vendre les chevaux de ſes écuries & les voitures de ſervice, comme eût pu faire un ſimple particulier obligé, par quelque revers de fortune ſubit, de ré-

dimer ſes dépenſes ; puis, au riſque de mécontenter bien des perſonnes intéreſſées, la princeſſe a porté ſes vues de réforme économiques ſur l'armée dont le chiffre, relativement trop important, permettoit de claſſer les dépenſes qu'elle occaſionnoit au nombre des dépenſes de luxe. Certains journaux ont trouvé ſpirituel d'exercer leur verve ſatirique à propos de cette armée du duché de Parme ; les plaiſanteries ont pu paroître de bon aloi auprès des perſonnes qui n'avoient pas été à même de voir de près ces troupes.

L'armée parmeſane n'a point été appelée à jouer un rôle guerroyant ; mais, à en juger par ſa tenue, par ſa diſcipline & par ſa préciſion dans les manœuvres, elle eſt loin de mériter le ridicule. Son ſeul tort étoit la diſproportion de ſon importance numérique avec les beſoins du pays qu'elle eſt appelée à protéger. Je lui ferois volontiers un autre reproche, c'eſt celui d'être trop calquée, pour l'uniforme & la tactique, ſur l'armée pruſſienne. En fait d'importation germanique, c'eſt déjà bien aſſez pour ce pays de la garniſon autrichienne qu'il eſt forcé de ſubir.

Je me ſuis fait conduire ſur les lieux mêmes où fut aſſaſſiné, l'an dernier, le jeune duc ; j'ai ſuivi les tours & les détours grâce auxquels le meurtrier eſt parvenu à ſe ſouſtraire aux pourſuites. Il faut avouer que le coup étoit combiné avec une rare habileté. On a dit & répété que le prince étoit tombé victime d'une vengeance privée ; il eſt tombé parce qu'il avoit été voué

au poignard par le tribunal occulte des chefs de la démocratie italienne. Il avoit été décidé que ce jour-là feroit le dernier de fa vie. Les enquêtes de la police ont pu conftater que fept conjurés furent armés & poftés le même jour pour accomplir le forfait à défaut l'un de l'autre. L'effufion du fang royal n'a été le fignal d'aucun trouble, d'aucun bouleverfement, il eft vrai; mais c'eft à la fermeté inattendue de la part d'une femme & à la préfence d'efprit de la ducheffe qu'on le doit. Vingt minutes à peine furent accordées au premier moment de furprife & d'incertitude : vingt minutes bien regrettables, quand on fonge qu'elles fuffirent à l'anglois Ward, cet indigne confeiller du prince, pour prendre la fuite, emportant avec lui les papiers les plus compromettants pour fon adminiftration.

Les difpofitions prifes avec tant de promptitude & de fageffe eurent pour réfultat de maintenir l'ordre dans la ville; mais elles n'empêchèrent pas l'affaffin de prendre impunément la fuite.

Pofté tout près d'un labyrinthe d'allées à double iffue au moment où il frappa fa victime, il put facilement échapper aux regards avant que toute pourfuite eût commencé. Il fortit rapidement de la ville, alla s'attabler dans un cabaret fitué à quelque diftance de Parme, eut foin d'engager une difpute, afin de pouvoir plus facilement au befoin conftater fon alibi, & fe hâta de rentrer dans la ville. Au moment où il

paſſoit devant le poſte chargé de la garde de la porte, l'officier commandant le reconnut & lui adreſſa ces paroles : « Vous êtes bien heureux de vous être trouvé hors des murs, le duc vient d'être aſſaſſiné, &, ſi vous euſſiez été préſent dans la ville, vous pouviez être ſûr que la police ſe fût emparée de vous comme auteur préſumé du crime. »

C'eſt grâce à toutes ces coïncidences que plus tard il put quitter tranquillement le territoire & ſe réfugier en Amérique.

On a beaucoup déclamé juſqu'ici ſur la conduite folle & diſſipatrice du duc de Parme. — Hélas ! une mort comme la ſienne efface bien des fautes, & cependant nulle part je n'ai vu qu'on ait rendu hommage au courage avec lequel ce prince accepta le ſacrifice ſi prématuré de ſa vie. Pendant les heures qui s'écoulèrent entre le moment où il reçut le coup mortel & celui où il rendit le dernier ſoupir, le duc ſe montra ſublime de réſignation chrétienne. Le repentir de ſes fautes ſe manifeſta avec une généroſité & un courage qui purent donner la meſure des qualités enfouies au fond de ſon cœur. Brûlé par une ſoif dévorante, il refuſa toute boiſſon, diſant qu'il avoit trop offenſé Dieu pour ne pas ſe réjouir d'avoir quelque choſe à ajouter à ſes ſouffrances. Si la mort du juſte eſt un beau ſpectacle, celle du pécheur repentant eſt belle auſſi.

Loin de fervir les intérêts des révolutionnaires, ce forfait a été caufe que les populations fe font rattachées d'une manière plus énergique à l'augufte famille de leurs fouverains. Les améliorations fucceffives apportées avec tant de tact par la ducheffe font comprifes & appréciées par le peuple : auffi fon nom eft-il partout béni, vénéré. La régence fera une belle page à ajouter à l'hiftoire de la famille des Bourbons, & par conféquent à celle de la France. La nation au bonheur de laquelle s'eft dévouée cette augufte princeffe n'a pas oublié, plus qu'elle ne l'a oublié elle-même, qu'elle eft françoife.

Comme nous n'avons pas la prétention d'anticiper fur l'hiftoire, nous reviendrons à nos obfervations de fimple voyageur.

J'avois l'intention en commençant cette lettre de dire quelques mots des chefs-d'œuvre renfermés dans les mufées de Parme, de fa cathédrale, curieux édifice du douzième fiècle; de fon baptiftère, monument élégant de la fin du douzième fiècle. J'avois furtout le défir de parler du Corrége & de fes nombreufes productions; mais en vérité je crois qu'après avoir entretenu fi longtemps le lecteur d'un tout autre fujet, il me feroit impoffible d'ajouter rien d'intéreffant. Cependant j'ai cité le nom du Corrége, c'eft un devoir de rappeler à côté de ce nom celui de Tofchi, artifte éminent auquel les plus belles compofitions du Corrége

devront de se populariser & de passer à la postérité. Les fresques du dôme de la cathédrale de Parme jouissent d'une immense réputation ; plus d'un amateur, sans doute, n'a pousuivi son voyage jusqu'à Parme qu'afin d'admirer le chef-d'œuvre du Corrége, au pinceau duquel ces fresques sont dues. Mais plus d'un, sans doute, se sera vu désappointé, car ces peintures sont tellement dénaturées par le temps & la négligence des générations précédentes, qu'il est très difficile d'en saisir & d'en comprendre les beautés. Pressé du désir de conserver aux arts ces modèles de grâce & de souplesse, le chevalier Toschi dévoua sa vie entière à rendre par le burin ces merveilles à jamais perdues sans lui. On sait avec quel bonheur cette entreprise fut exécutée & menée à bonne fin. Le chevalier Toschi étoit vraiment l'homme capable de ressusciter le Corrége. J'ai visité son atelier avec le plus vif intérêt, car la mort de cet illustre graveur n'a point arrêté ses travaux. Le Gouvernement s'est chargé lui-même du soin d'entretenir ses élèves, & de veiller à ce que ce talent du professeur se perpétuât. Grâce à la générosité de M. Fulchiron, il nous est facile, à nous Lyonnois, de pouvoir admirer les chefs-d'œuvre dus au burin de Toschi, & par conséquent d'étudier les admirables compositions du Corrége. La collection complète des peintures du dôme de Parme, offerte à la ville de Lyon par M. Fulchiron, est déposée à la bibliothèque du Palais des Arts, où tous les amateurs peuvent aller fouiller. Il seroit donc superflu

de me livrer à une digreſſion ſur le genre de talent du Corrége.

Et maintenant que j'ai achevé ce que j'avois à dire ſur Parme, il ne me reſte plus qu'à ajouter ceci : François qui parcourez l'Italie, faites que Parme ſe trouve ſur votre paſſage, vous y ſerez gracieuſement accueillis par la plus noble princeſſe du monde, par celle qui fut appelée Louiſe de France. J'ai dit la plus noble princeſſe du monde : Madame n'eſt-elle pas la ſœur du deſcendant de la race aînée des Bourbons? Ce titre n'eſt pas le ſeul qu'on puiſſe revendiquer en ſa faveur, car le malheur ennoblit plus encore que le ſuccès, & qui donc fut jamais plus éprouvé? Rendue orpheline dès ſon bas âge par le poignard, chaſſée du toit de ſes pères & de ſa patrie par les révolutions, le poignard vient encore de la rendre veuve, la laiſſant aux priſes avec les paſſions anarchiques & les épreuves d'un gouvernement en partie déſorganiſé. Quand vous aurez vu cette auguſte princeſſe & que vous aurez entendu les bénédictions dont le peuple qui eſt devenu le ſien accompagne ſon nom, vous ſerez plus fiers que vous ne l'étiez d'être François ; peut-être, en prenant congé de cette noble victime des révolutions, emporterez-vous un ſentiment de regret. Mais.... le courrier qui doit me ramener en France m'attend, j'en ai dit aſſez ſur Parme.

TREIZIEME LETTRE.

Rapports polis mais gênants que tout voyageur en Lombardie eſt expoſé à avoir avec la police autrichienne. — Loiſirs créés par le commiſſaire autrichien employés à l'étude de mœurs des populations agricoles. — Paſſage de Plaiſance à Gênes. — Pittoreſque de la ligne parcourue par la voie ferrée. — Soleil de Gênes. — Ses environs. — La villa Pallavicini. — Surpriſes rafraîchiſſantes réſervées aux viſiteurs. — *Je atans mon aſtre.* — Infortuné Charles-Albert. — Quelques explications puiſées à bonne ſource ſur l'eſprit qui anime les ſujets de ſon ſucceſſeur.

E courrier qui doit me ramener en France m'attend, diſois-je en terminant ma dernière lettre; hélas! je vais vous expliquer comment, grâce à la frayeur qu'inſpirent les révolutionnaires à l'Autriche, ce courrier, loin de me ramener en France, m'abandonna piteuſement au milieu de la nuit dans un chétif village ſur la frontière de la Lombardie.

Parti à neuf heures du ſoir de Parme, nous roulâmes aſſez tranquillement ſur la route de Milan juſ-

qu'à une heure du matin. Nous dormions auſſi bien que l'on peut dormir dans une mauvaiſe voiture, lorſque la portière s'ouvrit bruſquement & que le mot *paſſaporte, ſignori*, retentit à nos oreilles. C'eſt là un petit déſagrément auquel on eſt ſoumis trop ſouvent en Italie pour ne pas y être bientôt accoutumé. Mais, après le quart-d'heure obligé, voici que mon paſſeport arrive avec l'ordre de deſcendre de voiture, ſous prétexte que je n'étois point en règle. J'étois moins accoutumé à ce genre de déſagrément. J'eſſayai de parlementer; après quelques paroles échangées, il ne me fut pas difficile de reconnoître que tout beau diſcours ſeroit peine perdue. D'ailleurs, M. le commiſſaire de police qui m'envoyoit ſignification de ſon *veto* n'étoit point viſible, il falloit attendre le jour pour être admis en ſa préſence. Donc mes bagages furent deſcendus, jetés au milieu de la route, & le courrier, allégé, continua ſa route comme ſi rien n'étoit.

Dès-lors le rôle d'homme inexorable ceſſa pour l'agent de police inſtrument d'une volonté ſupérieure, il nous offrit ſes ſervices & tranſporta lui-même nos effets dans une maiſon voiſine. Cette maiſon étoit une miſérable *oſteria* de village; nous fûmes introduits dans une ſalle baſſe, étroite, enfumée, où l'on nous offrit place devant un vaſte foyer qu'entouroit une aſſez groſſière compagnie.

Que faire? récriminer étoit choſe inutile & ridicule. — Les pieds au feu, le cigare à la bouche, je me mis

à réfléchir flegmatiquement. Sans de grands efforts d'imagination, j'en vins à établir en moi-même ce raiſonnement : — Je n'ai point la tournure d'un Mazzinien ; je puis me ſervir de belles paroles ; je puis même eſſayer du grand argument, celui qui ſe comprend dans toutes les langues ; la vexation dont je ſuis victime peut bien n'être au fond qu'une ſpéculation, car mon paſſeport eſt en règle : — cela étant, je dois attendre qu'il plaiſe au *ſignor* de la police de vouloir m'entendre. — C'eſt beaucoup, en pareille circonſtance, de ſavoir s'arrêter à un parti. — Libre de tout travail d'eſprit, je m'occupois dès-lors de ce qui ſe paſſoit autour de moi. A meſure que le jour commençoit à paroître, nous vîmes ſortir par bouffées des chambres voiſines les habitants de la maiſon, gendres, brus, filles, moutards de tout âge. La vieille grand'-mère arrive à ſon tour & vient remplacer le *grand* qui juſque-là avoit fait les honneurs du foyer. Auſſitôt levé, chacun ſe rend à ſon ouvrage avec une régularité exemplaire. — La poêle à frire, confiée à la plus jeune des filles, reçoit une ample proviſion de morue qui, plongée dans l'huile bouillante, fournit l'aliment maigre du déjeûner de toute la famille ; — nous venions de paſſer du jeudi au vendredi. — Pendant ce temps, les habitants du village ſitué ſur la hauteur deſcendent, ſe rendant aux champs ; en paſſant, chacun entre & prend ſa part du café qui bout inceſſamment dans une immenſe marmite.

Avec le jour se multiplient les allées & les venues. L'aubergiste, qui réunit à son industrie spéciale celle du commerce d'épicerie, n'abonde pas à servir ses pratiques. Nous remarquâmes avec satisfaction que si les chalands se présentoient en foule, les pauvres affluoient aussi, & que, pauvres & chalands, tous se retiroient satisfaits. — Etudier ces détails de vie intérieure fut, pendant sept heures, notre unique occupation. Quelque monotone que fût cette distraction, c'en étoit une, & pour le lecteur il en ressort le plaisir d'apprendre que partout encore se retrouvent des familles charitables & religieuses. Quant à la conversation, elle étoit animée & bruyante ; mais il m'étoit difficile d'y prendre part, à cause de ma complète inintelligence du patois lombard.

Vers dix heures, il plut enfin au potentat du lieu de nous faire prévenir par un agent de police qu'il daigneroit nous recevoir. Grand, sec & maigre, il étoit porteur de barbe & cheveux si bien frisés que je compris à première vue la raison de mon attente prolongée. Du reste, il n'abusa pas dans les formes de ses pouvoirs despotiques ; il m'écouta poliment, me comprit médiocrement & resta inflexible. Espérant me bien poser à ses yeux, je lui exhibai une lettre d'invitation à dîner que la duchesse de Parme avoit bien voulu me faire adresser la veille. Il la lut avec attention, sembla même la méditer, & me répondit que l'honneur que j'avois reçu ne pouvoit rien changer à mon sort ; la

loi qui interdit l'entrée à tout voyageur dont le paſſeport ne ſeroit pas revêtu de certaines formalités ſpéciales étant une loi générale, formelle. Oui, mais cette loi a pour but de mettre le pays en garde contre l'entrée des gens dangereux; nourri par les princes, je ne puis en être l'ennemi. — L'argument étoit bon, il demeura ſans valeur aux yeux de mon incorruptible tyran.

Il fallut donc ſonger à prendre un parti déſeſpéré. Je demande une voiture pour me reconduire à Plaiſance, où ſeulement il me ſera permis d'aviſer à un moyen de ſalut. On m'amène une déplorable patache, attelée d'un déplorable quadrupède, conduit par un non moins déplorable cocher. — Il n'y avoit pas de choix. — Cependant, comment ſe mettre en route l'eſtomac vide, après une nuit d'inſomnie? — Le ſéjour que j'avois fait dans cette pauvre *oſteria* m'avoit mis au courant des reſſources de l'endroit. — Or, en fait de reſſources, il ſe trouvoit de la morue. — On m'offrit le choix entre cet aliment & certain apprêt gaſtronomique auquel l'attrait de l'inconnu me fit donner la préférence. Je pourrois en donner ici la recette, mais je la réſerve pour le jour où il ſera fait une annexe à la phyſiologie du goût.

Mon compagnon de voyage, moins entreprenant, recula devant les chances de cette innovation culinaire. N'ayant pu faire comprendre par mots ou par geſtes ſes intentions, il fut réduit à ſe préparer lui-même les claſ-

ſiques œufs à la coque. Enfin, tant bien que mal reconfortés, nous montons dans notre équipage avec bagages dans le dos, bagages ſur les jambes & faiſons notre ſeconde entrée dans les murs de Plaiſance, à la grande joie des paſſants, à la non moins grande ſatisfaction des douaniers & gens de police qui ne voient dans nos infortunes qu'une occaſion de plus de faire délier les cordons d'une bourſe étrangère.

Telle eſt la partie de mon voyage que, par une étrange dériſion du ſort, je me vois contraint d'intituler voyage de Plaiſance. Là ne devoient pas finir nos misères. Pour ſortir de Plaiſance, il nous falloit paſſer par l'Etat de Gênes, & jamais jeu de mots ne ſe trouva mieux juſtifié. Suivant les conſeils & avis, nous montons à deux heures dans un coupé de diligence. D'après les indications fournies au bureau, nous devions arriver le ſoir même à Alexandrie, où nous paſſerions confortablement la nuit pour prendre le lendemain matin le chemin de fer de Gênes. — Nous étions trois dans le coupé, c'eſt le nombre officiel; mais les dimenſions de ces maudites voitures italiennes ſont tellement exiguës, que trois perſonnes de groſſeur moyenne ne peuvent trouver place qu'à force de preſſion. — Notre troiſième compagnon étoit le conducteur. A chaque relais, le bourreau deſcendoit pour remonter immédiatement & renouveler ainſi le ſupplice du taſſement. Lorſque neuf heures du ſoir furent ſonnées, nous nous crûmes, d'après la foi des traités, au mo-

ment de notre délivrance. Quel ne fut donc pas notre désappointement en apprenant que nous étions victimes d'une mystification ! Au lieu d'arriver le soir à Alexandrie, nous étions condamnés à passer la nuit entière dans cet atroce pressoir. — Bien des jours déjà se sont écoulés depuis ces mortelles heures, bien d'autres tribulations ont été traversées, je ne puis songer cependant à cette nuit de torture sans éprouver encore comme un resserrement intérieur. Afin de comprendre tout le charme de cette position forcée, le lecteur ne doit pas oublier que, pour nous préparer à ces fatigues imprévues, la police autrichienne nous avoit brutalement jetés la nuit précédente au milieu d'une grande route.

Combien le cœur est à l'aise, que de beaux rêves fait éclore l'imagination, alors que l'on s'embarque pour un voyage dit d'agrément! Mais la froide réalité vous poursuit sans pitié avec son bagage de contrariétés & de déboires, elle court aussi rapidement que la vapeur & les chemins de fer; partout elle prend place à vos côtés & vous contraint bien des fois à songer aux douceurs du foyer, à soupirer après le confortable d'un intérieur que vous avez fui. On y gagne tout au moins d'apprécier davantage au retour le bien-être de son chez soi.

Toutefois, en attendant qu'il me fût donné de jouir de ce bien-être, je devois éprouver quelques dédommagements à mes peines. La route que suit le chemin

de fer d'Alexandrie à Gênes eſt, ſans contredit, une des plus pittoreſques. N'étoit le défaut de confortable des coches contre leſquels vous venez de peſter les jours précédents, on ſeroit tenté de ſe plaindre de la rapidité avec laquelle vous entraîne la locomotive au milieu de ces gorges ſinueuſes & de ces vallées riantes du territoire de Gênes. Petit à petit les vallées diſparoiſſent, les gorges ſe reſſerrent, c'eſt à peine s'il y a place entre ces roches eſcarpées pour la voie ferrée & le torrent qui roule à ſes pieds; votre œil cherche vainement l'eſpace, ce ne ſont que tours & détours qui vous dérobent l'iſſue de l'étroit défilé à travers lequel vous ſerpentez depuis pluſieurs heures. Mais tout d'un coup le flanc des montagnes s'élargit, l'horizon s'agrandit, les villas ſe multiplient comme par enchantement, le ſoleil couchant dore leurs peintures aux teintes chaudes & variées : vous approchez de Gênes. L'air tiède & bienfaiſant que vous reſpirez, la ſérénité du ciel qui vous recouvre vous le ſont preſſentir avant que vos yeux aient aperçu les tours & les remparts qui ceignent la ville.

Décidément Gênes a pour moi des charmes, qui deviendroient indiſcrets ſi je laiſſois ma plume obéir à leur impulſion. Que le ſoleil eſt une belle choſe! ſous ſes feux tout s'anime, tout s'embellit; les haillons eux-mêmes, les maſures, le roc nu, la pouſſière de la route, tout ſe poétiſe. Voyez ce port où s'agite une foule déguenillée, & cette forêt de mâts qui ſe ba-

lancent mollement, & ces flots à l'horizon qui reflètent des lueurs pourprées, prélude du crépuſcule : y a-t-il au monde rien de plus beau à contempler ? Gênes ſans ſoleil ſeroit preſque auſſi triſte & auſſi laide que Douvres ou Folkeſtone.

J'avois remarqué dans les environs de Bologne & de Parme une prédilection particulière pour la couleur rouge de brique ; les maiſons de campagne, les murs, les monuments eux-mêmes ſont revêtus de cette teinte bizarre que j'avois peine à comprendre ſous le climat un peu brumeux de ces pays. Le ſoleil de Gênes me réconcilia bien vite avec ce goût, qui me parut dès-lors motivé. Ceux qui ont viſité l'Italie durant la belle ſaiſon me comprendront. Ces tons durs & criards ſous un ciel terne ſont d'un merveilleux effet lorſque des rayons ardents viennent les animer & adoucir leur crudité.

A deux lieues de Gênes, ſur les rives du golfe, ſe dreſſe une ſérie de coteaux échelonnés. Les citronniers, les chênes-verts, les orangers en recouvrent le ſol. Du ſein de cette verdure perpétuelle s'élèvent de giganteſques pins paraſols dont la teinte ſombre ſe détache vigoureuſement ſur l'azur vaporeux du ciel. Aperçu de la mer ou de la route qui la côtoie, ce payſage eſt d'un aſpect raviſſant; mais l'œil, en errant de loin ſur ces pentes gracieuſes, ne peut ſaiſir toutes les merveilles accumulées par la nature aidée par les efforts heureux

de l'art. C'eſt dans ces parages que ſe trouve la célèbre villa Palavicini.

Au retour du voyage en Italie, alors que l'on eſt fatigué d'admirer tant de chefs-d'œuvre du génie de l'homme, monuments, tableaux & ſtatues, il fait bon repoſer ſa vue & ſon imagination par la contemplation des beautés de la nature. Or, en parcourant les ſentiers abruptes de cette villa, en voguant ſur ſes lacs, en errant ſous ſes grottes, il vous ſemble rencontrer partout le travail de la nature, & c'eſt bien le plus bel éloge que l'on puiſſe faire du goût qui a préſidé à la diſtribution générale de ce paradis terreſtre.

Lorſque j'étois à Rome, mon cicérone, bonhomme du reſte, n'eut ni paix ni repos qu'il ne m'eût conduit à la villa Torlonia. D'après lui, rien de comparable n'avoit été exécuté par la main des hommes. En effet, le puiſſant banquier, créateur de cette villa qui porte ſon nom, a voulu rivaliſer avec la main productrice de Dieu, & même avec le travail dévaſtateur du temps; l'un crée, l'autre détruit. Torlonia a voulu créer auſſi des lacs, des rochers & des montagnes; bien plus, au milieu de la cité des ruines, il a entrepris de conſtruire des ruines. Mais ſes montagnes ſont meſquines & ſans perſpectives, ſes rochers laiſſent voir le ciment qui les unit, ſes ſtalactites ne ſont que des étoupes recouvertes de pouſſière de verroterie, & ſes ruines, ridicules imitations, fatiguent le regard du viſiteur dont l'imagination eſt encore pleine des impreſſions re-

cueillies au milieu du Colyſée & de cent autres débris de Rome antique.

La penſée qui a préſidé à l'embelliſſement de la villa Palavicini, de Gênes, s'eſt montrée plus ſobre & plus intelligente. Là, du moins, on s'eſt contenté de profiter habilement de l'admirable diſpoſition des collines & des gorges, & ſurtout de la ſplendide perſpective de la mer & de ſes rives aux contours ſi gracieux. Vous errez dans des ſentiers tracés au milieu des bois; tout d'un coup, par une échappée admirablement ménagée, votre œil, gliſſant ſur les flots ſcintillants de la Méditerranée, plonge dans les profondeurs d'un horizon ſans fin. — Vous faites quelques pas encore & c'eſt Gênes, avec ſes tours, avec ſes clochers & ſes édifices, qui ſe découvre inopinément à vos regards.

L'artiſte cependant a dû ſacrifier au goût italien. Là, comme dans le jardin du Quirinal, le viſiteur confiant eſt expoſé à devenir victime de ſurpriſes aſſez innocentes, il eſt vrai, dans un pays où les ardeurs du ſoleil vous portent à rechercher la fraîcheur. — Vous entrez dans un charmant boſquet, vous admirez ſans méfiance, quand tout-à-coup, au moyen d'un reſſort mis en jeu, vous devenez le point de mire de dix, de vingt jets d'eau qui vous inondent en un moment. Ces façons de plaiſanterie ſe multiplient juſqu'à l'abus. Il y a de quoi finir par refroidir tout de bon votre ad miration.

Gênes la ſuperbe, Gênes, l'antique rivale de Veniſe, n'eſt plus aujourd'hui qu'une ville de ſeconde claſſe, appartenant à un état de troiſième ordre. Le plus ſplendide de ſes palais, aujourd'hui palais royal, eſt triſte comme peut être triſte un palais déſert. Ses ſalons, fraîchement réparés, ne parlent plus de la gloire des ſiècles paſſés, & les décorations modernes qui viennent d'y être introduites ne réveillent déjà plus elles-mêmes que les ſouvenirs d'infortunes récentes. En les parcourant, je remarquai ſur tous mes pas cette deviſe chérie du malheureux Charles-Albert: *Je atans mon aſtre*. Pauvre roi! il fut un moment où il crut que ſon aſtre avoit paru. Il ſe trompoit d'étoile; au lieu de gloire & de triomphes, il ne vit apparoître que revers & mécomptes.

Cette deviſe ſemble incruſtée tout fraîchement ſur les murs & dans les parquets du palais royal, & cependant celui qui l'adopta eſt mort depuis pluſieurs années dans l'exil & les tortures d'un impuiſſant dépit. Le jour même où je viſitois ces lieux empreints de ſon ſouvenir, ſon auguſte veuve venoit de s'éteindre à ſon tour, & bientôt on devoit enregiſtrer les décès prématurés de deux autres membres de ſa royale famille. Choſe bien plus étrange! l'armée qu'il avoit conduite ſi ſouvent ſur les champs de bataille, contre les régiments autrichiens, ſe diſpoſoit à s'unir à ſes vainqueurs de la veille pour combattre dans leurs rangs un ennemi commun...

Mais ſi les palais de Gênes ont changé de deſtinée, le peuple génois lui-même n'a-t-il pas perdu ſon caractère antique ? On faiſoit déjà grand bruit, lors de mon ſéjour dans cette ville, de la loi ſur les couvents. M'en rapportant aux journaux, je croyois cette loi ſympathique à la population de Gênes, ce qui ne faiſoit point accroître préciſément mon eſtime pour le Génois moderne. Quelques converſations inſtructives avec des gens ſérieux du pays modifièrent ſingulièrement mon opinion ſur ce ſujet.

Je ne crois pas inopportun d'en rapporter ici des fragments, qui ſerviront à fixer le jugement du lecteur ſur l'état préſent des eſprits en Piémont. D'après ces renſeignements il faudroit conclure que ce pays eſt moins malade dans le fond qu'on ne ſeroit porté à le croire en étudiant ſeulement les événements extérieurs. — Il eſt néceſſaire d'abord d'établir une choſe, c'eſt que les eſprits brouillons & remuants, recrutés dans toutes les parties du royaume, ſont moins nombreux que bruyants ; mais ils ſont ainſi d'autant plus dangereux qu'ils font plus de bruit, parce que, avec des paroles & de l'agitation, on obtient tout des gens paiſibles, c'eſt-à-dire des gens honnêtes.

Les Etats du roi Victor-Emmanuel ſe diviſent en trois parties principales : le Piémont proprement dit, le pays de Gênes & la Savoie. Le ſiége du gouvernement, fixé au centre du Piémont, exerce ſur cette partie du royaume une preſſion plus immédiate ; en retour, il en

reçoit lui-même une impulſion plus directe. Depuis des ſiècles le Piémont eſt inféodé à la maiſon de Savoie, qui, pendant ſi longtemps, lui fit jouir du bénéfice d'un gouvernement ſimple & patriarcal. Habitués à obéir ſans arrière-penſée à cette autorité débonnaire, les Piémontois proprement dits obéiſſent encore avec la même naïveté. Sans ſe rendre compte du changement introduit dans la forme de la machine gouvernementale, ſans ſe rendre compte davantage que certaines innovations dangereuſes ſont moins la volonté du roi qui règne & ne gouverne pas, que la réaliſation des utopies de meneurs inconnus la veille, ils répondent à chaque décret nouvellement propoſé : Le roi le veut! laiſſons faire !

Les choſes ne ſe paſſent pas tout-à-fait de même dans les Etats de Gênes. Habitué jadis à ſe gouverner lui-même, le peuple génois ſuit avec anxiété la marche du gouvernement auquel il fut ſoumis il y a moins de cinquante ans. Le mécontentement que lui inſpire toute politique anticatholique ſe trahit par une oppoſition aſſez molle, il eſt vrai, mais ſuffiſante pour laiſſer voir que cette politique ne lui eſt pas ſympathique. Cependant on paroît tenir peu de compte de cet élément religieux qui ſubſiſte dans les maſſes, on ne veut voir, dans l'oppoſition au projet de loi de réforme religieuſe, qu'une occaſion ſaiſie de manifeſter le peu d'affection du pays pour le pouvoir impoſé lors des traités de 1815.

Dernièrement, le roi lui-même répondoit à un haut perſonnage du clergé de Gênes, qui ſe permettoit vis-à-vis de Sa Majeſté quelques réflexions à propos de la loi de confiſcation dont les Chambres ſont ſaiſies : « Les plaintes des Génois n'ont aucune portée ; ils ſont enchantés qu'on leur fourniſſe un prétexte de faire du bruit. Voyez mes braves Piémontois, ils ſont auſſi catholiques que vous autres, & cependant la loi qui eſt en travail n'a ſoulevé aucune marque de répugnance parmi eux. »

Si du moins cette oppoſition dédaignée, mal accueillie, étoit diſciplinée & ſecondée par l'entente des honnêtes gens ! Mais il exiſte à Gênes ce que l'on a vu partout : les honnêtes gens ſont mous, trop ſouvent lâches. Ils laiſſent faire les remuants, & comptent ſur la Providence. Une cauſe de foibleſſe particulière aux catholiques de ces contrées, c'eſt que le plus grand nombre refuſe de prendre part à la vie politique par délicateſſe de conſcience ; ils craindroient de ſe commettre avec les hommes influents du jour, tellement les ſentiments irréligieux de ces hommes leur ſont antipathiques.

Cette foibleſſe pourtant ne les rend pas indulgents pour les autres. Les timides ſe plaignent toujours que l'on ne déploie pas aſſez d'énergie. C'eſt ainſi qu'on a pu les entendre réclamer très haut contre la pré-

tendue foibleſſe du Souverain Pontife, parce que, ſur le refus du roi de Piémont de payer au Saint-Siége les droits de revenus ſur une propriété enclavée dans le territoire ſarde, le Saint-Père n'avoit pas auſſitôt remis cette propriété entre les mains d'un autre ſouverain ; comme ſi cette meſure de rigueur eût été réaliſable dans un pareil moment.

Telles ſont les parts d'appréciation faites par mon interlocuteur aux Piémontois & aux Génois. Quant à la Savoie, nous en ſommes trop près pour ignorer ce qui s'y paſſe. On ſait que cette pauvre contrée, ſi paiſible, ſi religieuſe, eſt condamnée, par les voltairiens qui voudroient mener les Chambres, à reſter taillable & corvéable à merci.

Au réſumé, il réſulta pour moi de ces intéreſſantes converſations que la population de Gênes n'eſt point auſſi mauvaiſe qu'on lui en fait la réputation. La grande majorité eſt demeurée fidèlement attachée aux inſtitutions catholiques ; elle déſire vivement le maintien des ordres religieux. L'homme du peuple aime le bon père capucin ; il ne peut ſe faire à l'idée qu'on lui enlèveroit cet ami de ſa famille, ce conſeiller bienveillant, ce conſolateur empreſſé dans les moments d'épreuves.

Après cette étude ſur l'eſprit de la population génoiſe, ſeroit-ce la place d'ajouter quelques réflexions

ſur l'aſpect extérieur de la ville ? J'y trouverois ſans doute matière à la critique & à l'éloge, & le ſujet auroit bien ſon attrait pour l'écrivain. Cependant je n'en ferai rien. Je me permettrai ſeulement de dire que le port m'avoit autrefois paru plus riant, plus pittoreſque. Les remparts ou portiques de marbre blanc qui le cernent de toutes parts n'exiſtoient pas alors. Du quai, ainſi que des maiſons, on jouiſſoit, ſans obſtacle, de la vue de la mer & du mouvement des mille barques qui s'agitent inceſſamment. Aujourd'hui, la vue eſt toujours belle, ſans doute, mais à la condition qu'on monte ſur les remparts, où ſe développe une promenade ſomptueuſe ; mais le coup-d'œil raviſſant de la pleine mer eſt perdu pour les hôtels & les palais qui bordent le quai, à moins que, pour en jouir, on ne veuille faire l'aſcenſion d'un ſecond ou d'un troiſième étage.

Voilà pour la critique. — Bien entendu que ſi je voulois me livrer à l'admiration, la magnificence des égliſes me fourniroit matière à un interminable chapitre ; laiſſant là cette queſtion, ſuivant l'engagement que je viens de prendre, je me contenterai de faire cette remarque en l'honneur du goût des Génois, à ſavoir : que leur manière d'employer les draperies, d'illuminer & d'orner les autels les jours de grandes fêtes, eſt infiniment préférable à la méthode de Rome : on y trouve plus de ſobriété, plus d'entente des couleurs & des effets.

Ce compliment final me ſemble pouvoir clore honnêtement ma lettre & remplacer avantageuſement la formule obligée.

Veuillez croire à la haute conſidération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

QUATORZIEME LETTRE.

Au lieu du foleil de Gênes, pluie, neige. — La jeune Miss angloife aux allures fentimentales. — Monaco. — Roquebrune. — Menton. — Hiftoire d'un coup d'Etat manqué. — Le duc de Valentinois prifonnier de Sa Majefté le roi de Piémont, pour avoir voulu rentrer en poffeffion de fes états. — Fauffe pofition de la république de Menton. — Nice, féjour de poitrinaires, de pharmaciens & de vampires. — Rentrée en France. — Quelles font les premières impreffions que l'on éprouve par fuite des rapports qui s'établiffent entre l'arrivant & les douaniers françois. — La diligence embourbée. — Nuit paffée dans une chambre de ferme. — Ce que peuvent contenir les poches & les valifes d'une famille marfeilloife. — Rentrée à Marfeille. — La toile fe baiffe entre le lecteur & l'écrivain.



ES privations, les fatigues, les défappointements ne font point les feules peines qui attendent le voyageur au milieu de fes pérégrinations. Pour peu qu'il foit doué d'une certaine dofe affez commune de fenfibilité, il ne fauroit échapper aux impreffions pénibles qui fe renouvellent à chaque départ nouveau.

Soit que la vapeur vous emporte avec la rapidité de la foudre fur une voie ferrée, foit que des chevaux vous entraînent lentement fur une route mal unie, il arrive toujours un moment où la dernière tour de la ville que vous quittez va difparoître à vos yeux. C'eft auffi le moment où la trifteffe s'empare de vous; car, dans ces adieux à des contrées que vous ne reverrez probablement jamais, il y a quelque chofe de profondément mélancolique.

Hélas! ce voyage eft en abrégé l'hiftoire de la vie: il ne fe compofe que d'adieux fans ceffe répétés. Il eft peu de touriftes écrivains qui n'aient trouvé cette penfée au bout de leur plume; quelque banale qu'elle soit, je ne puis m'empêcher de l'exprimer, tellement elle eft faififfante.

Je quittai Gênes fous l'impreffion toute philofophique de cette comparaifon. La vue des dômes & des remparts qui couronnent cette cité devoit cependant me confoler durant de longues heures, car la route que je fuivois côtoie les bords de la mer, & les ombres feules de la nuit devoient me dérober les dernières traces de la ville dont je m'éloignois. Amorcé par les promeffes d'un foleil d'été, j'avois fait choix, pour mon retour en France, du chemin fi pittorefque de la Corniche; afin de jouir en liberté des merveilles du pays que j'avois à parcourir, & de me mettre à l'abri des déceptions qui attendent invariablement le voyageur dans les voitures publiques, j'avois conclu un

marché avec un excellent voiturin. Libre de tout ſouci, j'allois donc pendant trois jours voyager à ma guiſe, m'arrêtant à mon gré pour prendre mes repas & fixant à l'avance mes étapes de nuit dans quelques-unes de ces coquettes & gracieuſes petites villes du littoral de la Méditerranée. Tout bien calculé, c'eſt la ſeule manière de voyager convenablement en Italie, ſoit ſous le rapport de la commodité, ſoit ſous le rapport de la poſſibilité de connoître les contrées que vous parcourez.

Tout étoit donc accommodé pour le mieux. Il falloit que la concluſion de mon voyage pût me permettre de lui conſerver la dénomination de voyage d'agrément. — Le ſoleil, la verdure, les fleurs même, la vue permanente de la mer, une route cinquante fois traverſée par des torrents furieux, alternativement taillée dans le flanc de rochers à pic ou ſerpentant à travers les plus riantes vallées du monde, telles étoient les belles choſes que j'avois en perſpective au moment où je pris poſſeſſion de mon véhicule propre, confortable, attelé de deux bons & vigoureux chevaux. Mais il étoit écrit qu'en quittant Rome, but principal de mon voyage, ma bonne fortune devoit m'abandonner pour me livrer comme un jouet à tous les mécomptes & à toutes les contrariétés qui peuvent atteindre par monts & par vaux un honnête vagabond.

A peine avions-nous fait quelques heures de trajet que le soleil se voila ; peu après, la pluie s'établit, & quand le soir fut venu, cette pluie se changea en une grêle furieuse, chassée en tourbillons par une tempête comme on en éprouve seulement sur les côtes maritimes. — Le lendemain le sol étoit couvert de neige, un vent aigre & froid souffloit, flétrissant sur son passage les tendres fleurs de printemps qui s'étoient trop hâté d'épanouir. Le surlendemain il en fut ainsi ; Nice elle-même, réputée dans le monde entier pour la douceur de son climat, nous apparut sombre & grelottante, sous un ciel inclément comme un ciel des régions du Nord.

Grâce à plusieurs ponts nouvellement construits, nous pûmes traverser sains & saufs & sans retard forcé les plus mauvais des torrents qui croisent la route. Un an ou deux plus tôt, nous eussions été condamnés à séjourner deux, trois ou cinq jours sous quelques misérables abris, attendant qu'il plût aux eaux des montagnes de nous permettre un libre passage. Sans doute il est doux d'avoir à se rappeler le pittoresque de semblables mésaventures, alors que l'on est tranquillement établi au coin de son feu. Quoi qu'il en soit de ce genre de jouissances, je me passois fort bien de ce surcroît d'impressions, & je trouvois plus commode d'avoir à traverser prosaïquement les rivières sur d'excellents ponts ; mais ce qui fait dans ce monde le bonheur des uns est souvent pour d'autres un sujet de malédictions.

Les habitants de ces côtes, miférables en dépit de la richeffe apparente d'un fol fertile & productif, trouvoient jadis dans ces contrariétés auxquelles étoient fi fouvent foumis les voyageurs une fource affurée de profits honnêtes. — L'industrie de ces robuftes montagnards confiftoit à rançonner l'étranger, aujourd'hui lui vendant l'hofpitalité, demain fondant les gués fi les eaux commencent à décroître. A fuppofer que la conftruction des nouveaux ponts n'eût eu pour réfultat que d'éviter aux voyageurs les ennuis de retards forcés, je ferois tout difpofé à regretter qu'on ait enlevé fans merci, à ces braves riverains, les occafions d'un gain licite; mais les accidents fe renouveloient fi fréquemment autrefois, que je ne me fens point du tout difpofé à m'apitoyer fur la ruine de cette induftrie locale.

Savone, Finale, Oneglia, San-Remo, telles font les principales d'entre les innombrables petites villes que nous eûmes à traverfer : s'il m'étoit loifible de faire une excurfion dans le champ de l'hiftoire, je n'en aurois pas fi tôt fini fur le fujet de la plupart d'entre elles. La vie & les aventures de Chriftophe Colomb font trop populaires pour que je me hafarde à rappeler que ce hardi navigateur vint au monde dans l'une de ces villes que baignent les eaux bleues de la Méditerranée; je dois paffer fous filence le nom de bien d'autres hommes célèbres qui naquirent fur les mêmes rives.

Partout où nous nous arrêtâmes, nous fûmes témoins d'une activité & d'une agitation anormales. La chofe en valoit bien la peine. Le 11e dragons, quittant la garnifon de Rome, étoit fur le point de paffer, & l'accueil qui l'attendoit devoit lui prouver que les populations n'avoient pas gardé trop mauvais fouvenir de l'époque déjà reculée, il eft vrai, où nos régiments marquoient par des victoires chacune de leurs étapes dans ces contrées.

En attendant l'apparition du cafque françois, chaque foir le bruit de nos équipages attiroit la curiofité des paifibles habitants des bourgs où nous demandions l'hofpitalité pour la nuit. Je dis nos équipages, car nous ne voyagions pas feuls. Notre voiturin avoit fait alliance avec le voiturin d'une famille angloife, nous fuivant ou nous devançant alternativement, fans que jamais on fe perdît de vue. L'intimité muette qui s'étoit établie entre nous étoit devenue telle que, foit pour déjeûner, foit pour dîner, foit pour coucher, nous frappions toujours à la porte du même hôtel.

Cette famille, compofée d'une mère & de deux filles, ne manquoit pas d'originalité. Sa manière de fe comporter dans les hôtels étoit fortement empreinte du cachet britannique. Les allures cavalières de l'une des deux jeunes filles permettoient à ces dames de fe paffer de la préfence de tout cavalier réel. Coiffée d'un chapeau rond d'où s'échappoit une chevelure à teinte dorée, armée d'un fufil à deux coups, l'intré-

pide fille d'Albion, ſuivant de loin ſa voiture & ſes compagnes, arpentoit bravement les montagnes à la pourſuite du gibier qu'elle atteignoit rarement. Dans les hôtels, on n'entendoit guère que ſa voix aigre rodomontant celui-ci en langue italienne, cet autre en langue françoiſe, & parvenant toujours à accaparer les meilleures chambres & les meilleurs morceaux. Avec des femmes auſſi fortement trempées, l'Angleterre peut recompoſer ſes armées, ſans s'inquiéter de la pénurie d'hommes dont elle ſemble menacée.

Pour aller de Gênes à Nice, on doit néceſſairement traverſer dans toute leur étendue les Etats du prince de Monaco. Les événements politiques dont ce petit pays vient d'être le théâtre ont eu le don d'abſorber dernièrement l'attention du monde européen pendant dix à douze fois vingt-quatre heures au moins; il me ſera donc permis de rompre en ſon honneur le ſilence que j'ai gardé ſur le paſſé hiſtorique des autres villes du littoral.

Trois villes principales, comme chacun ſait, compoſent la principauté de Floreſtan II; nous ne parlerons pas des autres, car elles n'exiſtent pas.

Monaco, la capitale, eſt une petite ville pittoreſquement aſſiſe ſur un rocher qui s'avance dans la mer en ſe jetant de côté, & ſe rattache à la terre ferme par ſa partie la plus étroite. Cette diſpoſition forme naturellement un port bien abrité : lorſque nous le vîmes,

nous comptâmes en tout dans ses eaux une seule barque, probablement le navire de guerre qui en protége l'entrée.

La population de Monaco s'élève environ au chiffre de mille habitants. Sa garnison se compose d'un piquet d'honneur, espèce de garde impériale portant l'uniforme de l'infanterie de marine françoise, d'une compagnie de gendarmes semblables pour la tenue aux gendarmes françois, & enfin d'un bataillon d'infanterie piémontoise. Monaco possède, outre ces différents échantillons de corps d'armée, l'institution de la garde nationale, &, chose digne de remarque, c'est encore l'uniforme françois qui lui a été donné, non point celui de la ci-devant garde nationale françoise, mais bien celui de la troupe de ligne; en sorte que notre armée peut se glorifier d'avoir servi de type, quant au costume du moins, à l'armée des Etats Romains & à la garde nationale de Monaco. Je crois le pantalon garance destiné à faire petit à petit le tour du monde; à Florence déjà il fait le plus bel ornement d'un corps d'élite, & les hallebardiers de la cour de Parme se montrent très fiers de le porter. Faute de mieux, pendant les rudes épreuves des mauvais jours d'hiver, près de dix mille Anglois n'ont point dédaigné de le revêtir, en face de Sébastopol, s'il faut en croire les dépositions faites à l'enquête parlementaire. Décidément il seroit difficile d'assigner des bornes à ses envahissements futurs.

Avant les bouleverſements qui changèrent la face du monde politique ſur la fin du ſiècle précédent, la France avoit le privilége de tenir garniſon à Monaco. L'habit écarlate des ſoldats anglois y fit une courte apparition, puis enfin les traités de 1815 aſſujettirent cette capitale à la préſence d'un bataillon piémontois.

La majeure partie de la population mâle ſe compoſe d'officiers retraités, jadis au ſervice de la France; quelques-uns ayant porté les épaulettes de général, un grand nombre celles de colonel, & un plus grand nombre enfin celles de capitaine. A l'heure qu'il eſt, notre armée possède encore dans ſes rangs pluſieurs officiers qui durent le jour à cette petite cité. On a fait la remarque aſſez ſingulière, pour une ville ſituée preſque au milieu des flots, que, parmi tant de retraités, c'eſt à peine ſi l'on trouve un ou deux marins.

Roquebrune, perchée à mi-côte d'un rocher ſauvage, ſe trouve ſituée entre Monaco & Menton. D'énormes blocs de roches détachées ſe mêlent au maſſif de ſes maiſons, & contribuent à donner à ce miſérable bourg une apparence moins chétive.

Vient enfin Menton, jolie ville dont les maiſons groupées en forme de ruche d'abeilles s'avancent gentiment dans la mer.

Les habitants de cette cité, actifs, intelligents, plus nombreux à eux ſeuls que tous les autres ſujets réunis du ſouverain, ſe prirent un jour à rougir de faire partie d'un ſi petit Etat. Profitant en 1848 de

l'exemple donné par d'autres nations puissantes, ils firent leur révolution, se déclarèrent indépendants, &, séance tenante, usèrent des droits conquis sans coup-férir, en envoyant à Turin une députation pour supplier Sa Majesté sarde de vouloir bien les accepter au nombre de ses sujets. Celle-ci ne demandoit pas mieux, mais il lui falloit l'agrément de certains voisins jaloux. On commença par une petite prise de possession, sous forme de service; on envoya aux Mentonnois une compagnie d'infanterie & une brigade de gendarmerie.

Or, à l'heure qu'il est, les choses en sont encore là. Les Mentonnois ne pouvant devenir Piémontois, & ne voulant plus rester Monacois, se sont créé un parlement qui administre sagement la ville ; car il est vrai de dire que, sous son administration, les choses marchent d'une manière un peu plus prospère qu'avant.

Pendant ce temps, le gouvernement piémontois se tient au guet, flairant le morceau, & prêt à mettre la main dessus au premier moment propice. Ceci ne fait pas l'affaire du souverain dépossédé de ce qu'il avoit de mieux & de plus clair dans son revenu. Sans Menton, cela se comprend, le pauvre duc de Valentinois est réduit à faire triste figure. Il ne faut donc pas s'étonner s'il lui prit fantaisie de rentrer dans ses droits.

Donc, un beau jour, sur l'avis de quelques fidèles, le voilà qui se met en campagne. L'entreprise étoit montée comme un vrai complot. Le secret, âme des

affaires, avoit été fidèlement gardé. Une berline entre dans les murs de la ville, s'arrête à la porte de l'hôtel de Turin; un homme jeune encore, coiffé d'un képi d'officier général françois, defcend de la voiture; les amis, prévenus à temps, l'entourent & crient à qui mieux : *Vive le duc!* Ce fut tout ce qu'ils osèrent ou purent faire pour lui; car, la garde nationale accourant auffitôt en armes, les conjurés prennent la fuite à toutes jambes, fans plus de fouci de leur duc qu'ils laiffent aux prifes avec une tourbe de forcenés. Alors commencent des fcènes regrettables : le fils du prince de Monaco eft infulté, maltraité, fa voiture brifée fous fes yeux. On eût fini fans doute par lui faire un mauvais parti, mais la troupe piémontoife voulut bien le fauver de la fureur populaire en le déclarant prifonnier du roi de Sardaigne. Ce ne fut point un innocent ftratagème : le pauvre duc fut conduit d'abord dans les prifons de Villa-Franca, puis à Turin où fon procès eût fort bien pu lui être fait comme fauteur de défordre, fi les puiffances ne s'en fuffent mêlées.

Ainfi fe termina par le ridicule cette entreprife follement conçue. Mais le ridicule ne tue pas toujours, quoi qu'on en dife. Ce qui ne réuffit pas une fois, deux fois, peut réuffir une troifième : *Audaces fortuna juvat*. Nous ne défefpérons donc pas de voir la dynaftie des Grimaldi reconftituer un jour fa principauté dans fon intégrité, même avec l'approbation des Mentonnois. Je ne vois pas trop pourquoi leur char-

mante petite ville feroit préfervée d'être témoin de palinodies, puifqu'elles font fi fort à la mode de nos jours.

Quoi qu'il en foit, je veux prudemment m'abftenir de porter un jugement dans cette affaire.

D'un côté fe trouve la queftion de droit, de l'autre on fait valoir une foule de confidérations & de griefs dont je ne fuis pas à même d'apprécier la valeur. Ceux qui penfent que la queftion de principe doit primer toutes les autres, décideront. La révolution de Menton s'eft faite dans l'intérêt de la ville, c'eft inconteftable, mais il eft difficile de dire jufqu'à quel point cet intérêt n'eft pas aujourd'hui compromis. Les autorités improvifées ont remis les douanes de la ville entre les mains du Gouvernement piémontois, moyennant une certaine fomme qui doit fe payer à échéances fixes. Or il m'a été dit tout bas à l'oreille, qu'inquiet des difpofitions manifeftées par les puiffances étrangères, le miniftère des finances de Turin, continuant à bénéficier des droits de douanes, avoit déjà cependant laiffé courir quelques échéances; — peut-être attend-il la rentrée des deniers eccléfiaftiques. D'autre part, le Gouvernement françois, n'ayant pas encore reconnu l'exiftence de la nouvelle république, refufe aux bâtiments fous pavillon mentonnois les franchifes accordées aux fujets du prince de Monaco. Il y a, ce femble, dans ces deux faits de quoi donner à réfléchir au Parlement de la jeune république.

La diſtance entre Monaco & Nice n'eſt guère que de trois heures. C'étoit la dernière étape que nous devions faire avec notre voiturin; nous arrivâmes pour dîner dans ce paradis des poitrinaires, & y reſtâmes vingt-quatre heures, aſſez pour nous repoſer de nos fatigues & trop pour notre agrément. Je ne connois rien de triſte comme l'aſpect de cette ville, dont la population exotique ſemble uniquement compoſée de gens occupés à diſputer à la mort quelques reſtes de vie.

Il exiſte cependant, m'a-t-on dit, des familles à peu près bien portantes qui par goût choiſiſſent Nice pour ſéjour habituel en hiver. C'eſt un goût que j'ai de la peine à comprendre.

En prenant poſſeſſion de ma chambre, je me demandois combien d'infortunés avoient déjà rendu leur dernier ſouffle ſous ces rideaux qui abritoient mon lit, & le ſommeil fuyoit devant ces ſombres préoccupations. En prenant place à la table d'hôte, je ſentois l'appétit m'échapper à la vue de ces condamnés qui s'agitoient, cauſoient & rioient autour de moi comme s'ils n'avoient pas déjà un pied dans la tombe.

La population indigène n'avoit guère plus d'attrait à mes yeux; je ne pouvois voir en elle qu'une foule avide & rapace, ſpéculant nuit & jour ſur les misères de l'humanité & ſur les fantaiſies capricieuſes des mourants. Les magaſins les plus nombreux & les plus

brillants des beaux quartiers de Nice ſont, ſans contredit, les magaſins de pharmacie.

Après ceux-ci viennent les magaſins de modes & d'objets de toilette. Tout à côté d'un étalage de flacons de mou de veau, de ſirop pectoral de toutes qualités, s'étalent des chapeaux coquets, roſes, bleu tendre, des rubans & des toilettes de bal. Pendant le peu d'heures de ſommeil que je pus conquérir ſur les pénibles agitations de mon cerveau, je ne rêvois que cadavres couronnés de fleurs, que ſpectres galants grimaçant d'atroces ſourires, & j'y rêvois encore éveillé; mon ſéjour à Nice ne fut qu'un long cauchemar.

Auſſi, avec quel bonheur je pris poſſeſſion de ma place dans la diligence qui devoit m'emporter loin de ce rendez-vous des mourants de toutes les nations!

Mais, hélas! tout n'eſt pas fini avec Nice, alors même que vous fuyez ſes murs. Il eſt rare qu'au nombre des colis qui encombrent l'impériale des diligences ne ſe trouve pas le corps de quelque défunt: c'eſt un genre de marchandiſe dont les meſſageries ſe montrent très avides. Le tarif admis pour cet objet de chargement eſt large & avantageux, il donne aux entrepreneurs de beaux bénéfices.

En écrivant ces lignes j'ai peut-être trop cédé à des impreſſions que rendoit encore plus ſombres le temps froid & brumeux qui régnoit alors ſur Nice & ſes environs; mais il m'étoit difficile de traverſer ce pays ſans dire quelques mots d'une ville dont le nom re-

tentit ſi triſtement dans les ſouvenirs de tant de familles décimées.

A Rome on ſe ſent pieux, à Florence on reſte ſous le charme des beaux-arts, à Parme on eſt françois, à Nice on devient lugubre. N'eſt-ce pas le ſort du voyageur de ſubir en un très court eſpace de temps les impreſſions les plus diverſes? C'eſt ainſi que, à peine le pont du Var paſſé, mes noires penſées firent place à un ſentiment de dépit & de colère.

Je regrette d'avoir à conſtater ce fait, mais il eſt très remarquable que, grâce au ſyſtème de petites taquineries en honneur dans nos douanes, le premier pas que l'on fait ſur le ſol françois eſt immédiatement ſuivi de vexation. La ridicule ſévérité exercée par de petits deſpotes à douze ou quinze cents francs de ſalaire ſemble un mot d'ordre impoſé à toutes nos lignes de douanes, dans l'unique but d'exercer la patience du voyageur inoffenſif. — Vous revenez de Rome, vous avez traverſé la Toſcane & vingt autres pays célèbres, il eſt impoſſible que vous n'emportiez pas avec vous quelques croix ou chapelets bénits par le Pape, quelques objets de curioſité ſans valeur, quelques gravures rappelant les ſites les plus pittoreſques des contrées viſitées. Afin de prouver votre loyauté & de ſauver vos effets d'un bouleverſement général en gagnant la confiance du prépoſé, vous vous hâtez de faire votre déclaration. — C'eſt bien, Monſieur; ces marchandiſes ſont ſoumiſes à un droit, veuillez les exhiber.

16

— Vous obéissez à l'injonction, & vous croyez en être quitte. — Vous n'avez rien autre à déclarer? — Rien autre, Monsieur. — C'est bien, dit encore le bourreau, & sur un signe son aide brutal plonge la main jusqu'au fond des entrailles de votre malle, répandant à droite & à gauche sur le sol, dans un affreux pêle-mêle, chaussures & peignes, linges & cravates fraîchement repassés. Quand le désordre est suffisamment établi & que le vérificateur (c'est le nom officiel de l'exécuteur) a pertinemment prouvé qu'il a le droit d'être malveillant, il ajoute : C'est bien, Monsieur, veuillez passer au bureau afin d'acquitter les droits.

Au résumé, tout cet appareil de sollicitude pour les intérêts du Gouvernement aboutit d'ordinaire à l'encaissement de quelques centimes. Pendant ce temps, le conducteur tempête ; ne pouvant s'en prendre à l'autorité constituée, il rodomonte la victime & la menace de l'abandonner au milieu de ses hardes éparses dans la poussière du hangar. Quel est celui qui, rentrant en France, n'a pas subi de pareilles épreuves? C'est à se demander si l'on ne seroit pas en droit de préférer le douanier italien avec sa franche vénalité, au douanier françois avec son insolente incorruptibilité.

Patience, tout prend fin dans ce monde, les contrariétés aussi bien que les jouissances. Il vint un moment où j'eus le cœur net des formalités de douanes & de passeport. Dès-lors, légalement je n'étois plus

un étranger ſur le ſol que je foulois, & je pouvois preſque me croire chez moi, quoique deux journées de marche me ſéparaſſent encore de Lyon. Pour réparer le temps perdu, la diligence s'avance à fond de train; jurons & coups de fouet retentiſſent à qui mieux mieux. — Nous brûlons l'eſpace.

Tout-à-coup la diligence chancelle & verſe dans un foſſé.

Depuis une heure l'eau tomboit par torrent. Grâce à cela, notre véhicule s'enfonça mollement dans un lit de boue, & la violence de la chute ſe trouva ſingulièrement amortie; mais, en revanche, tous les efforts des chevaux devinrent impuiſſants pour nous retirer du bourbier où nous étions plongés. Que faire? nous étions à plus d'une heure de toute ville ou bourg; point de ſecours à attendre de longtemps. Les enfants crioient, les femmes pouſſoient des gémiſſements; poſtillons & conducteurs juroient de plus belle. Aucune habitation n'étoit aperçue dans les environs, ſi ce n'eſt une miſérable ferme diſtante de vingt minutes au moins.

Par une pluie battante que chaſſoit en tourbillons la plus violente tempête, au bruit infernal des vagues mugiſſant ſur le rivage, nous nous dirigeâmes à tâtons du côté où devoit ſe trouver la ferme hoſpitalière. Depuis longtemps il étoit nuit cloſe. Les habitants, effrayés d'abord de cette invaſion, nous offri-

rent gracieusement place à leur foyer, dès qu'ils connurent nos infortunes.

Au nombre de quinze à dix-huit, nous nous installâmes dans une chambre étroite, enfumée; nous y tînmes conseil, ne décidâmes rien, & attendîmes impatiemment notre délivrance jusqu'à quatre heures du matin.

Parmi les voyageurs se trouvoit une famille phocéenne au grand complet : femme, mari, bonnes, enfants, nourrissons, rien ne manquoit, pas même les provisions. Nous vîmes les membres valides de cette famille se détacher successivement un par un, se dirigeant vers la diligence naufragée pour opérer une espèce de sauvetage, & chacun rapportoit à son retour sa charge : qui une bouteille, qui une volaille, qui du jambon, qui un biberon, &c., &c.

Quand tout fut installé, l'humble table de ferme se trouva, à son grand étonnement, chargée d'un festin dans toutes les règles, depuis le xérès & le chapon truffé jusqu'à la fine goutte de rhum, & au biscuit, en passant par le bordeaux, le cervelas & le marsalla.

Après un copieux repas & de fréquentes libations, les cartes remplacèrent les débris du festin. Nos Phocéens, mis en gaîté, firent bruyamment la partie tant que le sommeil ne s'en mêla point, &, alors même que leur langue devint muette, les vigoureux ronflements qui s'échappoient de leurs estomacs chargés

annonçoient toujours leur préſence. — Voilà ce qui s'appelle prendre ſon mal en patience.

Bref, nous partîmes enfin. La pluie s'étoit changée en neige; les routes étoient impraticables; les couſſins de la voiture, expoſés toute une nuit à la pluie, s'étoient changés en des éponges imbibées; les glaces étoient briſées; rien n'empêchoit la neige fouettée par l'orage de pénétrer dans la voiture.

Mais la coupe des tribulations étoit bue juſqu'à la lie.

Marſeille nous avoit vus deux ou trois mois auparavant nous embarquer gais & pleins de courage, Marſeille nous vit revenir défaits & abattus. Il étoit écrit que les impreſſions de Rome, ſi riches, ſi belles, ſi grandes, devoient ſurnager intactes au milieu de toutes les autres, & ſeules ſubſiſter douces & calmes dans nos ſouvenirs.



RELATION

DE LA

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

DE LA VIERGE MARIE A ROME,

LE 8 DECEMBRE 1854,

Traduite du Journal officiel de Rome.



N grand événement, que béniront tous les ſiècles à venir, s'accompliſſoit le matin du 8 décembre 1854 dans la baſilique du Vatican. Le Souverain-Pontife de l'Egliſe catholique, Pie IX, déclaroit enfin, comme dogme de foi, ce qui, au ſujet de l'Immaculée Conception de Marie, étoit depuis des ſiècles une pieuſe & univerſelle croyance, ce qui faiſoit le déſir ardent des évêques & des fidèles confiés à leurs ſoins. L'aube de ce jour, après la pluie torrentielle de la

veille, apparoiſſoit pure & ſereine comme en un beau jour de printemps. Et Rome, qui attendoit l'oracle du Vatican, plus inquiète qu'aucune autre cité, parce qu'elle eſt plus grandement la dévouée de Marie, Rome, dès les premières lueurs du jour, s'agitoit en tous ſens & commençoit à donner des ſignes d'allégreſſe. Toutes les claſſes de citoyens, jointes à un nombre extraordinaire d'étrangers accourus de toutes parts, s'acheminèrent en hâte vers le Vatican pour aſſiſter à la cérémonie ſolennelle, & pour entendre ce qu'on devoit fermement croire ſur l'Immaculée Conception de cette grande *Mère de Dieu*, que les Pères de l'Egliſe appellent *continuel Prodige*, pure, innocente, toute comblée de grâces & glorieuſe, & que le pieux croyant invoque avec les prières de l'Egliſe elle-même, comme reine des anges & des hommes, comme tréſorière des dons céleſtes, eſpérance & ſoutien de tous au milieu des tempêtes & des misères de la vie.

A huit heures & demie tous les cardinaux, archevêques & évêques, en habits pontificaux, étoient déjà raſſemblés avec les différents colléges des prélats dans la chapelle Sixtine. Ceux qu'on voyoit là réunis n'étoient pas ſeulement, comme dans les autres ſolennités, les grands dignitaires & les prélats qui réſident habituellement à Rome, mais on y voyoit des cardinaux, des archevêques & des évêques arrivant de toutes les parties du monde, des différentes provinces de l'Italie, de l'Autriche, de la France, de la Belgique,

de l'Eſpagne, du Portugal; c'étoient des archevêques & évêques de Hollande, de Grèce, de Bavière, de Pruſſe & d'autres pays germaniques; pluſieurs même, bravant le danger des mers, arrivoient de la Chine, de l'Amérique & même de l'Océanie, accourant tous au centre de l'unité catholique pour entendre la voix du ſucceſſeur de Pierre.

Lorſque le Souverain-Pontiſe fut entré dans la chapelle & eut revêtu les habits pontificaux, on commença la proceſſion, en deſcendant l'eſcalier royal de la baſilique du Vatican. Le prédicateur apoſtolique & le confeſſeur de la famille pontificale ouvroient la marche, ſuivis des procureurs généraux des ordres religieux, des *Buſſolanti*, des chapelains ordinaires, des huiſſiers pontificaux & des aides de la Chambre. Venoient enſuite les clercs particuliers & les chapelains ſecrets d'honneur, les avocats du Conſiſtoire, les camériers d'honneur & les chantres pontificaux; enſuite les *abbreviatori del parco maggiore*, les gardes des sceaux, les clercs de la Chambre, les auditeurs du Tribunal & le maître du Sacré-Hoſpice. Après ceux-ci arrivoit la croix portée par un auditeur du Palais, au milieu de ſept prélats qui portoient des chandeliers avec des cierges allumés; venoient enſuite le ſous-diacre latin, le diacre & le ſous-diacre grecs, les pénitenciers de Saint-Pierre, les évêques, les archevêques & les cardinaux; & enfin, ſous le dais, le Souverain-Pontiſe, devant lequel alloit immédiatement la magiſtrature

romaine, le vice-*Tamerlengo* de la ſainte Egliſe romaine, les deux cardinaux-diacres aſſiſtants, & le cardinal-diacre deſtiné à officier dans la meſſe ſolennelle. Le doyen du Palais, l'auditeur de la Chambre, le major-dome, le maître de la Chambre, le régent de la Chancellerie & les officiers apoſtoliques ſuivoient le dais. Pendant la proceſſion on chanta les Litanies des Saints, qui furent terminées lorſque le Souverain-Pontiſe entra dans la baſilique. Les prières preſcrites étant dites, le Saint-Père paſſa à l'adoration du Saint-Sacrement; enſuite, toujours proceſſionnellement, ſe rendit à l'autel papal, &, du trône élevé du côté de l'épître, admit à l'obédience tous les cardinaux, les archevêques, les évêques & les pénitenciers. Les archevêques préſents à cette cérémonie ſacrée, & qui n'étoient pas encore aſſiſtants du trône, furent déclarés tels par la volonté expreſſe du Souverain-Pontiſe; cependant ce furent les douze plus anciens archevêques qui ſe rangèrent autour du trône dans cette grande ſolennité.

Dès que *Tierce* eut été chantée, le Saint-Père revêtit les habits pour la meſſe pontificale, ayant pour évêque aſſiſtant l'ém. & révérend. cardinal Mattei, ſous-doyen du Sacré-Collége; comme diacre fonctionnant dans la meſſe, Mgr l'ém. & révérend. cardinal Antonelli; & comme ſous-diacre, Mgr Serafini, auditeur de Rote.

L'évangile ayant été chanté en latin, puis en grec, Son Eminence le cardinal Macchi, comme doyen du

Sacré-Collége, uni aux doyens des archevêques & des évêques, ſans en excepter l'évêque du rit grec & celui du rit arménien, ſe préſenta au pied du trône & adreſſa au Saint-Père ces paroles en langue latine :

« O bienheureux Saint-Père, ce que depuis longtemps l'Egliſe catholique déſire & appelle de tous ſes vœux, c'eſt que, par votre ſuprême & infaillible jugement, la Conception Immaculée de Marie ſoit définie hautement, afin d'augmenter la gloire de cette grande Mère de Dieu & la vénération de tous pour elle. Au nom du Sacré-Collége, des cardinaux, des évêques du monde catholique & de tous les fidèles, nous demandons humblement & avec inſtance qu'en cette ſolennité de la Bienheureuſe Vierge les vœux universels ſoient accomplis. Pour cela donc, au milieu de cet impoſant ſacrifice, dans ce temple conſacré au prince des Apôtres, & dans cette ſolennelle réunion du vaſte ſénat & du peuple, daignez, ô bienheureux Père, élever votre voix apoſtolique & prononcer le dogmatique décret de l'Immaculée Conception de Marie, qui ſera pour le ciel & pour la terre un ſujet de grande réjouiſſance. »

A ces paroles, le Pontife répondit qu'il accueilloit la prière du Sacré-Collége, de l'épiſcopat & des fidèles, & que, pour l'exaucer, il étoit néceſſaire d'invoquer l'aide du Saint-Esprit. Alors on entonna le *Veni Creator*, & cette hymne fut ſpontanément chantée, non-ſeulement par les chantres de la chapelle, mais

par le peuple entier accouru en si grande foule. Chacun des assistants, animé de la foi la plus ardente & plein d'amour pour cette Vierge que toutes les nations appellent Bienheureuse, invoquoit les lumières de Dieu pour le grand Pontife prêt à prononcer du haut de la chaire de Pierre une sentence devant laquelle tous les fidèles, malgré la distance des lieux, la différence des lois, des langages, des mœurs, auroient aussitôt à baisser la tête.

Après le chant de l'hymne, le silence le plus profond s'étant établi, Sa Sainteté lut à haute voix le décret; mais elle étoit tellement émue elle-même que, plusieurs fois, elle fut obligée d'en suspendre la lecture; & chacun de ceux qui assistoient à ce grand acte étoit aussi ému que le Pontife. Dans ce décret le Saint-Père a solennellement arrêté :

Que c'est désormais un dogme de foi que la B. Vierge Marie, dans le premier instant de sa conception, par privilége & grâce de Dieu, en vertu des mérites de J.-C. Sauveur du genre humain, fut préservée entièrement de toute tache de la faute originelle.

Voilà la solennelle définition dogmatique pour laquelle tant de prières ont été faites au siége apostolique; pour laquelle tout l'épiscopat catholique a été interrogé : solennelle définition, qui a fait accourir à Rome tant de prélats qui sont ensuite revenus pleins

de joie dans leurs diocèſes, annoncer cette grande nouvelle à leurs heureux fidèles.

Après la lecture du décret, Son Eminence le cardinal-doyen retourna au pied du trône remercier le Saint-Père d'avoir avec ſon autorité apoſtolique déclaré le dogme de la Conception ſans tache, & le prier de vouloir bien rendre publique la bulle de cette dogmatique définition. Les officiers apoſtoliques eux-mêmes & le promoteur de la Foi, Mgr Fraſtini, ſe préſentèrent enſuite & firent des inſtances pour que cet acte ſolennel fût rédigé. Sa Sainteté donna ſon conſentement, & le doyen des officiers apoſtoliques annonça que l'acte ſeroit dreſſé. — Pendant ce temps, le canon du fort Saint-Ange apprenoit à toute la cité la promulgation du décret, & par ſes coups répétés sembloit vouloir faire entendre la nouvelle au monde entier. Toutes les cloches des tours de Rome commencèrent à ſonner en fête, & les citoyens, en ſigne de réjouiſſance, ſe mirent à orner de tentures les fenêtres, les terraſſes, les galeries de leurs maiſons. La meſſe pontificale, à laquelle aſſiſtèrent la princeſſe de Saxe, tous les chefs de l'armée françoiſe d'occupation, le ſecrétaire & les conſuls ſpéciaux de la congrégation extraordinaire de l'Immaculée Conception, & enfin une ſi grande multitude que depuis bien des temps le plus vaſte temple du monde n'en avoit vu la pareille, cette meſſe étant terminée, on chanta l'hymne Am-

broiſienne en actions de grâces au milieu de l'émotion du Pontife, de tout le clergé & du peuple.

Enſuite le Saint-Père, en chaiſe geſtatoriale, ſe rendit proceſſionnellement à la chapelle de Sixte IV, dite communément *del Cora del Capitolo Vaticano*, & y fit le couronnement ſolennel de la ſtatue de la Vierge repréſentant la Conception : la couronne étoit d'or, ornée de pierres précieuſes. Enſuite, ayant paſſé à la chapelle de la *Pietà* pour dépoſer les habits pontificaux, il y reçut les paroles de remercîment des Pères-Généraux des célèbres ordres religieux *del Serafico, di Aſſiſi*, pour avoir défini, ſur la Conception de la Mère de Dieu, ce que les Pères Franciſcains ont toujours enſeigné ; puis le Saint-Père rentra dans ſes appartements.

Le ſoir de cette glorieuſe ſolennité, Rome préſenta un grand & beau ſpectacle : une brillante illumination étinceloit dans toute la ville, depuis le palais du riche juſqu'à l'humble réduit du pauvre. Par les ſoins de la municipalité romaine, la coupole du Vatican fut illuminée, ainſi que les palais *del Campidoglio*, où deux orcheſtres jouèrent juſqu'à une heure fort avancée de la nuit, & firent applaudir pluſieurs morceaux de muſique des meilleurs maîtres. Dans la ſalle des Conſervateurs, toujours par les ſoins du même Conſeil municipal, une réunion eut lieu, où S. E. le cardinal Wiſeman lut un très éloquent diſcours en préſence

d'un nombreux concours de cardinaux, d'évêques, de prélats & d'autres perſonnages diſtingués.

Rome, en ce jour ſolennel, a donné des preuves non douteuſes de ſa grande joie, montrant ainſi combien eſt ardente ſa dévotion envers la Vierge Marie ; & les évêques, retournant à leurs ſiéges & annonçant à leurs fidèles ce qu'ils ont entendu de l'oracle du Vatican, pourront encore faire connoître combien on honore Marie dans la capitale du monde chrétien : ils pourront dire ſi Rome fut l'émule d'Ephèſe.

L'hiſtoire de l'Egliſe comptera le jour du 8 décembre 1854 comme un des plus mémorables ; car, en ce jour ſolennel, de la chaire de vérité s'élevoit un nouveau cri de triomphe en l'honneur de la glorieuſe Mère du Sauveur du monde.



TABLE.

—

TROISIEME LETTRE.

QUATRIEME LETTRE.

CINQUIEME LETTRE.

SIXIEME LETTRE.

SEPTIEME LETTRE.

HUITIEME LETTRE.

NEUVIEME LETTRE.

DIXIEME LETTRE.

ONZIEME LETTRE.

DOUZIEME LETTRE.

TREIZIEME LETTRE.

QUATORZIEME LETTRE.

FIN.


3 2044 0

